

Brigade Mondaine [223] – La justicière de Strasbourg

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

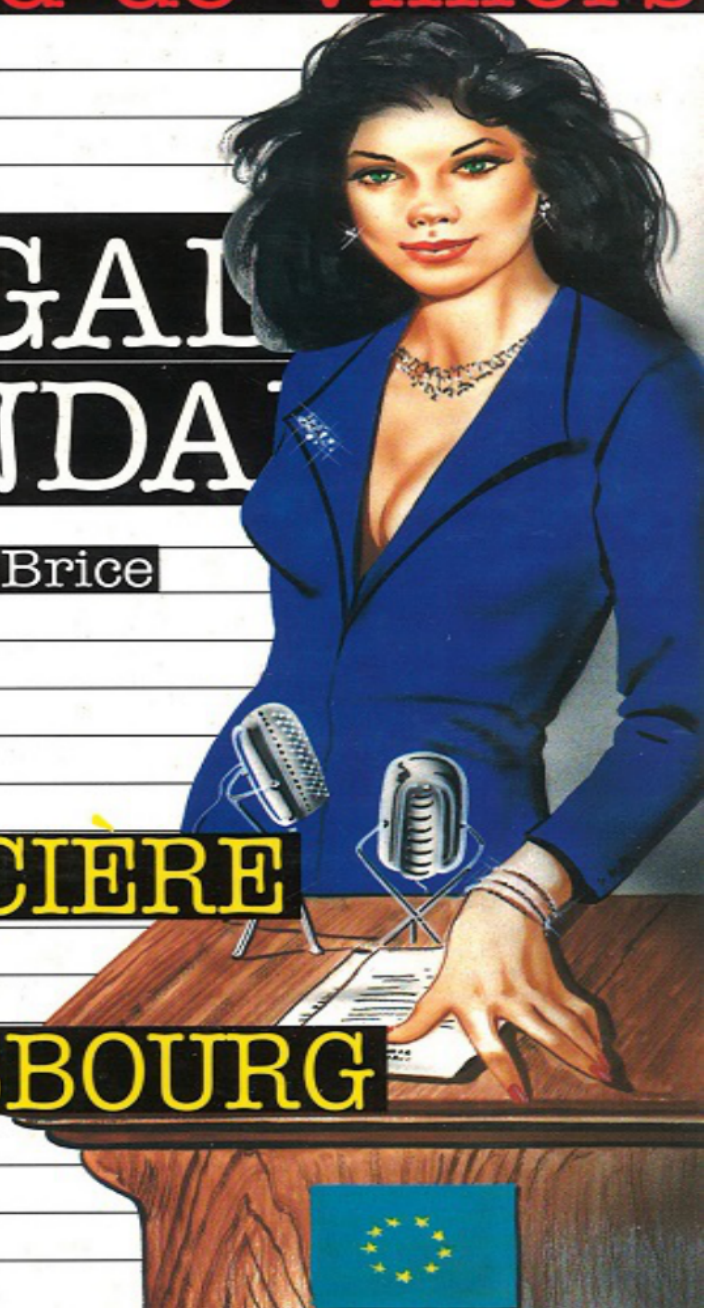
PRESENTE

BRIGADE MONDIALE

Par Michel Brice

LA JUSTICIÈRE DE STRASBOURG

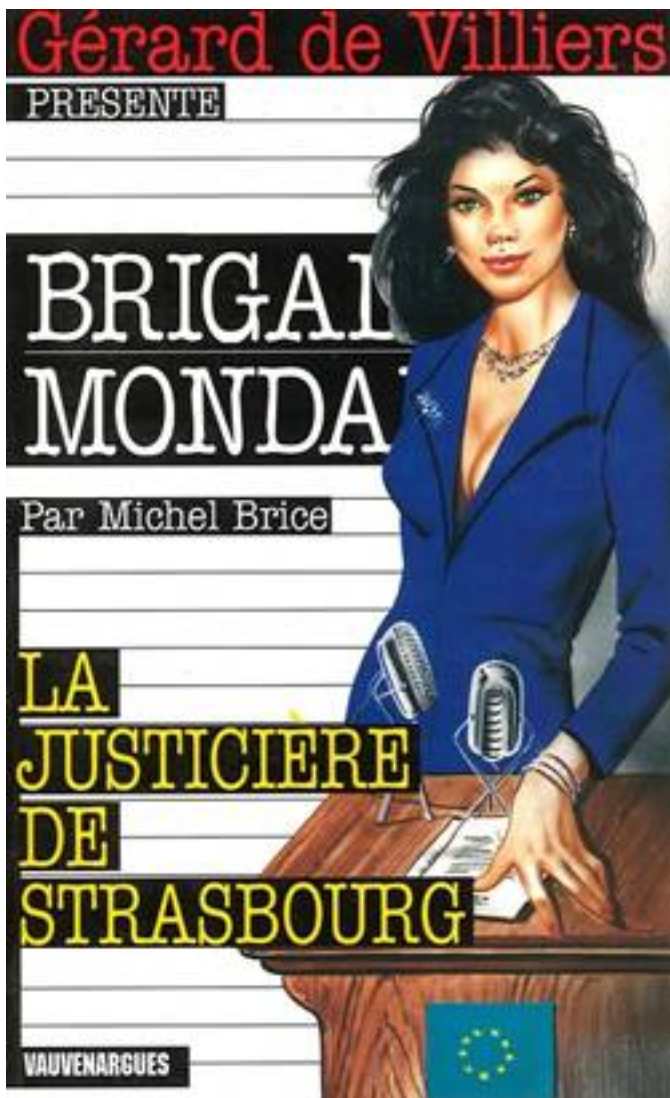
VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°223)

LA JUSTICIÈRE DE STRASBOURG



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Tandis qu'elle longea le bâtiment C3 de la cité André-Fortier où elle était née quinze ans plus tôt, Zohra sentit une affolante tiédeur envahir tout son être et un sourire de fierté illumina sa jolie frimousse adolescente : elle avait rendez-vous avec Amin, le « grand frère » de tous les gosses de la Cité, le caïd auquel rêvaient ses copines. Amin qui l'avait choisie elle.

Amin auprès de qui, depuis huit jours, elle se sentait devenir une vraie femme. Amin à qui elle avait décidé d'offrir ce soir sa virginité, ce dernier vestige de son enfance. Amin...

Le cœur battant Zohra poussa la porte du Centre culturel, un local désaffecté depuis longtemps et qui servait de QG aux jeunes de la Cité. Au premier pas qu'elle fit dans la pièce, elle comprit que son destin venait de basculer et qu'elle s'était jetée dans la gueule du loup. Ils étaient six, six loups affamés de sexe, qui jetaient sur elle des yeux crépitant de désir. Une tournante...

CHAPITRE PREMIER



Malgré le petit froid piquant et vif qui régnait sur Strasbourg depuis déjà trois jours, Zohra Chahib sentait comme une grosse boule de chaleur irradier de son ventre vers tous les points de son corps, faisant au passage durcir les mamelons de sa poitrine lourde et ferme.

Il était cinq heures et demie de l'après-midi. Ou plutôt du soir, car, en cette mi-novembre, le soleil avait largement commencé son déclin au-delà de la barrière moutonneuse et douce des Vosges, qui séparaient l'Alsace du reste de la France.

Le ciel était d'un bleu soutenu, encore clair au zénith, mais presque gris au niveau de l'horizon, vers l'est, au-delà du Rhin, et embrasé de rouge-orangé à l'ouest. L'air froid et immobile était d'une pureté parfaitement limpide, presque cristallin.

Cela faisait trois jours qu'il gelait sur l'Alsace, mais Zohra avait chaud. De plus en plus chaud, même, à mesure qu'elle marchait dans les rues rectilignes, grises et mornes de la cité André-Fortier, coincée entre le stade de la Meinau et le quartier de Neudorf.^[1]

D'un geste rapide, elle fit descendre à moitié la grosse fermeture à glissière de son blouson de skaï bleu électrique, doublé de fourrure synthétique. En baissant la tête, elle constata que les pointes de ses seins lourds semblaient prêtes à percer le tissu de son pull en V très moulant, et un petit sourire de fierté étira ses lèvres pleines et presque trop rouges, malgré l'absence de maquillage.

Amin allait apprécier, c'est sûr.

Rien que de prononcer mentalement le prénom de celui qu'elle allait retrouver d'ici quelques minutes, Zohra sentit une affolante moiteur tiède prendre possession de son ventre frissonnant.

Amin ! Amin Al-Whalid... Elle en était folle, à peu près depuis qu'elle

avait treize ou quatorze ans. C'est-à-dire depuis deux ans. Et aujourd'hui, ce soir précisément, c'était le grand jour, celui auquel elle n'avait jamais vraiment osé rêver.

D'abord parce qu'elle n'était pas la seule à faire les yeux doux à Amin : la moitié des filles de la cité André-Fortier ne pensaient qu'à une chose : séduire Amin Al-Whalid et se donner à lui. Un certain nombre d'entre elles y étaient d'ailleurs parvenues sans trop de difficulté : à vingt-trois ans, Amin avait le sang chaud, et il se chuchotait, parmi les filles de la cité, qu'il lui fallait au moins l'une d'entre elles par jour...

Tandis qu'elle longeait le bâtiment C3, le plus long de la cité, Zohra eut un petit sourire de fierté.

Finalement, c'est elle qui avait gagné. Elle, elle n'avait jamais cherché à aguicher Amin, à le provoquer sexuellement, comme les autres filles le faisaient, notamment Yasmina, Sandrine ou même cette sainte-nitouche de Djemila. Des vraies « taspés » (Pétasses), celles-là, d'après les critères de Zohra. Et qui avaient, à ses yeux, l'irritant avantage d'être plus âgées qu'elle d'un an ou deux et de ne plus être vierges depuis belle lurette.

Alors qu'elle...

Elle, elle l'avait toujours, ce précieux joyau, intact, niché entre les replis soyeux et inviolés de sa fleur la plus belle et la plus convoitée...

Zohra était vierge, oui.

Au fond d'elle-même, elle ne s'en faisait ni une gloire ni un handicap. Simplement, en jeune fille moderne qu'elle voulait être, elle estimait qu'elle n'avait pas encore rencontré le garçon suffisamment intéressant, suffisamment attirant, doux et tendre, à qui elle aurait envie d'abandonner cet ultime vestige de l'enfance d'une femme...

Ou plutôt, si, elle l'avait rencontré. Il s'appelait Amin Al-Whalid. Seulement, jusqu'à la semaine précédente, jamais Zohra n'aurait pu imaginer que l'inaccessible Amin, le « grand frère » de tous les gosses de la cité, daignerait laisser descendre ses regards jusqu'à elle. Et encore moins pour la trouver à son goût.

C'est pourtant ce qui s'était passé, huit jours plus tôt très exactement. Quand elle y repensait, Zohra avait encore du mal à croire qu'il puisse s'agir d'autre chose que d'un miracle pur et simple.

Ce jour-là, elle revenait du centre commercial situé en bordure de la cité André-Fortier – ici, on disait simplement « la Cité », comme s'il n'en existait pas d'autres, comme si le monde se bornait à l'horizon de ses barres d'HLM. Elle allait pénétrer dans la cage d'escalier B4 et rejoindre le troisième étage, où elle vivait avec sa mère et son grand-père, quand Amin avait surgi devant elle, sortant d'elle ne savait où.

Une cigarette blonde fichée au coin des lèvres, un petit sourire en coin, son torse à la fois fin et musclé moulé dans un tee-shirt blanc qui s'ornait d'un

gros « *FUCK !* » en lettres sanglantes, Amin s'était posté entre elle et la porte menant à l'escalier.

Car l'ascenseur, une fois de plus, était en panne depuis le matin, et nul ne savait quand les réparateurs daigneraient venir s'en occuper.

Zohra avait senti son cœur accélérer ses battements, lorsqu'Amin l'avait enveloppée de son regard sombre, à la fois caressant et viril, s'attardant exprès sur les parties les plus directement érotiques de son corps, et qu'elle savait plutôt « canons ».

Elle était particulièrement fière de ses seins lourds et fermes, aux mamelons roses toujours prêts à s'ériger, et de sa croupe ronde et très cambrée, qu'elle prenait soin de mettre en valeur en s'habillant de jeans moulants ou de jupes serrées et très courtes.

Mais elle savait aussi que les garçons n'étaient pas insensibles à l'attrait érotique de sa bouche rouge, aux lèvres pleines et brillantes, de ses grands yeux noirs en amande et de son visage un peu rond, entouré par une cascade de cheveux très bruns et tout bouclés.

Bref, Zohra se savait plutôt mignonne. Mais là, face à Amin, elle avait senti toutes ses assurances d'adolescente « canon » voler en éclats et elle s'était mise à trembler, comme une gamine que l'on vient de faire entrer dans le bureau du directeur de l'école.

— Tu sais que tu es de plus en plus belle tous les jours, toi ? lui avait-il dit, en écrasant négligemment sa cigarette du bout de sa basket Nike sur le carrelage jonché de papiers d'emballage et de canettes vides. On dirait une fleur en train d'éclore...

Zohra était assez intelligente et affranchie pour se rendre compte que le compliment d'Amin ne brillait pas par son originalité ; qu'il était même « limite nul ». Mais venant de lui, il lui avait fait le même effet qu'une violente décharge électrique dans tout le corps.

Au moment où elle ouvrait la bouche pour tenter de répondre quelque chose, Amin lui avait pris le menton entre le pouce et l'index et avait plaqué contre ses lèvres les siennes qui sentaient le tabac blond. Timidement d'abord, puis avec plus de fougue, Zohra avait avancé sa langue au-devant de celle du garçon qui l'embrassait, tandis que, de sa main libre, il plaquait son corps souple et alangui contre le sien. Tellement étroitement que Zohra sentit la barre dure de son sexe se coller contre son ventre, ce qui acheva de l'affoler.

À cet instant, si Amin avait décidé de la culbuter sur le sol et de la prendre, là, au beau milieu du hall sombre et crasseux, elle était sûre et certaine qu'elle n'aurait pas fait un geste pour le repousser...

Mais, au lieu de profiter de son avantage, Amin s'était brusquement écarté d'elle, la laissant complètement désemparée. Et terriblement frustrée.

— Il faudra qu'on se revoie, toi et moi, un de ces jours prochains, lui avait-il jeté négligemment, de sa belle voix grave et douce, avant de sortir de

l'immeuble.

Ils s'étaient revus tous les jours suivants. Et, de jour en jour, la fièvre de Zohra n'avait fait que croître. Dans les bras d'Amin, elle avait l'impression de devenir quelqu'un d'autre. Une vraie femme.

Pourtant, si elle lui permettait de plus en plus de privautés, laissant ses mains s'égarer sous son tee-shirt et dans sa petite culotte, quelque chose l'empêchait encore de lui céder tout à fait. Une obscure réticence, dont elle-même avait du mal à s'expliquer la force.

Peut-être était-ce à cause de la promesse solennelle qu'elle s'était faite à elle-même, environ un an plus tôt. Serment qu'un jour, elle quitterait la Cité, pour n'y plus revenir. Pour vivre à l'extérieur, dans la « vraie vie ». Comme n'importe quelle Française de son âge.

Dans la Cité, il n'y avait pas d'avenir, elle était bien placée pour le savoir : elle y était née, un peu plus de quinze ans auparavant.

L'avenir, il était au-delà des immeubles gris et sinistres, il était partout, à Strasbourg, à Paris, dans la France entière, mais PAS dans la Cité.

C'est pour ça que Zohra avait pris l'habitude de s'en évader de plus en plus souvent. Pour nouer d'autres contacts, voir d'autres gens, d'autres horizons que les barres d'HLM. Elle avait même eu deux ou trois petits flirts sans conséquences, avec des Alsaciens « pur sucre », dont un était même un gosse de riche, puisque ses parents – lui avocat, elle pharmacienne – vivaient dans une grande maison du quartier de la Robertsau, l'un des plus cossus de la ville.

Zohra savait bien qu'à cause de ça, elle était regardée de travers par la plupart des petits caïds d'ici, qui, eux, ne quittaient presque jamais la Cité et, du coup, la considéraient comme une traîtresse. Comme une salope.

Une taspé.

C'était peut-être cette volonté de s'en sortir, de faire éclater l'horizon clos et morne de la Cité, qui la poussait à se dérober aux manœuvres d'Amin, lorsque celles-ci menaçaient de devenir irréversibles, en quelque sorte.

Zohra soupira, ce qui fit gonfler encore sa poitrine lourde sous le tee-shirt. Elle tourna le coin de l'allée des Myosotis, pour se diriger vers le bâtiment de préfabriqué que l'on appelait pompeusement le « Centre socioculturel ».

Dans la cité André-Fortier, presque toutes les rues – rectilignes et se coupant à angles droits – portaient des noms de fleurs. Zohra se demandait parfois si c'était par naïveté ou par cynisme que les autorités municipales avaient pris ce parti. En tout cas, ça rendait le contraste cruel, entre les appellations des rues et le paysage qui se déployait autour.

Car, entre les bâtiments et les routes, on ne voyait que de maigres pelouses jonchées de détritrus divers, où, par plaques de plus en plus grandes, la terre nue affleurait, comme une lèpre destinée à tout envahir, un jour ou

l'autre.

Mais, pour aujourd'hui, le trajet qui conduisait Zohra au Centre socioculturel, était en effet parsemé de fleurs. Celles qui éclataient dans son cerveau, et surtout celle, plus mystérieuse, plus chaude, presque tropicale, aux senteurs lourdes et affolantes, qu'elle sentait s'ouvrir à l'intérieur de son ventre frémissant.

Zohra avait pris sa décision la veille. Comme souvent ces derniers temps, elle s'était retrouvée avec Amin dans une cage d'escalier déserte. Des étages supérieurs leur parvenaient des bruits de radios ou de télévisions, des cris d'enfants, et ceux des mères qui essayaient de les faire taire. Tout ça dans au moins quatre ou cinq langues différentes.

À un moment, alors qu'ils étaient enlacés aussi étroitement que possible, Amin avait pris la main de Zohra, qui s'était laissé faire docilement.

Elle avait eu un petit sursaut, lorsque ses doigts s'étaient refermés autour de quelque chose de chaud, de dur, de palpitant ; quelque chose qui lui avait paru énorme, à la fois menaçant et très doux.

Son premier sexe d'homme.

Le cœur battant, Zohra avait caressé la hampe raide et noueuse ; d'abord lentement, presque timidement, puis de plus en plus vite, à mesure que la respiration d'Amin s'accélérait.

Lorsqu'il avait joui, en longs jets impétueux, avec un long soupir rauque, elle en avait ressenti une grande fierté. Mais, juste après s'être rajusté, Amin avait pris son visage entre ses deux mains et lui avait dit d'un ton ferme :

— Tu sais, j'ai passé l'âge de me contenter d'une petite branlette vite fait sous un escalier. Si tu veux qu'on reste ensemble, toi et moi, il va falloir que tu m'en donnes un peu plus que ça ! Sinon, vaut mieux se dire *ciao* tout de suite...

À cet instant précis, rien qu'à l'idée de perdre Amin, Zohra avait senti tout son corps se liquéfier. Et elle avait su qu'elle allait se donner à lui. Quand il voudrait, et où il le voudrait. Amin avait dû déchiffrer sa réponse dans ses yeux car, juste avant de sortir de l'immeuble, il avait laissé tomber :

— Rejoins-moi demain à partir de cinq heures et demie, au Centre...

Et c'est exactement ce que Zohra était en train de faire en ce moment, alors que la nuit tombait de plus en plus vite sur la cité André-Fortier ; une nuit de cristal, transparente et glacée, trouée par les fenêtres éclairées des immeubles et par les rares lampadaires que les gosses n'avaient pas encore cassés à coups de pierres...

La petite esplanade qui s'étendait devant le Centre socioculturel était, comme toujours, jonché de canettes de bière ou de Coca vides, d'emballages de hamburgers éventrés, de papiers, de cartons d'emballages. Et Zohra savait qu'en cherchant un peu – même superficiellement – dans l'herbe jaune, on

aurait facilement pu y trouver aussi quelques seringues usagées...

Le cœur battant, elle poussa la porte métallique, qui ne tenait plus que par le gond du haut et qui gémit lugubrement en s'ouvrant. Son bruit criard résonna à l'intérieur du bâtiment vide.

Car le Centre socioculturel n'abritait plus depuis longtemps la moindre activité qui aurait pu lui faire mériter son nom. Inauguré en grande pompe dix ans plus tôt, il avait vu, au fil des années, ses ateliers se réduire comme peau de chagrin, moitié faute de budgets suffisants, moitié par désintérêt de la population locale.

Finalement, depuis environ trois ans, le Centre, en attendant que la municipalité se décide à le démolir, servait de lieu de réunion sauvage pour les jeunes de la cité, qui pouvaient s'y livrer tranquillement à leurs activités plus ou moins licites, la police ne mettant les pieds à André-Fortier que lorsque, *vraiment*, il lui était impossible de faire autrement.

La porte claqua dans le dos de Zohra avec un bruit qui lui parut sinistre, presque effrayant. Et elle se retrouva plongée dans une pénombre presque complète.

Elle ne put réprimer un petit cri de peur, lorsqu'une main se posa sur son épaule. Puis, tout de suite après, elle fut dans les bras d'Amin, et toute son angoisse s'envola, pour céder la place à une irrésistible bouffée de désir.

— Viens par là... murmura-t-il à son oreille, tandis qu'il l'entraînait vers la pièce située à gauche de l'entrée, en laissant une main s'égarer sur sa croupe rebondie et ferme.

Frileusement blottie contre lui, Zohra entra dans un local tout en longueur et pratiquement vide, mal éclairé par l'un des réverbères de la rue. Au fond de la pièce, elle vit un matelas, posé à même le sol, constellé de taches sombres, et elle sentit son cœur se serrer.

Est-ce qu'Amin avait l'intention de lui faire l'amour ici ? Dans cet endroit sinistre et glacial ? Zohra avait beau ne pas se considérer comme spécialement romantique, elle avait quand même rêvé d'autre chose que ce réduit, pour sa « nuit de noces »...

Elle en fit timidement la remarque à Amin, qui eut un petit rire sec et lui caressa négligemment les cheveux :

— Peu importe le décor extérieur, ma belle ! Ce qui compte c'est ce qui se passe entre toi et moi. Quant au froid... ne t'inquiète pas : je sais comment te réchauffer rapidement, fais-moi confiance ! Allez, déshabille-toi...

Les tempes bourdonnantes, l'estomac révolté par la forte odeur de renfermé qui régnait dans le local, Zohra eut envie de dire non, qu'elle ne voulait pas, pas comme ça, pas ici...

Mais ses lèvres restèrent closes et ses doigts tremblants entreprirent de dégrafer complètement son blouson de skaï, puis de faire passer son tee-shirt

par-dessus sa tête, avant de se débarrasser de sa jupe courte et de sa petite culotte rose et blanche.

— Putain, c'que t'es bandante ! souffla Amin, lorsqu'elle fut entièrement nue. Je sens que je ne vais pas m'ennuyer avec toi...

Zohra détourna la tête un bref instant. Elle ne savait pas pourquoi, mais les yeux exorbités et luisant de désir d'Amin braqués sur le triangle noir et bouclé de son ventre la mettaient mal à l'aise. Elle avait l'impression de n'être plus qu'un banal objet de convoitise. Un morceau de viande à l'étal...

Mais, de nouveau, tout fut balayé quand Amin la prit par la taille et la serra contre lui. Avec un frisson d'excitation, elle sentit la boucle de son ceinturon s'incruster dans la peau tendre et veloutée de son ventre et, plus bas, la tige raide et palpitante qui, tout à l'heure...

Sans avoir bien compris comment, elle se retrouva allongée sur le dos, sur le matelas crasseux qui dégageait une odeur fade et prenante de moisi. Le poids d'Amin se couchant sur elle lui coupa presque la respiration. Par une sorte de réflexe, elle referma ses bras autour de ses épaules et ouvrit les jambes autant qu'elle le pouvait.

Zohra eut à peine le temps de s'étonner de ce qu'Amin n'avait même pas pris la peine de se déshabiller. Juste après, elle sentit quelque chose de dur venir buter contre les tendres pétales de la fleur encore intacte de son ventre offert.

Puis, elle poussa un cri bref et aigu.

Brutalement, sans la moindre préparation, d'une seule poussée de ses reins, Amin venait de se ruer jusqu'au fond de son intimité encore assoupie.

Des deux mains, Zohra tenta de le repousser loin d'elle. Juste pour que la douleur brûlante cesse. Mais Amin s'était mis à aller et venir en elle de plus en plus vite, elle sentait son souffle rauque et tiède dans son cou, tandis que la boucle du ceinturon lui éraflait la peau à chaque va-et-vient.

Au bout d'un temps heureusement assez court, elle sentit le corps d'Amin se tétaniser, alors que quelque chose de chaud et d'humide inondait son ventre. Elle comprit qu'il était en train de jouir.

Voilà, c'était fini.

Elle n'était plus vierge, et ne le serait plus jamais.

Tandis qu'Amin se relevait déjà, sans un mot, sans une caresse, Zohra restait étendue sur le matelas souillé, sans même avoir le réflexe de refermer ses jambes.

Elle n'arrivait pas à y croire. Tout se bousculait, s'entrechoquait dans sa tête bourdonnante. Ce n'était pas possible ! Ça ne pouvait pas se passer comme ça ! Ça ne pouvait pas être *seulement* ça !

Est-ce qu'Amin venait vraiment de lui faire l'amour ? Cette intrusion brutale, douloureuse et brève à l'intérieur de son ventre, c'était ça, l'amour ?

Non, c'était impossible ! Il allait se passer autre chose, forcément...

— Putain, ce que ça fait du bien ! s'exclama alors Amin, en finissant de rajuster son jean, d'une voix satisfaite, presque fière. Evidemment, pour toi, ça n'a pas dû être bien terrible, hein ? C'est normal, la première fois. Mais, tu vas voir : je suis sûr que tu vas apprécier la suite. Car je t'ai préparé une petite surprise. Toi qui semble aimer tellement les mecs, je pense que tu vas être contente... En tout cas, si tu ne l'es pas, ce sera pareil !

Complètement déboussolée, Zohra vit Amin sortir du local sombre et elle se redressa sur les coudes pour le rappeler. Elle n'en eut pas le temps.

La porte venait de se rouvrir et Amin réapparaissait. Il souriait toujours, mais ce n'était plus du tout le même sourire.

Alors, en une fraction de seconde, Zohra comprit qu'elle était en train de basculer en plein cauchemar.

Parce qu'Amin ne revenait pas seul. Derrière lui, dans l'embrasement de la porte, se pressait un groupe de cinq ou six garçons qui jetaient sur elle, sur son corps nu et pantelant, des yeux crépitant de lueurs effrayantes.

Ces adolescents, elle les connaissait. Très bien, même, puisqu'ils vivaient tous dans la même cité qu'elle. Zohra aurait pu donner à chacun son prénom sans risque d'erreur. Elle avait déjà discuté tranquillement avec plusieurs d'entre eux, et pas qu'une fois. C'étaient presque des copains, au fond. Des membres de sa famille, même, puisqu'ils étaient tous nés au même endroit, à un ou deux bâtiments les uns des autres, qu'ils avaient tous fréquenté l'école Guillaume-Apollinaire quand ils étaient gamins...

Sauf que, là, ce n'était plus des copains qu'elle avait en face d'elle ; ce n'était plus de gentils adolescents dont le plus vieux ne devait pas avoir plus de dix-sept ans, et le plus jeune à peine quinze.

C'était des loups. Des loups affamés de sexe. Et qui avaient la très nette intention de se repaître de son propre corps... avec la « bénédiction » d'Amin !

Tétanisée par l'horreur qu'elle entrevoyait de plus en plus distinctement, Zohra les vit s'avancer et se disposer en arc de cercle autour du matelas, de part et d'autre d'Amin. Amin qui, à présent, la toisait d'un regard glacial, dur, presque méchant.

— Tu sais ce qui nous débecte le plus, chez une meuf qui nous appartient ? grinça-t-il d'une voix que Zohra eut de la peine à reconnaître. C'est qu'elle préfère aller se faire baiser par des petits branleurs du dehors plutôt que par nous ! Parce que c'est bien ce que tu fais, non ? Tu crois qu'on l'sait pas que tu sucés les bouffons de la Robertsau ? C'est leur fric qui t'excite ? On est pas assez bien pour toi, c'est ça ?

— Amin, je t'en supplie... Je...

— Ta gueule ! Ici, les taspés n'ont pas le droit à la parole ! C'est même

tout le contraire d'ailleurs, mets-toi bien ça dans le crâne ; elles n'ont qu'un droit : la boucler et une obligation : nous vider les couilles où et quand ça nous prend, compris ? Et justement, mes potes, là, ils ont très envie de décharger ! Il paraît que tu les fais bander depuis un bon bout de temps, avec ton petit cul et tes gros nibards ! Allez, les gars, vous pouvez vous éclater : elle est à vous...

Une tournante.

Comme toutes ses copines de la Cité, Zohra en avait entendu parler. Elle savait que ça existait, bien sûr, ces séances de viol collectif, où un garçon « prêtait » sa meuf à ses copains. Lesquels se regroupaient et la faisaient « tourner » entre eux, jusqu'à ce que tous leurs désirs soient assouvis. Et, quand le désir revenait, ils recommençaient.

Car la fille qui avait été choisie une fois comme victime d'une tournante appartenait définitivement aux garçons qui avaient profité d'elle, c'était comme ça. C'était la règle. La loi non-écrite mais intangible des cités.

Tout ça, Zohra en avait entendu parler, comme les autres filles. Mais elle pensait que, si ça existait vraiment, ça ne pouvait se dérouler qu'ailleurs. Dans les grandes cités de la banlieue parisienne, peut-être, oui. Mais sûrement pas à Strasbourg, et encore moins à André-Fortier.

En tout cas, ça ne pouvait sûrement pas lui arriver à elle, pour la bonne raison qu'elle connaissait tout le monde, dans la Cité. Elle n'y avait que des copains...

Seulement, ils étaient là, maintenant, en face d'elle, ces adolescents qu'elle connaissait depuis toujours. Et ce qu'elle lisait dans leurs yeux brillants lui flanquait une trouille qui la tétanisait littéralement, transformait tous ses muscles en masses de plomb inerte.

Et cette chose horrible qu'on appelait une tournante, c'était ici qu'elle allait avoir lieu, dans le Centre socioculturel de la cité André-Fortier.

Avec elle, Zohra Chahib, en guise de morceau de choix. Le plat de résistance. Et désignée par celui-là même à qui elle avait choisi de s'abandonner corps et âme : Amin !

Elle voulut l'appeler, l'implorer, le supplier ; elle voulut pleurer, crier, menacer, hurler.

Mais aucun son ne sortit de sa bouche, ni aucune larme de ses yeux. Elle resta là, immobile, nue, pitoyable, sur le matelas crasseux et défoncé, tandis que le cercle des adolescents se refermait inexorablement sur elle.

Légèrement sur sa gauche, elle vit Djamel – un adolescent de seize ans qui vivait chez ses parents, à trois cages d'escalier de la sienne – déboutonner fébrilement son jean et en sortir un sexe long et fin, à la peau très brune, en complète érection. Djamel saisit son membre entre le pouce et l'index et l'agita de bas en haut, à quelques centimètres du visage congestionné et hagard de Zohra.

— Regarde-moi ça ! clama-t-il, d'une voix un peu trop forte, comme s'il cherchait à se donner du courage. C'est pas chez tes bouffons de Français que t'en as vu, des zobs pareils, hein ?

Son ton était dur, sec, méprisant. Mais, en même temps, Zohra vit soudain une petite lueur d'incertitude inquiète qui dansait dans les yeux sombres du garçon.

Regardant les cinq autres – Amin s'était écarté et elle ne parvenait plus à le voir –, elle s'aperçut que la même petite flamme tremblotante dansait dans tous les yeux. Et elle comprit pourquoi, malgré la peur qui lui tordait le ventre et bloquait sa respiration.

Elle les impressionnait ! Ils avaient peur ! Aucun n'osait commettre le geste sacrilège en direction de son corps nu, à la chair épanouie et presque trop blanche, sur laquelle tranchait le noir presque bleuté de ses cheveux et de sa toison intime.

Cette découverte fit monter à ses lèvres pleines un petit sourire qu'elle n'eut pas la présence d'esprit de bloquer à temps.

Et qui déclencha tout.

— Ma parole qu'elle se fout de nous, cette taspé ! s'exclama Kevin, un petit blond de seize ans qui, parce qu'il était le seul « Blanc » de la bande, nourrissait une sorte de complexe à rebours. Regardez-la qui se marre comme une conne ! Elle m'énerve, moi !

Alors, Kevin se laissa tomber à genoux près du corps nu de Zohra et plaqua sa main droite sur la toison bouclée de son intimité, à l'intérieur de laquelle il enfonça deux doigts brutalement, la faisant se cabrer comme sous un coup de fouet ou de cravache.

Ce fut comme un signal. La minuscule lézarde qui finit par emporter le barrage tout entier sous la pression de l'eau qu'il contenait.

Les yeux exorbités, Zohra vit cinq sexes masculins jaillir presque en même temps autour d'elle. Membres raides, gonflés, tendus par le désir d'abuser d'elle, de profiter du corps qu'Amin leur avait livré en pâture.

Elle sentit des mains non identifiées prendre possession de son sexe, de ses fesses, tordre les pointes fragiles et douces de ses seins lourds.

Elle voulut hurler.

Mais, au moment où elle ouvrait la bouche, le visage de Salman entra dans son champ visuel.

Salman, c'était sans doute le plus jeune de la bande. D'après Zohra, il venait d'avoir quinze ans, pas plus. Et, avec son visage fin, ses grands cils recourbés au-dessus de ses yeux noirs, la moue boudeuse de ses lèvres et son corps petit et mince, il aurait pu passer pour un gamin de douze ou treize ans, à la grâce fragile, presque féminine.

Sauf que, comme les autres, il avait ouvert son pantalon et exhibait une

verge dure qui était plutôt celle d'un homme que d'un gamin.

Mais ce n'est pas son sexe que Salman présenta à Zohra. Avec quelque chose de suppliant dans le regard, comme s'il voulait s'excuser muettement d'être là, avec les autres, il prit son visage entre ses deux mains et, doucement, presque hésitant, en fermant les yeux comme malgré lui, il posa ses lèvres closes sur celle de la jeune fille qui se trouvait à sa merci.

Puis, écartant son visage de quelques centimètres, il lui sourit et dit, d'une voix murmurante, comme effrayé de sa propre audace :

— Tu es vachement belle, tu sais ? Y a longtemps que j'ai envie... avec toi... En fait, c'est toi qui me fait le plus bander, de toutes les meufs de la Cité !

Et il l'embrassa de nouveau, mais avec beaucoup plus d'assurance, et même une sorte de fougue qui poussa Zohra, presque malgré elle, à poser ses mains sur les épaules de Salman.

À ce moment précis, il se produisit quelque chose en elle, qui la stupéfia. Comme si son cerveau venait de se séparer en deux moitiés qui étaient devenues incapables de communiquer l'une avec l'autre.

La première moitié continuait à ressentir le même dégoût, la même révolte, la même humiliation face à ce qu'on était en train de lui faire subir. Ce garçon qu'elle ne voyait même pas et qui, d'un doigt, forçait l'entrée la plus secrète de son corps, elle aurait voulu le voir mort. Mort aussi, celui qui lui avait relevé les jambes, et allait et venait à grands coups de reins dans son sexe meurtri. Mort également Djamel, qui promenait la tête luisante et brune de son sexe sur ses seins, en agaçant les pointes roses. Morts enfin, les deux derniers qui attendaient leur tour en ricanant bêtement, tandis que, d'une main négligente, comme absente, ils entretenaient leur érection.

Seulement, il y avait l'autre moitié de son cerveau. La moitié inconnue, étrange, effrayante aussi, qu'avait soudain fait naître le baiser de Salman. Une moitié qui, à mesure que les secondes passaient, prenait de l'importance et le pas sur l'autre, au point d'en assourdir presque complètement la voix de rage, de peur et de révolte.

Et cette moitié-là lui disait qu'elle était une sorte de reine toute-puissante. Que les six garçons qui l'entouraient et se jetaient sur son corps comme des affamés, c'était elle leur unique centre d'intérêt. C'est elle, et elle seule, par sa beauté, son charme, son érotisme, qui avait allumé leur désir. C'est elle qui les faisait *bander* ! Tous !

En ce moment, leurs vies ne dépendaient que de la sienne ! Ils croyaient lui imposer leurs désirs, mais en réalité, c'est elle qui était à l'origine de tout et le centre de tout ! Durant le temps qu'ils passeraient dans ce local crasseux, mal éclairé et puant le renfermé, elle serait le centre de leur monde, ils n'existeraient que par elle !

Le garçon qui allait et venait en elle poussa un rugissement rauque et se

déversa tout au fond de son ventre, avant de se retirer.

Et Zohra se dit qu'elle venait de lui prendre quelque chose, un peu de sa force. Cette force dont tous les garçons étaient si ridiculement fiers. Elle avait le pouvoir de la leur soutirer. Donc, elle était plus forte qu'eux !

Alors, au lieu de profiter de ce bref répit pour refermer ses cuisses rondes d'adolescente, Zohra les ouvrit encore davantage, tandis qu'une vague de chaleur moite, inconnue, mystérieuse, la submergeait tout entière. Et, au moment où un nouveau sexe dur coulissa en elle, elle ne put retenir le soupir qui lui montait aux lèvres.

L'air égaré, elle passa sa langue sur ses lèvres desséchées, en regardant Salman droit dans les yeux.

L'adolescent dut comprendre le message, car son visage s'empourpra violemment, tandis qu'il venait se placer à califourchon sur elle, de façon à ce que son sexe palpitant vienne buter contre ses lèvres.

Et c'est sans dégoût aucun, avec au contraire une sorte de gourmandise trouble et nouvelle, que Zohra ouvrit la bouche pour engloutir la virilité qui sollicitait sa caresse.

Au même moment, parce l'un des autres garçons venait de se déplacer, ses yeux croisèrent ceux d'Amin, qui contemplait la scène, les sourcils froncés, comme si quelque chose le préoccupait.

Zohra soutint son regard, avec une lueur de défi au fond de ses prunelles sombres. Et, comme pour le provoquer, elle s'appliqua à engloutir encore plus profondément le sexe de Salman qui forçait ses lèvres. En même temps, elle étendit son bras droit et referma ses doigts autour du sexe du petit Kevin qui, de surprise, poussa un cri aigu et très bref.

Zohra en ressentit une sorte de joie sauvage. Comme si, par son cri, l'adolescent blond admettait sa supériorité sur lui ; comme s'il la reconnaissait comme reine.

Et c'est bien ce qu'elle avait l'impression d'être maintenant : la reine d'un territoire exigu, sombre et sale, mais sur lequel elle régnait sans partage, où les pauvres mâles qui pensaient la dominer et l'asservir à leurs pulsions étaient en fait ses esclaves, enchaînés à son corps par le lien invisible, et pourtant impossible à briser, de leurs désirs.

Même si, au fond de son cerveau, tout au fond, l'autre voix, à peine audible, continuait de hurler son dégoût et sa révolte...

Amin Al-Whalid ne put s'empêcher de détourner son regard le premier, et il en voulut à Zohra pour ça. Il avait l'impression qu'elle avait cherché à le provoquer, à exciter sa jalousie.

Il eut un petit sourire et haussa les épaules. « Quelle conne ! songea-t-il, en se dirigeant vers la porte restée entrebâillée. Qu'est-ce que ça peut bien me

foutre, qu'ils la baisent tous ? Je l'emmerde, cette taspé, elle n'a eu que ce qu'elle méritait, après tout ! Ça lui apprendra à draguer en dehors de la Cité, c'est tout ! Et puis, c'est quand même moi qui l'ai baisée le premier, non ? Bon, ça suffit comme ça, les conneries prises de tête ! On passe aux choses sérieuses maintenant... » Avant de sortir du local, Amin se retourna pour jeter un coup d'œil en direction du matelas jeté à même le sol. Un mince sourire étira ses lèvres un peu lourdes en découvrant la scène qui s'y déroulait à présent.

Djamel et Hafid, les deux plus âgés du groupe, venaient de retourner Zohra sur le ventre et, malgré ses protestations et les vaines tentatives qu'elle faisait pour leur échapper, la maintenaient sur les genoux, la croupe saillant vers le haut, aidés par Kevin et Abdou, le Malien, dont le strabisme de naissance semblait encore s'accroître sous l'effet de l'excitation.

Amin s'attarda encore quelques secondes, juste le temps de voir Djamel forcer les reins de leur victime. Le long cri déchirant de Zohra résonnait encore à ses oreilles lorsqu'il s'engouffra dans la pièce adjacente au local où se déroulait la tournante.

Il poussa un soupir de soulagement en découvrant, de dos, un homme de taille moyenne, brun, vêtu d'un costume de flanelle bleu nuit visiblement coupé sur mesures. De même que devaient être sur mesures aussi les chaussures de cuir fauve à double semelle qu'il portait.

Jusqu'au bout, Amin Al-Whalid avait craint que son « invité », comme il l'appelait, ne vienne pas. Qu'il se dégonfle. Une défection qui, pour lui, aurait représenté un sacré manque à gagner...

Mais, bon : il était là, c'était le principal. Au moins, il n'aurait pas roucoulé pour rien, pendant plus d'une semaine, avec cette chieuse de Zohra...

L'homme ne l'avait pas entendu entrer, tant il était absorbé par le spectacle qu'il contemplait par le petit carreau poussiéreux auquel son nez était littéralement collé. Amin savait parfaitement ce qui se trouvait derrière cette fenêtre intérieure, qui n'ouvrait plus depuis longtemps.

Le local où, en ce moment même, Zohra se faisait sodomiser par Djamel. Avant de l'être successivement par les cinq autres, probablement.

— Bonsoir, mon frère ! fit Amin d'un ton enjoué. Vous voyez que j'ai respecté nos accords...

Le « frère » en question se détourna de la vitre comme à regret et jeta un regard méprisant sur le nouvel arrivant. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, dont les cheveux noirs descendaient très bas sur le front, vers des sourcils épais et broussailleux, surmontant de petits yeux sombres, sans cesse en mouvement et crépitant d'intelligence. Le nez était droit et osseux, mais se terminait par une petite boule de chair plus molle d'aspect. La bouche était fine et régulière, aux lèvres bien dessinées. Les joues un peu trop rebondies

présentaient les reflets bleutés des hommes au poil très noir, qu'un rasage parfait n'arrive jamais à éliminer totalement. De l'ensemble de son visage se dégageait une impression de détermination froide, de morgue naturel, de supériorité consciente et affirmée qui, même si cela l'agaçait un peu, réussissait à impressionner Amin.

— Je t'ai déjà demandé de ne pas m'appeler comme ça ! grogna-t-il d'une voix rogue, où perçait une imperceptible pointe d'accent ensoleillé. On n'a pas gardé les cochons ensemble, que je sache !

Amin prit un air faussement candide pour répondre :

— Ça va, *cool*, vous fâchez pas, merde ! Et puis, quoi ? Vous êtes né en Algérie, comme mon père et ma mère, et vous parlez l'arabe mieux que moi, non ? Donc, on est frères, c'est tout !

— Louis XIV et son palefrenier aussi étaient nés dans le même pays et parlaient la même langue, répliqua son interlocuteur d'un ton cinglant. Ce n'est pour ça que le Roi-Soleil se laissait taper sur le ventre par son valet !

Amin faillit dire quelque chose, à propos des petits Blancs arrogants qui se prennent pour des monarques de droit divin, mais il jugea plus diplomatique de garder ses réflexions pour lui...

— Bon, c'est pas le tout, dit-il à la place, mais j'ai autre chose à faire, ailleurs, moi ! J'ai rempli ma partie, à vous de remplir la vôtre maintenant... Votre Majesté !

Ça avait été plus fort que lui, il n'avait pas pu retenir le dernier mot...

Sans relever l'ironie, sans même paraître l'avoir entendue, « Sa Majesté » tira de la poche intérieure de son costume une mince liasse de billets de cinq cents euros, et la tendit à Amin, sans lui faire l'aumône d'un regard :

— Trois mille cinq, il y a le compte, tu peux vérifier...

— Pas la peine, je vous fais confiance, répondit Amin, avec un regard soupçonneux vers la liasse qui disait tout le contraire.

— Dans ce cas, tu peux me laisser, je n'ai plus besoin de toi, conclut le payeur, en tournant carrément le dos à Amin pour s'intéresser de nouveau à ce qui se passait de l'autre côté de la fenêtre poussiéreuse et envahie de vieilles toiles d'araignées dans les deux coins supérieurs.

Amin glissa les billets dans la poche latérale de son blouson et se dirigea vers la porte de sortie.

La suite ne le concernait plus.

Demeuré seul dans la pièce sombre, Pierre-Antoine Salèze sentit ses tempes se couvrir d'une fine pellicule de sueur glacée.

Cette fois, il était à pied d'œuvre. Son rêve allait enfin se concrétiser.

La scène qui le poursuivait, l'obsédait même depuis tant d'années, qui

avait hanté tant de ses nuits depuis près de quarante ans, il allait enfin la vivre, et la vivre jusqu'au bout.

Les yeux écarquillés, la bouche entrouverte et les mains légèrement tremblantes, il colla son front au carreau et le spectacle qui se déroulait de l'autre côté fit naître dans son cerveau des ondes délicieuses, chaudes et mordorées, qui se propagèrent dans tout son corps.

Pierre-Antoine Salèze avait eu un moment d'inquiétude terrible, quand il avait vu la fille, sur le matelas, se prêter au viol collectif dont elle était victime, avec une complaisance qu'il avait trouvée répugnante, obscène.

Mais c'était bien fini, heureusement. À présent, elle s'était remise à supplier, à pleurer, à gigoter désespérément pour échapper à tous ces sexes tendus qui la perforaient sans la moindre pitié, par tous les endroits où il était possible d'investir son corps martyrisé.

Au moment où Pierre-Antoine Salèze reprit son poste d'observation, derrière la vitre grisâtre de poussière crasseuse, l'un des jeunes violeurs de la fille – dont Amin lui avait appris qu'elle s'appelait Zohra – était en train de présenter son membre épais devant sa bouche. À quatre pattes sur le matelas, subissant les assauts brutaux du petit blond qui lui défonçait les reins sans ménagement, elle avait détourné la tête, dans un dérisoire mouvement de refus. Aussitôt, le garçon l'avait empoigné par ses cheveux noirs bouclés et lui avait violemment tiré la tête en arrière pour la forcer à ouvrir la bouche. Puis, d'un coup de reins rageur, il s'était rué entre ses lèvres rouges.

Domptée, le corps agité des soubresauts que lui infligeait le pilonnage du petit blond agrippé à ses hanches en amphore, Zohra avait englouti le sexe brun et noueux, pour le sucer de son mieux.

La sueur aux tempes, Salèze, de son poste d'observation, voyait les larmes couler de ses yeux à demi fermés, dévaler le long de ses joues maculées de traces rouges, jusqu'à atteindre le piston de chair congestionné qui allait et venait dans la bouche distendue avec la régularité d'un monstrueux métronome.

À ce moment précis, Pierre-Antoine Salèze avait senti son propre sexe s'ériger lentement et puissamment dans son pantalon de flanelle. Et il avait dû faire un gros effort sur lui-même pour ne pas se précipiter tout de suite dans la pièce voisine, au risque de faire voler en éclat le scénario minutieux qu'il avait lui-même mis au point.

Depuis combien de temps n'avait-il pas eu devant les yeux une vision aussi affolante, aussi violemment chargée d'électricité érotique ? Quarante ans ? Un peu plus ? C'était difficile à préciser, tout se mélangeait dans sa mémoire. Ou plutôt, les dates se mélangeaient. Car, pour le reste, pour l'essentiel de la scène à laquelle il avait assisté alors, elle restait dans son esprit d'une netteté presque insupportable.

Il devait avoir huit ou neuf ans, alors. Il faisait très chaud. Il est vrai que,

dans les souvenirs d'enfance de Pierre-Antoine Salèze concernant son Algérie natale, il faisait *toujours* chaud.

Ça se passait dans la grande villa blanche et ocre, plantée au milieu des vignes qu'exploitait son père, René Salèze, à Aïn-el-Turck, une petite ville de bord de mer, située entre Mers-el-Kébir et le cap Falcon, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest d'Oran.

C'est là que Pierre-Antoine était né, le 26 août 1952, entre le bleu profond de la Méditerranée et le vert-brun poussiéreux du Djebel auquel étaient adossées les vignes.

Ce jour-là – c'était en fin de matinée, il en était sûr, et le soleil écrasait tout –, pour échapper à la leçon de piano à laquelle sa mère s'obstinait à le contraindre, bien qu'il ne fît preuve d'aucune disposition pour la musique, il s'était glissé dans la réserve qui faisait suite au grand bureau où son père passait l'essentiel de son temps, travaillant, recevant ses contremaîtres et ses ouvriers, tous arabes bien sûr.

Pierre-Antoine s'était réfugié là, sachant que son père devait inspecter les vignes qu'il possédait sur la route d'Aïn-Témouchent, et ne rentrerait donc pas avant le milieu de l'après-midi.

Sauf que, à peine Pierre-Antoine était-il entré dans le petit local, encombré de classeurs, de dossiers, de bouteilles vides et de tonnelets de bois mal empilés les uns sur les autres, que son père avait fait irruption dans son bureau, lui coupant toute retraite.

Et il n'était pas seul.

Derrière lui était entré un petit Arabe sec et au visage incroyablement ridé, que Pierre-Antoine connaissait bien : c'était Mohammed Benslimane, l'intendant en second de leur domaine de Bou-Sfer. Il était suivi par sa fille, une adolescente de quatorze ou quinze ans, que Pierre-Antoine, par l'entrebâillement de la porte de la réserve, avait aussitôt trouvée incroyablement belle, avec ses longs cheveux noirs, sa bouche rouge et brillante, et le renflement de la poitrine qu'il devinait sous sa robe multicolore presque informe. Tout d'abord, Pierre-Antoine se demanda pourquoi elle pleurait, à gros sanglots silencieux.

Après un bref échange entre son père et l'intendant, en arabe, il avait compris la raison de ces larmes. Depuis quelque temps, malgré les avertissements de son père, Aïcha Benslimane avait pris l'habitude de traîner avec la bande de gamins du douar d'Aïn-el-Turck. Et ce qui devait arriver s'était produit le matin même : les garçons avaient entraîné Aïcha dans les dunes et l'avaient tranquillement violée, chacun son tour, et plusieurs fois chacun.

René Salèze était arrivé juste à temps pour empêcher Mohammed Benslimane de tuer sa fille, sous prétexte qu'elle était déshonorée...

Au bout de quelques minutes de palabres, René Salèze avait tranché dans

le vif et ordonné à son intendant de rentrer au domaine, tandis que lui-même continuerait à sermonner sa fille. Le vieil homme s'était exécuté, sortant du bureau à reculons, avec de petites courbettes sautillantes.

Ensuite, Pierre-Antoine avait vu son père s'installer confortablement dans son grand fauteuil de cuir, derrière son bureau, et avait fait signe à Aïcha de venir près de lui. Puis, il s'était mis à lui parler, mais à voix si basse que son fils n'avait pu saisir que quelques bribes. En gros, il lui semblait que son père promettait à l'adolescente de la protéger de la colère de son père et de lui trouver du travail dans l'un de ses domaines viticoles, à condition qu'elle lui promette de se conduire dorénavant d'une manière irréprochable, et de toujours être très obéissante avec lui. Il entrecoupait ses remontrances de paroles consolatrices que, contrairement à ses habitudes, il exprimait d'une voix très douce.

Debout à côté de lui, Aïcha hochait régulièrement la tête, tout en continuant à pleurer, en silence.

Pierre-Antoine n'avait qu'une hâte : que la leçon se termine et que son père quitte le bureau, pour qu'il puisse lui-même sortir de sa cachette.

C'est alors que « ça » s'était produit.

Soudain, sans que les traits de son visage ne trahissent le moindre changement et sans cesser de lui parler très doucement, René Salèze avait posé sa main sur le mollet nu d'Aïcha. Puis, médusé, Pierre-Antoine avait vu le bras de son père remonter sous la jupe ample de l'adolescente.

Comme par miracle, Aïcha s'était arrêtée de pleurer et un étrange demi-sourire flottait maintenant sur ses lèvres épaisses.

Comme tous les gamins de son âge, Pierre-Antoine savait parfaitement ce que les femmes et les hommes pouvaient faire ensemble. Mais qu'une telle chose puisse concerner son propre père, et que celui-ci manifeste le désir de le faire avec une fille aussi jeune qu'Aïcha Benslimane, ça le sidérait. Ça l'effrayait un peu, aussi.

Et, en même temps, il avait hâte que les choses évoluent, se précisent.

Elles se précisèrent très vite. Pierre-Antoine vit le visage rond de son père virer au rouge vif, tandis que, de ses deux mains, il retroussait la robe d'Aïcha jusqu'à la taille. Il eut presque le souffle coupé en découvrant le triangle noir qui ombrail le ventre de l'adolescente. Encore plus en voyant les gros doigts de son père pétrir avec fièvre les fesses couleur de miel qu'Aïcha cambrait complaisamment vers lui.

Mais la stupeur de Pierre-Antoine fut à son comble, lorsque la jeune fille, avec une audace qui le laissa pantois, entreprit de dégrafer le pantalon de son père.

De plus en plus suffoqué, le gamin la vit en sortir une sorte de matraque de chair brune et dure qui lui parut énorme, menaçante, effrayante.

Mais Aïcha, elle, n'avait pas l'air d'avoir peur. Au contraire, c'est avec un petit gloussement qu'elle enjamba les cuisses de René Salèze, avant de s'empaler sur son sexe, qui disparut entièrement au centre du triangle noir et frisé.

Très vite, l'homme et la fille se mirent à gémir, à souffler, à geindre. René Salèze avait mis les petits seins de sa partenaire à nu et en tétait avidement les pointes brunes et dressées en grognant comme un animal.

Derrière la porte de la remise, les yeux exorbités, Pierre-Antoine avait glissé sa main dans son propre pantalon et tripotait nerveusement le petit bout de chair auquel, jusqu'à maintenant, il n'avait accordé qu'un intérêt médiocre.

Lorsque son père, quelques minutes après, émit un long cri rauque de délivrance, Pierre-Antoine sentit un extraordinaire éclair de chaleur embraser son ventre, le faisant tomber à genoux, tellement ses jambes tremblaient.

Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il avait compris que, ce jour-là, il avait connu son premier orgasme, en regardant son père faire l'amour avec la fille de l'un de ses employés...

Pierre-Antoine Salèze s'ébroua mentalement pour sortir de sa rêverie et s'intéresser de nouveau à ce qui se passait dans le local contigu.

Visiblement, les « joies » de la tournante semblaient s'épuiser. Sur les six garçons présents, quatre s'étaient éloignés de Zohra, repus de sexe, vidés. Seuls deux d'entre eux s'occupaient encore d'elle, l'un, allongé sur le matelas, avait empalé la fille sur son membre dressé, pendant que l'autre, à genoux derrière elle, la sodomisait sans grande conviction.

Quant à Zohra, elle n'était plus qu'une sorte de pantin disloqué et se laissait manipuler sans plus esquisser le moindre geste de défense ou de révolte.

Alors Pierre-Antoine Salèze, dont le sexe était douloureux à force de raideur, comprit que ça allait bientôt être à lui d'entrer en scène.

Enfin, il allait le vivre, son fantasme ! Ce fantasme qui avait conditionné presque toute sa vie sexuelle, sans qu'il ait jamais, jusqu'à aujourd'hui, l'occasion de le réaliser. Enfin, il allait pouvoir se réapproprier ce que l'on avait volé à son père et, du coup, à toute sa famille.

Car les choses avaient très mal finies pour René Salèze. Plus tard, bien plus tard, Pierre-Antoine avait compris que son père n'en était pas à son coup d'essai, avec Aïcha Benslimane, et qu'un certain nombre de filles de ses employés arabes avaient dû se soumettre à ses désirs pour trouver du travail, ou un mari.

Le résultat, c'est que, quelques jours avant la signature des accords d'Évian qui reconnaissaient l'indépendance de l'Algérie, le 19 mars 1962, la section locale du FLN avait abattu René Salèze de trois balles dans la nuque.

Le 26 mars de la même année, Pierre-Antoine, sa mère et ses deux jeunes sœurs s'étaient embarqués sur le bateau *Ville de Tlemcen*, en direction de Marseille, pour ne plus jamais revenir en Algérie.

Sans un sou en poche.

Pierre-Antoine Salèze fut brusquement ramené à la réalité présente par le bruit des sanglots et des gémissements qui parvenait à ses tympans, à travers la petite fenêtre, pourtant fermée.

Il vit que les six garçons avaient disparu de la pièce où avait eu lieu la tournante. Il ne restait plus que Zohra, effondrée sur le matelas crasseux en position quasi fœtale, son corps nu secoué de longs tremblements convulsifs.

Pierre-Antoine Salèze sentit un frisson de peur rétrospective lui parcourir la colonne vertébrale. Un peu plus et il aurait manqué son entrée en scène ! À cause de ces maudites rêveries qui n'avaient jamais cessé de venir le hanter, depuis presque quarante ans...

Le cœur battant et les jambes légèrement tremblantes, il quitta le réduit où il se trouvait et se dirigea vers la porte du deuxième local. En partant, les violeurs avaient laissé la porte métallique entrebâillée et il n'eut qu'à la pousser pour l'ouvrir complètement.

Tandis qu'il s'approchait du matelas, il lui semblait que le crissement de ses semelles de cuir sur le béton rugueux du sol produisait un vacarme épouvantable.

Mais Zohra ne bougeait pas.

De là où il se trouvait, à cinq ou six mètres du matelas, Salèze pouvait voir la courbe sinueuse de son dos, le renflement affolant de ses fesses rebondies et, dans le profond sillon qui les séparait, l'orée sombre de sa forêt intime.

Cette vision, quasi virginale malgré l'environnement sordide, le fit hésiter une fraction de seconde durant laquelle il se figea, le pied en l'air dans une position de stupeur presque religieuse ; puis sa jambe retomba lourdement et c'est à grands pas nerveux qu'il franchit la distance qui le séparait encore de son plus vieux rêve.

Doucement, sans qu'elle eût encore esquissé le moindre mouvement, il se laissa tomber à genoux sur le matelas, juste à côté de Zohra, et, d'une main légère, lui massa les cheveux.

— Pauvre petite ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, ces sales types ? murmura-t-il, d'une voix grave et rassurante, presque paternelle. N'aie pas peur, tout est fini, maintenant... Tout va bien se passer, je suis là... Je vais te protéger, ne crains rien. Repose-toi sur moi...

Sa voix chaleureuse, égale, suave, fit relever la tête à Zohra. Son visage était maculé de taches de sperme et de larmes mêlés qui le striaient comme autant de blessures. Elle le regarda avec des yeux hagards, pupilles dilatées,

sans paraître comprendre ce que cet homme inconnu et bien habillé pouvait bien faire là, et encore moins s'en étonner.

Pierre-Antoine Salèze tira un mouchoir blanc soigneusement plié de la poche de son pantalon.

— C'était un cauchemar, murmura-t-il, en essuyant les joues de l'adolescente. Mais c'est fini maintenant, je suis là. Je suis venu pour vous aider, toi et ta famille, pour vous sortir de cette ignominie...

Tout en parlant, il continuait à lui caresser doucement les cheveux, le cou, les épaules, sous couvert d'effacer les marques de l'infamie qu'elle venait de subir. Sous ses yeux, il pouvait voir la lourde poitrine de Zohra danser légèrement, au rythme des attouchements dont il effleurait son corps tremblant.

Mais, en vérité, son esprit était tout entier occupé, envahi, par l'érection presque douloureuse qui déformait son pantalon. Devant ses yeux, passait et repassait la vision d'Aïcha s'empalant sur l'énorme verge de son père, dans le bureau de la villa d'Aïn-el-Turck. Il lui semblait même que le froid piquant qui régnait dans le local sombre avait été remplacé comme par miracle par la chaleur irradiante du soleil oranais...

Le sang battant sourdement à ses tempes, il ne cessait d'essuyer machinalement le visage blême de Zohra, en se demandant comment il allait s'y prendre pour passer à l'étape suivante. En se demandant surtout comment son père, *lui*, s'y serait pris à sa place. Et une question lancinante le taraudait de plus en plus violemment : est-ce qu'il allait y arriver ? Est-ce qu'il allait être à la hauteur ?

Il fallait qu'il fasse quelque chose. Maintenant. Mais les yeux remplis de terreur de cette fille le tétanisaient, faisait voler ses résolutions en éclats. Ses traits creusés par la souffrance l'empêchaient de risquer le moindre geste équivoque...

Ce geste, Zohra le fit pour lui.

Car, brusquement, elle poussa un cri de souffrance et de désespoir, se redressa et se jeta dans ses bras, le serrant convulsivement contre son corps nu.

Réprimant le rugissement de triomphe qui lui montait aux lèvres, Pierre-Antoine Salèze la pressa contre lui, sans cesser de lui parler de la même voix douce et persuasive, presque hypnotique :

— C'est fini, maintenant, mon pauvre bébé... N'aie pas peur, je vais te faire oublier tout ce que tu as subi. Dis-moi ce qui s'est passé... Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Après un ou deux gargouillis pitoyables, Zohra réussit finalement à parler.

— C'est à cause d'Amin, hoqueta-t-elle, d'une voix qu'elle ne reconnaissait pas elle-même. C'est lui qui les a fait venir ici... Ils m'ont

violée, tous ! C'est horrible...

— Ils t'ont violée... comment ? murmura Salèze, qui avait l'impression que son sexe allait exploser dans son pantalon, tellement son excitation augmentait de seconde en seconde.

— De toutes les façons, répondit Zohra, en enfouissant son visage dans l'épaule rassurante de son « sauveur ». Ils m'ont sodomisée, ils m'ont forcé à les sucer les uns après les autres, tous ! Ils m'ont...

À présent, les paroles sortaient en flots de sa bouche. Comme un venin dont on se purge. Elle voulait tout dire à cet homme qu'elle ne connaissait pas, cet homme si doux, si bienveillant. Pour se purifier de toutes les saloperies dont les autres l'avaient submergée. Elle ne se souvenait même plus que, pendant quelques minutes, elle avait ressenti un plaisir trouble, malsain, à voir ces six garçons brandir vers elle leurs sexes tendus et gonflés de désir. Il ne lui restait plus que la honte, le dégoût de soi, dont il fallait absolument qu'elle se débarrasse en les disant.

Comment aurait-elle pu se rendre compte, Zohra, que chacune de ses paroles faisait monter le désir de Salèze d'un cran ? Toute à sa révolte, c'est à peine si elle avait conscience que, de ses épaules, les mains de l'homme étaient d'abord descendues vers son dos, avant de venir caresser ses fesses, avec une fièvre de plus en plus impérieuse...

Mais Zohra n'avait conscience que d'une chose, à quoi elle se raccrochait avec l'énergie du désespoir : les autres étaient enfin partis, et cet homme-là allait la protéger, la consoler, lui rendre, presque, une sorte de virginité. Il allait effacer, à force de douceur et de compréhension, ce qui s'était passé. Il allait...

Zohra se cabra brusquement. Durant une seconde ou deux, elle refusa de croire à ce que son corps ressentait et à ce que ses yeux voyaient.

Quand elle réalisa que c'était la réalité, une boule dure et glaciale vint obstruer tout son cerveau et en bloquer les facultés de raisonnement.

Car ce que son corps ressentait, c'était bel et bien l'intrusion des doigts de cet homme dans son intimité.

Et ce que ses yeux découvraient, c'était le sexe rougeâtre et tendu à l'extrême qu'il venait d'extraire de son pantalon sans qu'elle s'en aperçoive.

Le front et les yeux inondés de sueur malgré le froid, Pierre-Antoine Salèze poussa doucement Zohra pour l'inciter à s'allonger sur le matelas. Son absence de réaction lorsqu'il avait enfin osé emmêler ses doigts dans la toison noire et soyeuse de son ventre le rendait certain que, maintenant, il pouvait tout se permettre avec elle.

Il était son consolateur, il était le maître, il l'avait dompté, elle était à lui désormais.

Exactement comme son père avec Aïcha. Il n'y avait plus qu'à cueillir le

fruit qui s'offrait sans résistance.

C'est au moment où il s'allongeait sur elle, à la seconde où sa virilité entraînait en contact avec la corolle meurtrie de son intimité sans défense, que Zohra se mit à hurler, tout en martelant son visage de ses poings fermés.

Pierre-Antoine Salèze resta sans défense durant quelques fractions de secondes, tellement la réaction de la fille le stupéfiait.

Elle n'avait pas le droit ! Pas le droit de le repousser ! Il était le maître ! Elle devait se soumettre, comme Aïcha s'était soumise !

— Tais-toi ! gronda-t-il, d'une voix presque implorante. Arrête de crier. Tu peux bien m'accorder, à moi, ce que les autres t'ont pris de force... Tais-toi, je te dis !

Mais Zohra hurlait de plus en plus fort. Bientôt, fatalement, ses cris de bête sauvage allaient être entendu par quelqu'un, au dehors. Alors, on viendrait, et...

Non, c'était impossible ! Il fallait qu'elle se taise, il le fallait à tout prix...

Mais Zohra hurlait de plus en plus fort ; à s'en faire péter les cordes vocales ; ses cris éraillés résonnaient dans le local vide jusqu'à en faire voler la poussière grasse.

C'était impossible ! Pierre-Antoine Salèze sentait son rêve se fissurer, se disloquer, s'émietter... au moment précis où il allait prendre corps. Lui permettant enfin d'égaler son père. De retrouver la chaude et odorante magie d'un certain été oranais, la moiteur confinée et bourdonnante de mouches de la fameuse réserve où, par une belle fin de matinée...

Mais Zohra hurlait de plus belle. À en détruire jusqu'aux plus profonds et chauds souvenirs.

— Tais-toi, je t'en supplie ! Je ne veux pas te faire souffrir, pauvre petite ! sanglota presque Salèze, dont le sexe, toujours tendu à se rompre, battait l'air comme un métronome saisi de démence.

Mais, en même temps qu'il implorait Zohra, ses doigts s'étaient refermés, tels des serres de rapace, autour de son cou.

Oh ! pas pour lui faire du mal, non ! Juste pour qu'elle arrête de crier. Pour empêcher l'air qui emplissait ses poumons d'atteindre ses cordes vocales afin de les faire vibrer d'une façon aussi insupportable.

Juste ça...

Enfin, Pierre-Antoine Salèze parvint à ses fins et Zohra, dans un ultime gargouillis, cessa de crier.

Essoufflé par l'effort produit, Salèze haletait. Il trouva la force de sourire et de murmurer d'une voix rauque et hachée :

— Tu vois, tu deviens raisonnable ! Maintenant, tu vas être très gent...

Et là, Pierre-Antoine Salèze s'interrompit net.

Un froid brutal se fit en lui et il eut la sensation terrifiante que tous ses organes venaient de se figer dans une gangue de glace cristalline.

Simplement parce qu'il venait de réaliser la raison pour laquelle Zohra s'était tue.

Ses yeux exorbités et fixes, sa bouche ouverte sur une langue qui semblait avoir doublé de volume, la vilaine teinte violacée de son cou et de ses joues et celle, exsangue, de ses lèvres...

Tout cela formait le masque horrible, figé, définitif, d'une morte.

Dès que la vérité put se former en mot dans son esprit, Pierre-Antoine Salèze retrouva en une seconde tout son empire sur lui-même.

D'un coup, il cessa d'être le petit garçon trop vite grandi qui brûle d'accomplir les mêmes exploits que son père, et il redevint celui que ses confrères du Parlement européen, tous députés comme lui, avaient surnommé « la Salamandre ». En raison de son habileté oratoire ondoyante, à la tribune, qui lui permettait toujours de se faufiler entre les mâchoires des pièges que lui tendaient ses adversaires politiques.

Mais aussi parce que la salamandre faisait partie des animaux à sang froid.

Presque calmement, il se releva, remit de l'ordre dans sa mise vestimentaire, vérifia machinalement la bonne tenue de son nœud de cravate. Puis, sans un regard supplémentaire pour l'adolescente dont il venait de faucher à jamais la jeune existence, il quitta le local.

Il traversa le petit hall très sombre et ouvrit la porte extérieure avec précaution.

C'était maintenant que tout se jouait.

S'il parvenait à franchir l'étroite esplanade qui s'étendait devant l'horrible préfabriqué, et à tourner le coin du bâtiment tout en longueur qui se trouvait au-delà, il serait sauvé. Et, après rien ni personne ne pourrait plus l'atteindre. Dans le cas contraire...

Pierre-Antoine Salèze chassa cette seconde hypothèse de son cerveau. Depuis qu'il était entré en politique, quinze ans plus tôt, il avait au moins appris ça : toujours se concentrer sur son but, dans un esprit positif et combattant, afin d'obtenir un maximum d'efficacité.

Il se glissa dans la nuit, maintenant totale. L'air froid et vif lui picota les ailes du nez et fit venir de petites larmes au coin de ses yeux. Les fenêtres éclairées des immeubles et les rares réverbères encore en état de marche n'empêchaient pas de voir que le ciel était criblé d'étoiles, qui scintillaient légèrement, comme autant de bijoux sertis dans le cristal de l'atmosphère immobile et d'une transparence absolue.

Sur l'esplanade, personne.

Plus loin, sur la droite, une voiture était en train de manœuvrer pour se garer, dont on ne voyait que les deux gros yeux jaunes émanant de sa masse

sombre et rectangulaire.

À gauche, au-delà du Centre socioculturel, on entendait des voix d'adolescents parlant trop fort, ponctués par le rire suraigu d'une fille.

Enfin, baignant le tout, le bourdonnement sourd et régulier, rassurant, de la ville de Strasbourg, dont la plus grande partie s'étendait au nord de la cité André-Fortier.

Plutôt que de franchir l'esplanade en diagonale, le chemin le plus court, Pierre-Antoine Salèze préféra la longer jusqu'au trottoir ; là où plus aucun réverbère ne fonctionnait, lui offrant ainsi une pénombre sécurisante.

Il ne lui restait plus qu'une courte distance à franchir. Dans quelques mètres, quand il aurait dépassé la cage d'escalier se trouvant légèrement sur sa gauche, il serait sauvé.

C'est quand il eut dépassé le coin de l'immeuble longiligne, formant un angle en son centre comme si une main de géant l'avait cassé en deux, que Salèze s'aperçut que son front et ses tempes étaient trempés d'une sueur glaciale.

Mais la voiture était là, juste devant lui, à moins de dix mètres, tous feux éteints. Il fit un signe de la main droite. Aussitôt, la personne qui se trouvait au volant, et dont on ne distinguait que le buste en ombre chinoise, mit le contact et le moteur se mit à ronronner dans les graves, comme un gros matou de gouttière.

Les phares s'allumèrent au moment où Salèze ouvrait la portière, côté passager.

Il monta avec un peu trop de précipitation et claqua la portière un peu trop brusquement.

En revanche c'est avec une souplesse de félin que la voiture quitta lentement le bord du trottoir et se mit à rouler en direction du carrefour giratoire qui marquait le véritable début – ou la véritable fin – de la cité André-Fortier.

Les deux occupants du véhicule, silencieux, raides, étaient si tendus vers cette frontière naturelle et immatérielle qu'aucun des deux ne songea à jeter un coup d'œil dans les rétroviseurs extérieurs, pour vérifier qu'il ne se passait rien d'anormal derrière eux.

Or, justement, au moment où ils allaient atteindre le rond-point, il se passa quelque chose d'anormal, mais ils ne surent pas quoi.

Ils enregistrèrent juste un choc bref et mat, dans leur dos, puis une sorte de crissement de verre.

Alors, seulement, ils prirent conscience qu'un projectile venait de leur être lancé et qu'il avait atteint le pare-brise arrière.

Lequel, à présent, fendillé en étoile sur presque toute sa surface, ressemblait à une monstrueuse toile d'araignée que le froid aurait saisi et le

givre délicatement ourlé d'un délicat feston blanc.

CHAPITRE II



— ... Et il va de soi, dans ces conditions, que les deux ou trois arrestations auxquelles vous aurez procédé dans les principaux quartiers de prostitution de Strasbourg ne serviront à rien, puisque vous serez obligés, à terme, de relâcher les filles. Et, pendant, ce temps-là, leurs souteneurs albanais continuent à se la couler douce dans leur hôtel de Kehl, prêts à faire, dès le lendemain, retraverser le pont de l'Europe aux malheureuses Ukrainiennes, Kosovares ou Slovaques que vous aurez relâchées la veille, pour les renvoyer au tapin dans les rues, les quais et les parcs publics dont vous avez la charge !

Un silence bruisant de murmures indistincts parcourut la petite assemblée, lorsque le commandant de police Boris Corentin se tut sur ce constat d'impuissance.

Sortant un mouchoir de sa poche, celui-ci s'épongea le front et soupira, en adressant un petit clin d'œil au capitaine Aimé Brichot, assis à côté de lui, derrière la petite estrade de bois.

Il faisait une chaleur quasi tropicale dans cette salle de réunion, au premier étage du commissariat central de Strasbourg. Presque autant que dans le bureau parisien de Charlie Badolini, le patron de la célèbre Brigade Mondaine, dont Corentin et Brichot étaient sans conteste les deux plus

brillants éléments.

Des éléments pour l'heure en « exil ». C'est du moins comme ça que Boris Corentin considérerait le fait d'avoir été officiellement détaché, pour deux semaines, dans la capitale alsacienne. En compagnie du fidèle Aimé Brichot, heureusement.

— Messieurs, figurez-vous que, dans son éblouissante munificence, l'administration française vous offre quinze jours de vacances, tous frais payés, dans une région de rêve ! leur avait claironné Charlie Badolini, par un beau matin d'octobre, dans l'atmosphère épaisse de son bureau du 36, quai des Orfèvres, déjà saturé de la fumée des Job Spéciales qu'il fumait à la chaîne à longueur de journée.

Instantanément, Corentin et Brichot s'étaient raidis, dans les fauteuils Empire où ils venaient de s'installer, face au grand bureau de même style du commissaire divisionnaire.

D'abord, parce qu'ils trouvaient curieux, voire presque inquiétant, que l'administration française leur fasse un cadeau sans qu'on lui ait rien demandé.

Ensuite, parce que le patron leur avait annoncé ça sur un ton un tout petit peu trop enthousiaste pour être tout à fait innocent et honnête.

En bref, il devait y avoir un « loup »...

Celui-ci n'avait d'ailleurs pas tardé à pointer son museau hors du bois.

— Vos collègues de Strasbourg, malgré toutes leurs compétences et leur savoir-faire, se trouvent depuis quelque temps confrontés à une situation à laquelle ils ont de plus en plus de mal à faire face, avait poursuivi Charlie Badolini, sur un ton nettement moins badin. Et ils ont besoin que des spécialistes des affaires de prostitution et de mœurs, comme vous, viennent leur donner un coup de main en leur enseignant quelques petites « ficelles » de métier.

— Et c'est quoi, leur problème, aux Alsaciens, patron ? avait risqué Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes de myope sur son nez légèrement busqué.

Charlie Badolini leur avait alors fait un bref topo de la situation strasbourgeoise :

— Entre le 18 et le 25 septembre dernier, deux filières de prostitution de jeunes femmes bulgares ont été démantelées. À Orléans, Blois, mais surtout à Strasbourg. Mais c'est l'arbre qui cache la forêt car, comme vous le savez sans doute, les réseaux de prostitution émanant des anciennes républiques communistes satellites ne cessent de se développer sur le territoire européen. Le problème est particulièrement criant à Strasbourg, puisqu'il s'agit d'une ville frontalière. Là-bas, ce sont surtout des Tchèques et des Slovaques, mais aussi des Bulgares, qui opèrent. Le principe est tout simple : ces prostituées et leurs souteneurs s'installent dans un des hôtels de Kehl, la ville qui se trouve

juste de l'autre côté du Rhin. Tous les matins, les filles traversent le pont de l'Europe et viennent travailler à Strasbourg. Puis, le soir, elles retraversent dans l'autre sens. Au total, elles sont déjà deux fois plus nombreuses qu'il y a cinq ans, et ça ne semble pas près de se tarir.

— Et la police allemande, à Kehl, elle ne fait rien ? s'étonna Aimé Brichot.

Boris Corentin se tourna à demi vers lui et haussa les épaules :

— Qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse, Mémé ? Je suppose que les proxos se tiennent peinards dans leurs hôtels. Du coup, on ne peut rien leur reprocher *officiellement*...

— C'est exactement ça, approuva Charlie Badolini, avec une petite grimace. Les autorités de Strasbourg tentent de réagir à cette « invasion », bien sûr. Par exemple, en août 2000, déjà, la Municipalité a pondu un arrêté interdisant le stationnement des véhicules sur certains quais...

— Ce qui s'appelle déplacer le problème au lieu de le résoudre, soupira Boris Corentin, en allumant une blonde légère.

— Quoi qu'il en soit, avait tranché Charlie Badolini, le Ministère a décidé que deux de mes hommes devaient être détachés pour quinze jours à Strasbourg, afin de donner une formation spécifique aux gars de là-bas. Et c'est vous que j'ai désignés...

Voilà comment la plus brillante équipe des Affaires Recommandées – la section reine de la Brigade Mondaine – se retrouvait en train d'animer des conférences et des séminaires au commissariat central de Strasbourg. Un rôle de « prof » qui, au bout de trois jours, commençait déjà à peser à Boris Corentin : se retrouver enfermé dans une salle du matin au soir, à discourir devant une assemblée plus ou moins attentive, pour un homme d'action et de terrain comme lui, ça ressemblait fâcheusement à une punition.

Heureusement, parmi ses auditeurs les plus assidus, il y avait le lieutenant Fabre.

Eisa Fabre, pour être précis.

Une ravissante rouquine de vingt-quatre ans, aux yeux noisette perpétuellement rieurs, aux pommettes hautes et constellées de minuscules taches de son, et au corps aussi sculptural que celui d'une Cindy Crawford ou d'une Claudia Schiffer.

Bref, une « fliquette » comme Boris Corentin les aimait. Quand il parlait sur l'estrade, elle était toujours au premier rang et avait une façon de le manger du regard qui laissait peu de doute sur la nature de l'intérêt qu'elle portait à ses exposés...

Eisa Fabre se précipita vers Boris, lorsqu'il descendit de l'estrade, justement, pour se mêler à la dizaine de collègues qui avait assisté à son exposé de l'après-midi.

— C'était très intéressant, tout ce que vous avez expliqué sur les différences entre les pays réglementaristes et les abolitionnistes, et sur la manière dont les proxénètes jouent de ces systèmes, murmura-t-elle, en plongeant ses jolis yeux dans ceux de Boris. Je crois que je pourrais vous écouter pendant des heures...

En véritable homme à femmes, en authentique « chasseur », Corentin saisit la balle au bond, sans le moindre temps mort, et « smasha » en revers :

— Eh bien, si c'est un tel plaisir pour vous, qu'est-ce que vous diriez de le prolonger ce soir, autour d'un dîner agréable ?

— Dîner duo ? répondit-elle, en rosissant légèrement des pommettes.

— Avec une jolie femme, je n'en connais pas d'autres ! répliqua Corentin, avec un sourire ravageur, tandis que son regard s'attardait sur les courbes pleines de la poitrine d'Eisa Fabre.

L'échange allait se poursuivre, mais il fut interrompu par l'arrivée d'Aimé Brichot qui, sans le vouloir, rompit le charme.

— C'est quoi, la suite du programme ? s'enquit-il, en regardant sa flèche ¹ par-dessus ses lunettes.

— D'abord, sortir de ce sauna, avant que je me liquéfie complètement ! répondit Corentin en s'épongeant le front. Je ne sais pas si c'est le fait de parler en public, mais j'ai l'impression de n'avoir jamais autant transpiré de ma vie, moi...

— Pour une fois que tu mouilles vraiment ta chemise... plaisanta Brichot. Et si on allait boire un coup ?

— Je ne voudrais pas jouer les trouble-fête, intervint Eisa Fabre, de sa voix mélodieuse et grave à la fois, mais Durville a bien spécifié qu'il souhaitait vous voir au briefing de dix-sept heures, avec les différents inspecteurs des services. Et il est déjà cinq heures moins dix.

— Mer... credi ! J'avais complètement oublié ce pensum supplémentaire, grogna Brichot, que son nouveau statut de mentor n'enthousiasmait pas plus que Corentin. Bon ben, allons-y, puisqu'il le faut...

Boris allait emboîter le pas à Brichot, mais Eisa Fabre le retint par la manche.

— À propos du dîner dont vous parliez, je crois que je n'ai rien contre, souffla-t-elle, sans le regarder, mais avec un petit sourire gourmand sur ses lèvres brillantes, qui laissait penser qu'elle espérait davantage qu'un simple repas...

Boris Corentin ne répondit rien, se contentant de lui prendre la main furtivement et de la presser dans la sienne. Histoire de lui confirmer qu'elle avait des raisons d'espérer...

Une demi-heure plus tard, dans le grand bureau du commandant Edmond

Durville, l'un des trois adjoints du commissaire divisionnaire de Strasbourg, au milieu d'une quinzaine d'inspecteurs, Boris Corentin faisait des efforts méritoires pour s'intéresser au déroulement des affaires en cours et de leur évolution au cours de la journée qui finissait de s'écouler.

Il avait beau faire appel à toute sa conscience professionnelle de superflic, une petite voix, au fond de son cerveau, lui chuchotait qu'en somme il était là « en touriste », et que tous ces dossiers ne le concernaient en rien. En plus, comme tout le monde fumait, que les trois radiateurs avaient été poussés à fond et que les hautes fenêtres étaient soigneusement closes, l'atmosphère commençait à devenir franchement irrespirable et à se charger de parfums terriblement « humains ». « De l'air plusieurs fois roté », comme disait élégamment le regretté Coluche...

Pour tuer le temps, Corentin tourna la tête vers le mur de droite, lequel s'agrémentait d'une vue panoramique de Strasbourg, en couleur. On y voyait en premier plan l'Ill, la rivière qui innerve la ville avant d'aller se jeter dans le Rhin. Puis, les quatre tours carrées et massives des Ponts Couverts, édifiées au XIII^e siècle. Au-delà, les canaux de la « Petite France », l'ancien quartier des tanneurs, avec ses superbes maisons à colombages, aux grands toits pentus sur lesquels séchaient les peaux. Plus loin encore, émergeant d'une forêt angulaire de toits oranges ou gris, la flèche unique et rouge de la cathédrale, dont le jaillissement avait quelque chose de surnaturel, comme si un géant fabuleux eût reposé dans les fondations même de la ville, et que seuls son poing et son index levé eussent émergé des profondeurs de la terre. L'ensemble du panorama baignait dans une immobile lumière d'automne, chaude, ocre et pourpre, alanguie, qui donnait aux hautes façades des maisons massives et tranquilles cette sorte de douceur féminine qu'on ne rencontre qu'en Toscane.

— Bien ! fit soudain le commandant Durville, d'une voix plus forte, qui suffit à tirer Boris Corentin de sa rêverie. Il reste une dernière chose dont une équipe de chez nous doit se charger. Hier soir, une fille d'André-Fortier, une certaine Zohra Chahib, a été retrouvée étranglée, après avoir été abondamment violée, dans une salle de l'ancien Centre socioculturel. Ce sont les gars de l'annexe de la Meinau qui ont effectué les premières constatations d'usage, mais comme il s'agit d'un meurtre, c'est à nous de reprendre le bébé. Qui veut s'en charger ?

Un silence éloquent suivit la question d'Edmond Durville. Boris Corentin jeta un coup d'œil rapide autour de lui. Sur tous les visages de ses collègues strasbourgeois, il vit la même moue accablée.

Il ignorait ce que pouvait être « André-Fortier », sans doute un quartier de la ville, mais visiblement ce qui s'y passait n'avait pas l'air d'intéresser grand-monde.

— À quoi ça sert qu'on aille là-bas ? demanda alors le capitaine Weissman, semblant résumer le sentiment général. Cette fille, à tous les coups, ce sont des jeunes de sa cité pourrie qui se sont un peu « amusés »

avec, puis ils ont pris peur, parce qu'elle gueulait, ou quelque chose comme ça, et ils l'ont zigouillée. Si c'est bien ça, personne ne parlera, personne ! Ils se tiennent les coudes, ces petits salauds, vous le savez bien ! Tout ce qu'on récoltera, c'est des coups de lames dans nos pneus et des canettes sur la gueule, alors...

La plupart des personnes présentes approuvèrent bruyamment l'exposé « tout en nuances » de leur collègue. Boris Corentin, pourtant, nota avec une certaine satisfaction qu'Elsa Fabre, elle, affichait une moue nettement réprobatrice.

— Weissman ! fit sévèrement le commandant Durville, je vous rappelle que ces « petits salauds », comme vous les appelez, sont des citoyens à part entière ! Et qu'à ce titre ils ont droit à notre protection. De toutes les manières, il ne s'agissait pas d'une proposition, mais d'un *programme* ! Bon, si je comprends bien, pas de volontaire ?

— Si, moi, fit alors une voix ferme et tranquille.

Tous les regards convergèrent vers l'homme qui venait de se signaler à l'attention générale, y compris ceux d'Aimé Brichot, qui ne fut qu'à moitié surpris de constater que le volontaire pour se charger du meurtre de Zohra Chahib n'était autre que... Boris Corentin !

Le commandant Edmond Durville eut l'air surpris :

— Voyons, Corentin, c'est très aimable à vous de vouloir vous charger des corvées, mais vous n'êtes pas venu à Strasbourg pour ça !

Boris Corentin haussa les épaules avec un petit sourire.

— Quel importance ? dit-il d'un ton un peu trop négligent. Notre « mission d'information » auprès de vous nous laisse pas mal de temps libre, d'après ce que j'ai pu voir depuis trois jours. Ça ne nous fera pas de mal, au capitaine Brichot et à moi, d'aller un peu nous dégourdir les jambes sur le terrain, vous ne croyez pas ? Et puis, ça nous permettra de mieux connaître la réalité à laquelle vous faites face tous les jours...

Ce fut au tour du commandant Durville de hausser les épaules.

— Après tout, pourquoi pas ? fit-il, d'une voix plutôt soulagée. Mais surtout, n'hésitez pas à vous faire aider par n'importe qui d'entre nous, si vous avez le moindre problème, hein ?

Dès que le *briefing* fut terminé, Aimé Brichot entraîna sa flèche près de la machine à boissons froides, à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Boris, n'essaie pas de me bourrer le mou, tu veux ? dit-il, d'une voix légèrement teintée d'ironie. Je te connais assez bien, et depuis assez longtemps, pour ne pas croire un seconde que tu t'es proposé comme volontaire, uniquement pour arranger les bidons de Durville...

Corentin glissa une pièce de deux euros dans la machine et appuya sur la

touche Coca-Cola, faisant aussitôt dégringoler une canette métallique dans le tiroir du bas.

— Je te paye un coup à boire ? demanda-t-il à Aimé Brichot avec un sourire innocent.

— Boris, j'aimerais mieux que tu répondes à ma question ! soupira ce dernier.

Le sourire de Corentin disparut comme par enchantement et un pli barra horizontalement son front.

— Tu as raison, Mémé, murmura-t-il. Cette histoire m'a paru bizarre et j'ai envie de la creuser un peu, c'est tout...

— Bizarre ? Pourquoi bizarre ?

— Écoute, Mémé, répondit Boris, après avoir avalé d'un coup la moitié de sa boisson, ce qu'on nous a décrit ressemble à s'y méprendre à ce que toi et moi connaissons sous l'appellation de tournante, tu es d'accord ?

— Euh... oui, apparemment, ça y ressemble, en effet. Seulement, je...

— Attends ! D'après ce que toi et moi savons de ce genre de choses – mais que nos excellents confrères strasbourgeois ignorent peut-être encore –, c'est qu'une tournante, aussi bizarre que ça puisse paraître, ça reste toujours une affaire *de famille*. Je veux dire que ça se pratique entre ados d'une même cité, d'un même quartier, qui se connaissent, qui ont le sentiment très fort d'appartenir à un même clan, solidaire contre le reste du monde, par définition hostile. Et c'est bien pour ça que les victimes ne parlent pratiquement jamais. Exact ?

— Jusque-là oui, mais...

— Seulement, interrompit Corentin, cette fille, cette Zohra Chahib, elle a été étranglée, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Et là, ça ne colle plus. Parce qu'on ne tue pas un membre de son clan, de sa famille, sans puissantes raisons pour le faire. Et le viol collectif n'en est pas une puisque, vraisemblablement, ses agresseurs ne doivent même pas avoir conscience d'avoir fait quelque chose de grave et que, de toute façon, ils étaient presque assurés que la victime ne dirait rien, suivant la loi non écrite des cités.

Aimé Brichot gratta pensivement son crâne sérieusement dégarni et fit une moue perplexe.

— T'as raison, Boris, ça ne colle pas, finit-il par admettre. Comme tu dis : on ne tue pas quelqu'un de la famille...

Corentin eut un petit sourire. Un sourire que Brichot lui connaissait bien : celui du chasseur qui vient par hasard de renifler la trace toute fraîche d'un gibier de choix.

— Ça ne colle pas, dans cette version-là des événements, dit-il d'une voix sourde, qui vibrait légèrement. Mais ça colle déjà beaucoup mieux si on envisage que l'assassin de Zohra Chahib puisse être quelqu'un de totalement

extérieur à la famille en question !

Et, tandis que Boris Corentin prononçait ces derniers mots, ses doigts, sans même qu'il en eût conscience, broyaient la cannette de métal vide qu'il tenait dans sa main droite.

CHAPITRE III



Il y eut comme une détente générale, des soupirs, des murmures, quelques rires vite étouffés, des claquements secs d'attachés-cases que l'on referme, des glissements feutrés de chaussures et de roulettes de fauteuils sur la moquette beige, quelques sifflements de micros.

M. José Pacheco Pereira, l'un des quatorze vice-présidents du Parlement européen venait de lever la séance.

Et aussitôt, exactement comme des écoliers qui entendent tinter la cloche de la récréation, les députés présents dans l'immense hémicycle s'étaient mis à s'ébrouer, s'étirer, parler à voix haute, rassembler leurs affaires.

Certains avaient tout de suite repoussé leur fauteuil de cuir noir à coutures bleues et se précipitaient hors de la grande salle par l'une des portes du fond, afin d'allumer une cigarette, dont ils tiraient la première bouffée avec une évidente et avide volupté.

Nul n'était autorisé à fumer à l'intérieur de l'hémicycle, dont les plafonds acoustiques, en forme de vagues ondulantes, étaient munis de détecteurs de fumée ultra-sensible.

Mais la plupart des députés s'attardaient encore dans l'hémicycle de 718 places – dont six prévues pour accueillir les éventuels élus contraints de se déplacer en fauteuil roulant.

Ils circulaient d'une travée à l'autre, entre les rangées courbes et parallèles de pupitres en skaï bleu roi, hérissés des micros montés sur tige métallique souple, s'adressant la parole au gré de leurs affinités particulières et personnelles, sans plus aucun souci des clivages politiques qui, quelques

instants plus tôt encore, les partageaient en « portions de camembert » inégales – de la gauche à la droite comme il se doit.

Pierre-Antoine Salèze, lui, n'avait pas encore bougé de sa place, située dans le haut de l'hémicycle, et assez nettement vers la droite par rapport à l'axe central, puisqu'il appartenait au PPE, le Parti populaire européen, le plus nombreux de l'Assemblée, puisqu'il comptait 233 élus sur un total de 626 députés.

Il restait là, les yeux dans le vague, les épaules légèrement voûtées, répondant à peine aux saluts que lui lançaient tel ou tel de ses collègues, en passant devant son pupitre pour gagner la sortie.

Au-dessus de lui, de chaque côté de l'hémicycle, derrière leurs vitres en demi-cercle, les traducteurs des onze langues officielles du Parlement retiraient leurs casques à écouteurs, repoussaient leurs fauteuils et disparaissaient ensuite à la vue des députés.

Encore plus haut, c'était le même remue-ménage feutré, dans les tribunes réservées aux diplomates, aux journalistes, aux simples visiteurs.

Le tout dans une odeur de cuir et de skaï neufs, qui n'avait pas encore réussi à s'effacer depuis 1998, date d'entrée en fonction de cet immense navire de béton, d'acier et de verre, posé comme une sentinelle à la jonction de l'Ille et du canal de la Marne au Rhin.

Mais aujourd'hui, Pierre-Antoine Salèze restait insensible à l'espèce de majesté futuriste qui émanait de l'IPE, l'Immeuble du Parlement Européen, et notamment de l'hémicycle dont, d'habitude, l'atmosphère particulière avait le don de le détendre, dès qu'il y pénétrait. Cela tenait principalement à l'éclairage harmonieux, apporté par le plafond et par un gigantesque store en lames de verre, couvrant les parois verticales, et dont aucune source n'était en vue directe.

Mais aujourd'hui, ça ne marchait pas. Pierre-Antoine Salèze se sentait tendu, nerveux, irritable, sur le qui-vive. C'est tout juste si, depuis le début de la séance, en début d'après-midi, il ne s'attendait pas à voir les flics débarquer dans l'hémicycle et, devant tous ses collègues, l'emmener menottes aux poignets.

C'était idiot, bien sûr. Ne serait-ce que parce que, en tant qu'élus, il bénéficiait de l'immunité parlementaire. Mais, durant toute la discussion consacrée au projet de budget de l'année à venir, il n'avait pu s'empêcher de jeter des coups d'œil furtifs vers les portes de bois clair, craignant toujours confusément d'en voir une s'ouvrir pour laisser entrer un groupe d'hommes en uniformes bleu foncé...

Pierre-Antoine Salèze se leva brusquement et quitta la salle, presque vide à présent.

À l'extérieur, il y avait plus de monde. Par groupes de deux, trois ou quatre, les députés déambulaient tout autour de l'immense globe de

l'hémicycle, recouvert de lattes de cèdre rouge du Canada, entre lesquelles, çà et là, jaillissait le fin rayon lumineux et blanc d'une fibre optique.

Sur le « forum », l'espace d'esplanade qui s'étendait devant les portes de l'hémicycle, la plupart des « tulipes » étaient occupées. À cause de leur forme sans doute, c'est ainsi qu'avaient été baptisés les lieux de repos et les espaces de rencontres aménagés un peu partout : il s'agissait de sorte de conques, circulaires et évasées dans le haut, conçues dans un matériau insonorisé noir. À l'intérieur de ce cercle ouvert, d'environ deux mètres de diamètre, se trouvait une banquette arrondie en skaï gris, ainsi qu'un téléphone à usage interne. C'est souvent là, dans l'une ou l'autre de ces « tulipes », que les journalistes et les députés se retrouvaient à la sortie des séances pour des interviews à chaud. Chaque tulipe était numérotée pour faciliter les rendez-vous.

L'un des journalistes parlementaires du *Monde* fit un petit signe et un sourire à Pierre-Antoine Salèze, mais celui-ci fit mine de ne pas l'avoir vu et fila vers le groupe d'ascenseurs situé près de la salle de briefing, et qui permettait d'accéder à tous les étages de la tour.

Véritable figure de proue de l'ensemble du Parlement, ovale à sa base et circulaire à son sommet, la tour, construite dans l'axe de la flèche de la cathédrale, était haute de soixante mètres et, sur dix-sept étages, abritait exactement 1 133 bureaux. Les dix niveaux supérieurs étaient réservés aux parlementaires, et le tout dernier aux bureaux de la présidence, qui disposait d'un ascenseur spécial pour rejoindre directement l'hémicycle.

Pierre-Antoine Salèze avait son bureau au quatorzième étage, dans la partie rouge de la tour : pour éviter aux nouveaux élus de trop se perdre dans ce dédale de couloirs et d'ascenseurs, la tour possédait en effet un côté bleu et un côté rouge. Ce qui n'empêchait pas que, régulièrement, on croisait des députés errant, l'âme en peine et le nez en l'air, incapables de retrouver l'endroit où ils devaient se rendre.

Pour ceux-là, des « totems » étaient installés un peu partout. Ces colonnes rectangulaires, en métal ondulé gris et noir, étaient toutes munies d'un plan porteur du magique petit rond rouge « Vous êtes ici » et d'un téléphone SOS pour ceux qui étaient *vraiment* perdus. Les totems étaient également équipés de deux écrans de télé : un qui retransmettait l'orateur du moment, depuis l'hémicycle, et l'autre qui donnait la liste quotidienne des séances des différentes commissions.

Pierre-Antoine Salèze ne commença à respirer plus librement que lorsque, sorti de l'ascenseur, il se retrouva face à la porte de son bureau, qui lui avait été attribué par ordre alphabétique, entre ceux de deux députés espagnols : Salafranca et Sanchez-Garcia, qui n'étaient là ni l'un ni l'autre, pour autant qu'il avait pu en juger tout à l'heure, à l'intérieur de l'hémicycle.

Le parlementaire eut un petit sourire de satisfaction, en constatant que la porte de son bureau n'était pas fermée à clé. Ce qui voulait dire que Marie-

Laure Argentan, son assistante, était là...

Et c'est précisément de sa présence, dont il avait besoin pour se détendre les nerfs.

Dans l'étroite entrée de son bureau, Salèze faillit buter contre la cantine en fer gris qui se trouvait là, faute d'une place ailleurs. Tous les députés avaient la leur, dans laquelle ils rangeaient leurs affaires, leurs papiers, la masse de documentation, projets ou textes de loi, compte-rendu des travaux des commissions, discours des orateurs, etc., produits en une semaine de session plénière.

Dès le surlendemain, dernier jour de la session strasbourgeoise, les camions de déménagement allaient défiler dans les sous-sols du Parlement, pour embarquer les quelque six cents cantines des députés. Direction : Bruxelles, où se réunissent les commissions parlementaires, ou encore Luxembourg, ville qui abrite le secrétariat général du Parlement.

Le résultat de ces navettes incessantes, c'est qu'il était impossible de traverser le bâtiment du Parlement de Strasbourg, sans voir, dans les couloirs, devant les portes, dans les coins de murs, partout, ces fameuses cantines de fer, venant d'être livrées ou sur le point de repartir...

Pierre-Antoine Salèze referma la porte de son bureau derrière lui et, après en avoir tourné le verrou, poussa un profond soupir de soulagement.

Il commençait à se sentir un peu mieux, un peu plus calme. Et la désagréable sensation d'étouffement, l'impression de ne pas parvenir à respirer à fond qu'il ressentait depuis la matin, était en train de disparaître progressivement.

D'un mouvement brusque de la main droite, comme on se débarrasse d'un insecte volant et bourdonnant, il chassa l'image de Zohra Chahib. Zohra avec son corps nu, ses yeux exorbités et sa bouche ouverte, qui ne crierait plus jamais...

Il pénétra d'un pas décidé dans le bureau proprement dit. Ailleurs, dans les différents étages de la tour, ses 625 collègues députés possédaient rigoureusement le même. À droite, dans la petite entrée, les toilettes et la douche. Au bout, la pièce principale, d'à peine plus de douze mètres carrés, tristement fonctionnelle, avec son bureau et sa banquette rabattables.

Mais tous n'avaient pas une assistante parlementaire ressemblant à Marie-Laure Argentan. Avec un petit pincement au niveau de la poitrine, Pierre-Antoine Salèze constata que la jeune femme avait choisi de revêtir son tailleur anthracite, celui qu'il préférerait parce qu'il lui donnait un aspect un peu sévère, presque rébarbatif, qui, par contraste, avait le don de le plonger dans des rêveries érotiques puissantes.

Surtout quand, comme aujourd'hui, elle avait serré ses cheveux blond cendré en chignon, d'où s'échappaient, sur la nuque et dans le cou, quelques petites mèches folles, et qu'elle cachait ses immenses yeux bleu métallique

derrière ses lunettes de myope à monture d'écaille noire, qui tranchaient violemment sur la blancheur diaphane de sa peau.

Occupée à pianoter sur le clavier de son ordinateur iMac orange, assise très droite devant le petit bureau escamotable, Marie-Laure Argentan – la Justicière comme il l'appelait secrètement – ne tourna pas la tête à son entrée, et cette espèce d'indifférence froide suffit à faire perler quelques fines gouttes de sueur translucide aux tempes du député.

D'autant plus que, comme par hasard, elle venait de croiser ses jambes longues et finement galbées, très haut et très lentement, faisant crisser l'un contre l'autre ses bas légèrement fumés.

Car Marie-Laure Argentan ne portait jamais cette horrible « chose » – aux yeux de Salèze, en tout cas -qu'on appelle des collants.

Et, tout de suite, au moment où ses petits yeux noirs se posaient sur le renflement arrondi de la poitrine de son assistante, Pierre-Antoine Salèze sut que ce dont il avait besoin, maintenant, tout de suite, c'était de dicter une lettre à Marie-Laure. Une lettre confidentielle...

Le député s'avança jusqu'à la fenêtre du bureau, et s'absorba dans la contemplation de la rivière, quatorze étages plus bas, au-delà de laquelle s'étendaient un lotissement de maison massives et carrées, comme on n'en voit qu'en Alsace et en Allemagne, ancienne cité ouvrière réservée aux couples (mariés bien sûr...) qui désiraient fonder une famille nombreuse. À l'origine, c'est-à-dire dans la première moitié du XX^e siècle, lorsque les enfants de ces familles portaient vivre leur vie ailleurs, les parents étaient alors dans l'obligation de déménager à leur tour, pour céder leur maison à des plus jeunes qu'eux, nantis d'enfants en bas âge. À l'époque, on appelait ça pudiquement une « politique familiale »...

Au-delà encore, s'étendait la masse grise et rose de la ville de Strasbourg qui miroitait sous un ciel d'un bleu profond et limpide, et semblait se concentrer d'elle-même autour de la flèche unique de sa cathédrale, dont le grès rose prenait, sous le soleil, des reflets presque dorés.

— Mademoiselle Argentan, si vous voulez bien abandonner momentanément ce que vous êtes en train de faire, articula-t-il d'une voix déférente, presque cérémonieuse, j'aurais un courrier à vous dicter...

Salèze laissa passer une ou deux secondes de silence, avant d'ajouter, en appuyant bien sur le dernier mot, dont il détacha toutes les syllabes :

— Un courrier *con-fi-den-tiel*...

Du coin de l'œil, il vit les pommettes de son assistante rosir légèrement et tout son corps se figer durant une fraction de seconde.

— Bien monsieur, répondit-elle sans le regarder, de cette voix un peu rauque qu'elle prenait parfois, sans le faire exprès, dans certaines circonstances particulières.

Pierre-Antoine Salèze réprima un petit sourire, tout en continuant à regarder le panorama qui s'étendait au-delà de la fenêtre de son bureau.

La dictée du courrier confidentiel était un moment dont il ne parvenait pas à se lasser, depuis un an et demi qu'il avait eu la chance de trouver une assistante aussi parfaite sous tous rapports...

En saisissant son bloc de papier et son stylo à bille Mont-Blanc, Marie-Laure Argentan constata que ses mains tremblaient légèrement, et ça l'agaça.

Elle fut encore plus contrariée de constater que la simple expression de « courrier confidentiel » avait suffi à faire naître, au creux de son ventre plat, une boule de chaleur qu'elle connaissait bien.

La chaleur du désir. Un désir animal, irrésistible, sauvage, qui l'empoignait à chaque fois que son patron prononçait les mots magiques.

Un désir qui la poussait invinciblement vers ce même homme que, pourtant, elle haïssait.

— Je suis prête, monsieur, murmura-t-elle, sans lever les yeux de son bloc de papier blanc, à petits carreaux bleus.

— Très bien ! répondit Pierre-Antoine Salèze, avec un entrain un peu surjoué. La lettre est adressée au président de la commission de la Culture, de la Jeunesse, de l'Éducation et des Sports. *Cher ami...*

Pierre-Antoine Salèze resta quelques secondes silencieux, le nez à la vitre, semblant chercher le début de sa lettre. Puis, il enchaîna :

— *M'étant à trois reprises rendu dans la cité strasbourgeoise André-Fortier, pour les besoins de mes travaux au sein de la commission que vous présidez, j'ai pu y faire un certain nombre d'observations, notamment en ce qui concerne les possibilités culturelles et sportives offertes aux jeunes de ce type de cités, communément dites « à problèmes » ou « sensibles ».*

Alors, d'une voix égale, exactement sur le même ton, le député poursuivit :

— Mademoiselle Argentan, cette jupe vous fait un cul extrêmement bandant.

La jeune femme tressaillit légèrement, ses pommettes devinrent rouges, mais elle ne leva pas la tête et continua de prendre en notes, tandis que, mine de rien, son patron enchaînait :

— *Les infrastructures sont soit inexistantes, soit obsolètes. Quant au personnel de formation et d'encadrement... Je suis sûr que, si je glissais ma main dans votre culotte, mademoiselle Argentan, je trouverais votre petite chatte toute trempée... il y a longtemps que plus aucun budget n'existe pour en assurer la présence sur le terrain. D'autre part, pour ce qui concerne les locaux à caractère social et communautaire... C'est incroyable comme vous me faites durcir la queue, mademoiselle Argentan... ils sont dans un état de délabrement avancé, parfaitement inadaptés à la mission qui a... Quelque*

chose me dit que vous mourrez d'envie de me pomper la bite, en ce moment... *présidé à leur construction. Par conséquent, il me semble urgent d'entreprendre une vaste refonte...* Je me demande si vous aimeriez mieux que je vous l'enfile dans la chatte ou dans le cul... *de notre politique sociale, non seulement au niveau européen...*

Ce n'est pas pour me vanter, mais je sais que vous adorez quand je vous encule... *mais également, et avant tout, à l'échelon régional, de manière à mettre en place...* À moins que vous ne préfériez me sucer à fond pour avaler mon foutre jusqu'à la dernière goutte... *une véritable politique de proximité et de dialogue, permettant d'éviter à l'avenir les débordements que nous avons connus dans un passé récent.*

Lorsque Pierre-Antoine Salèze se tut enfin, lui et son assistante étaient aussi écarlates l'un que l'autre. Marie-Laure Argentan n'arrêtait plus de croiser et de décroiser ses longues jambes, tandis que le député sentait une bosse énorme, presque douloureuse, déformer son pantalon d'alpaga beige clair.

Mais aucun des deux ne regardait l'autre. Parce que ça faisait partie du jeu. Aussi bien le député que son assistante, ils savaient que si leurs yeux venaient à se croiser maintenant, ça mettrait le feu aux poudres et ils ne pourraient pas aller jusqu'au bout de leur scénario.

— Voilà, c'est tout, fit Salèze, d'une voix un peu essoufflée, les yeux obstinément fixés sur la flèche de la cathédrale, qui lui semblait comme le monstrueux symbole de la transformation physique qui s'opérait au bas de son ventre. Veuillez me relire ces quelques lignes, je vous prie, mademoiselle Argentan...

Marie-Laure prit une profonde inspiration. Comme à chaque fois, elle avait l'impression qu'elle n'arriverait pas à articuler un mot, à cause de la violence des sentiments qui se bousculaient et se combattaient à l'intérieur de son cerveau en feu.

Le désir et la honte. Aussi exacerbés l'un que l'autre. Le désir provoquant la honte, et celle-ci, en retour, alimentant le désir, lui donnant une coloration primitive, bestiale, à laquelle elle se savait incapable de résister.

Malgré la haine qui continuait de bouillonner en elle, mais dans les soubassements secrets de son esprit, à l'égard de cet homme qui venait de lui envoyer à la figure, comme autant de gifles ou de crachats, les obscénités les plus dégradantes.

Le souffle court, Marie-Laure Argentan sentait son ventre brûlant s'humidifier sans cesse, et les pointes dardées de ses seins frotter presque douloureusement contre le tissu un peu rêche de sa veste de tailleur.

— *Cher Ami*, commença-t-elle de sa voix rauque, les yeux obstinément fixés sur ses notes. *M'étant à trois reprises rendu dans la cité strasbourgeoise André-Fortier, pour les besoins de mes travaux au sein de la commission que*

vous présidez, j'ai pu y faire un certain nombre d'observations, notamment en ce qui concerne les possibilités culturelles et sportives offertes aux jeunes de ce type de cités, communément dites « à problèmes » ou « sensibles »...

Là, elle ne put s'empêcher de marquer une pause, tandis que de fines gouttelettes de sueur perlaient au-dessus de sa lèvre supérieure presque trop rouge et légèrement tremblante. Ultime hésitation du vertige, avant de sauter à pieds joints dans le gouffre.

Enfin, ses dernières résistances cédèrent, et elle dit, très vite :

— C'est vrai que cette jupe me fait un cul extrêmement bandant...

Le gémissement rauque de son patron et son déplacement dans la petite pièce la fit tressaillir, sans qu'elle puisse dire si c'était d'appréhension ou d'impatience. Et elle poursuivit :

— *Les infrastructures sont soit inexistantes, soit obsolètes. Quant au personnel de formation et d'encadrement,...* Je suis sûre, en effet, que, si vous glissiez votre main dans ma culotte, vous trouveriez ma petite chatte toute trempée... *il y a longtemps que plus aucun budget n'existe pour en assurer la présence sur le terrain. D'autre part, pour ce qui concerne les locaux à caractère social et communautaire...* C'est incroyable comme j'adore vous faire durcir la queue. Je suis vraiment une belle salope... *ils sont dans un état de délabrement avancé, parfaitement inadaptés à la mission qui a...* C'est vrai que je meurs d'envie de vous pomper la bite, en ce moment... *présidé à leur construction. Par conséquent, il me semble urgent d'entreprendre une vaste refonte...* Je me demande moi aussi par où j'aimerais mieux me faire enfler, la chatte ou le cul ?...

Pierre-Antoine Salèze s'était rapproché du siège où Marie-Laure Argentan se tenait très droite, raide comme la Justice. Sans même lever les yeux vers lui, elle savait qu'il venait de faire descendre la fermeture à glissière de son pantalon, qu'il avait sorti son sexe tendu au maximum et qu'il se caressait lentement, à quelque centimètres de son visage, de sa bouche...

Il était si près qu'elle pouvait le sentir. Une odeur de mâle un peu musquée qui lui faisait palpiter les narines malgré elle. À cet instant précis, elle se dit que c'était maintenant ou jamais. Il suffisait de saisir la paire de ciseaux qui traînait à portée de sa main droite et de plonger les deux lames dans ce membre raide et gorgé de sang.

Et Pierre-Antoine Salèze aurait péri par où il avait péché. Et sa vengeance à elle serait enfin consommée. Et, de nouveau, elle pourrait dormir en paix, la nuit...

Mais Marie-Laure Argentan ne saisit pas les ciseaux. Parce que le désir à la fois délicieux et humiliant qui lui tordait le ventre l'en empêcha.

À la place, elle laissa sa main gauche descendre toute seule vers son bassin, s'insinuer entre ses cuisses, qu'elle ouvrit largement.

Pierre-Antoine Salèze poussa un grognement sourd en découvrant enfin le

triangle blond vénitien, parsemé çà et là de légers reflets mordorés, que ne protégeait aucune pièce de lingerie superflue...

Et, quand il vit les doigts tremblants de son assistante plonger au cœur même de cet affolant mystère touffu, moite, qui exhalait de capiteuses et sauvages fragrances, il accéléra malgré lui le mouvement saccadé de son poignet le long de la hampe de chair noueuse qui jaillissait de son ventre envahi de poils noirs.

Le corps agité de soubresauts brefs et rapprochés, Marie-Laure Argentan se remit à lire ses notes, d'une voix de plus en plus courte et rauque :

— ... *de notre politique sociale, non seulement au niveau européen...* Car vous avez raison, c'est vrai que j'adore quand vous m'enculez... *mais également, et avant tout, à l'échelon régional, de manière à mettre en place...* À moins que vous ne préféreriez que je vous suce à fond pour me voir avaler votre foutre jusqu'à la dernière goutte... *une véritable politique de proximité et de dialogue, permettant d'éviter à l'avenir les débordements que nous avons connus dans un passé récent.*

Au moment précis où elle prononçait les derniers mots, Pierre-Antoine Salèze poussa un long râle extatique, les yeux révoltés, le corps cambré vers l'arrière.

Alors seulement, l'assistante releva vivement la tête vers son patron.

Juste à temps pour que son visage soit fouetté en tous sens par les chaudes giclées, lourdes et odorantes, de son plaisir jaillissant.

L'une de ces guirlandes laiteuses atteignit la bouche pulpeuse de Marie-Laure, à demi-pâmée, et elle sortit un petit bout de langue rose et avide, afin de recueillir le suc viril et de s'en délecter.

La saveur inimitable de ce nectar lacté et presque translucide déclencha son propre orgasme.

Sous l'action de plus en plus brutale de ses doigts joints, un éclair de lumière lui zébra le ventre, avant de se répandre à toute vitesse dans tout son corps, tandis que, en gémissant, la bouche ouverte, elle tentait de happer le membre toujours aussi gonflé et luisant, que le député promenait sur tout son visage empourpré...

Lorsque Marie-Laure Argentan reprit ses esprits et une respiration normale, Pierre-Antoine Salèze avait disparu de son champ visuel, et elle en profita pour remettre de l'ordre dans sa tenue, et pour essayer hâtivement son visage maculé de jouissance masculine.

Maintenant que refluit son propre éblouissement charnel, il n'y avait plus en elle de place que pour un seul sentiment, envahissant, tyrannique.

La honte.

Elle avait cédé, une fois de plus.

Avec cet homme qu'elle aurait voulu voir mourir devant elle, et si possible dans d'atroces souffrances, pour le punir de ce qu'il avait fait, elle venait, encore une fois, de se conduire comme une chienne en chaleur, de s'humilier devant lui, de se rabaisser plus bas que terre...

Soudain, un pâle sourire éclaira son visage défait et fit pétiller ses yeux cernés par le plaisir.

Car aujourd'hui, rien n'était plus pareil. Parce qu'il y avait eu les événements de la veille au soir, dans la cité André-Fortier.

Et ça, aux yeux de Marie-Laure Argentan, c'était comme un signe favorable que le ciel lui envoyait.

Quand Pierre-Antoine Salèze ressortit de la salle de bains, son visage était, comme d'habitude, redevenu aussi froid et indifférent que si rien ne venait de se passer. Ce qui, à chaque fois, contribuait à accroître l'humiliation ressentie par Marie-Laure.

— Mademoiselle Argentan, est-ce que vous vous êtes occupée de la voiture ? demanda-t-il, sans même la regarder.

— Oui, monsieur, répondit-elle, d'une voix redevenue presque normale. J'ai suivi vos instructions à la lettre : tout sera réglé ce soir...

— Fort bien. C'est d'autant mieux que vous allez devoir, dans les prochains jours, me conduire de nouveau à la cité André-Fortier...

Une petite lumière rouge s'alluma instantanément dans le cerveau de l'assistante parlementaire. Et elle se dit que l'occasion qu'elle attendait, depuis un an et demi qu'elle travaillait aux côtés de Pierre-Antoine Salèze, était peut-être venue. Et c'est d'un ton parfaitement calme, presque protecteur, qu'elle laissa tomber :

— Ne croyez-vous pas, monsieur, que vous devriez éviter cet endroit pendant quelque temps, *après ce qui s'est passé hier soir* ?

Le député sentit comme un gros bloc de glace se former à toute vitesse dans sa poitrine et lui bloquer la respiration, tandis qu'une sueur froide se mettait à lui couler sur la nuque et dans le cou.

Elle savait ! Son assistante était au courant de ce qui s'était passé entre lui et Zohra Chahib ! Est-ce qu'elle l'avait suivi, par curiosité féminine, alors qu'il lui avait ordonné de l'attendre au volant de la voiture ? Probablement. Mais, dans ce cas, elle représentait un danger potentiel pour lui.

Un danger mortel...

Salèze dut faire un violent effort sur lui-même pour oser tourner la tête vers son assistante et lui demander, d'une voix cassante :

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là, mademoiselle Argentan ?

Marie-Laure eut un sourire un peu trouble, qui le surprit, puis, elle murmura, en le regardant par en dessous, comme une petite fille prise en faute :

— N'ayez aucune inquiétude, monsieur, je ne dirai rien. Jamais ! À personne ! Tout ce que je vous demande, en échange de mon silence, c'est d'être associée beaucoup plus étroitement à *toutes* vos activités. Vous me comprenez à demi-mot, n'est-ce pas ? À *toutes* vos activités...

Pierre-Antoine Salèze en resta muet de saisissement. Soit il ne comprenait plus rien, soit Marie-Laure Argentan, la respectable fille d'une famille bourgeoise très « comme-il-faut », venait carrément de lui demander de participer à tous ses débordements sexuels !

Un sourire se dessina malgré lui sur ses lèvres, tandis que ses yeux se mettaient à lancer des éclairs.

Voilà qui lui ouvrait des perspectives intéressantes... Il en était encore tout étourdi, mais une chose était déjà certaine à ses yeux : cette « nouvelle donne » entre son assistante et lui était extrêmement excitante.

— Pourquoi pas ? finit-il par dire, sur un ton qui se voulait léger. Nous aurons l'occasion d'en reparler, n'est-ce pas ? Pour l'instant, il faut que je file : j'ai rendez-vous au bar-pressé avec deux journalistes allemands du *Frankfurter Allgemeine*...

Avant de sortir, il se retourna vers Marie-Laure, avec un sourire plein de promesses inavouables :

— Je suis sûr que nous allons faire de grandes choses ensemble, vous savez ? Notre collaboration va devenir tout à fait intéressante, je pense...

Dès que Pierre-Antoine Salèze eut quitté le bureau, le visage de Marie-Laure Argentan se verrouilla brusquement, et ses grands yeux bleu clair se mirent à flamboyer de haine.

D'un coup, elle eut l'impression qu'il régnait une chaleur étouffante, intolérable, dans le bureau, et elle ouvrit la fenêtre en grand, pour respirer à pleins poumons l'air glacé et piquant du dehors.

Accoudée à la fenêtre, elle eut un petit sourire, aussi froid que l'atmosphère cristalline qui enveloppait l'Alsace.

« On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre », avait coutume de lui répéter sa grand-mère, quand elle était gamine.

Eh bien, elle, c'est avec du miel qu'elle venait d'attraper son patron. Ou, du moins, qu'elle avait commencé à l'appâter. Un miel puissamment parfumé, érotique et pervers, le seul capable de prendre une proie aussi difficile et retorse que lui. Il avait d'ailleurs paru tout prêt à se laisser attraper. Sans doute parce que, contrairement à Marie-Laure qui ne pensait qu'à ça depuis un an et demi, il avait oublié un petit détail.

Quand on attrape un insecte quelconque, même avec du miel, c'est en général pour le tuer.

CHAPITRE IV



Le soleil en majesté et le ciel d'un bleu limpide et profond auraient dû répandre autour d'eux quelque chose de joyeux et de pimpant, un petit air de fête.

Mais, dans la cité André-Fortier, malgré ce temps d'hiver éclatant, tout était pourtant d'un grisâtre désespérément uniforme et sale. Boris Corentin coupa le contact de la Peugeot 306 de service, mise à sa disposition par le commissariat de Strasbourg, afin de faciliter leurs déplacements, à Aimé Brichot et à lui.

— Tu es sûr que c'est bien là ? s'inquiéta Brichot, en tortillant machinalement la pointe de sa moustache.

Corentin haussa les épaules :

— On est dans l'allée des Primevères et on est en face de la cage d'escalier C3 : qu'est-ce que tu veux de plus, comme précision ?

Ils descendirent de la voiture, dont Corentin verrouilla soigneusement toutes les portes, grâce à la commande centralisée.

« Fermez bien tout et essayez de ne pas laisser la bagnole sans surveillance plus d'un quart d'heure, vingt minutes maximum, leur avait-on bien recommandé au commissariat. Sinon, vous risquez d'être obligés de rentrer en la portant sur votre dos. Ou plutôt, ce qu'on vous en aura laissé... »

Entre le trottoir le long duquel ils étaient garés et l'immeuble où ils se rendaient, un groupe de sept ou huit gamins jouaient au foot, sur la pelouse râpée et jaune, jonchée de papiers froissés et de canettes métalliques vides et cabossées.

En les voyant, l'un des gosses émit un sifflement long et aigu, avant de filer à toute jambes vers le coin du bâtiment, dont presque tous les balcons, en plus du linge mis à sécher, comportait une antenne de télévision parabolique.

— On lui a fait peur, ou quoi ? s'étonna Aimé Brichot, en désignant le gamin d'un mouvement du menton.

— Je crois plutôt qu'il est allé prévenir ses « grands frères » que des étrangers à la Cité viennent de débarquer et que c'est le moment de planquer leur dope... soupira Boris Corentin.

Le gamin en question ne devait pas avoir plus de huit ou neuf ans...

Les deux policiers s'approchèrent de la cage d'escalier C3, devant laquelle cinq adolescents des deux sexes étaient avachis, fumant d'un air désœuvré, bouchant complètement le passage. Ils levèrent les yeux vers les deux hommes avec un air tout ce qu'il y a de moins aimable et avenant. Ils devaient avoir entre quinze et dix-sept ans, ou pas beaucoup plus.

— C'est zarbi, mais ça pue le poulet, ici, tout d'un coup ! grommela l'un d'eux, un grand Noir très maigre, dont les jambes disparaissaient dans un pantalon trois fois trop large pour lui.

— Peut-être qu'ils viennent ici, juste pour se faire embrocher ! répliqua son voisin, un petit Maghrébin râblé, aux yeux rieurs, qui essayait de se donner l'air agressif sans y parvenir tout à fait.

Boris Corentin les ignore tous les deux et fit un charmant sourire aux deux filles de la bande, une brune et une rousse, cette dernière arborant un superbe piercing dans la narine droite, ainsi qu'une paire de seins comme des obus prêts à exploser.

— Excusez-moi de vous déranger, mesdemoiselles, dit-il d'un ton particulièrement aimable, en accentuant son sourire. Nous avons rendez-vous avec M. Chahib. M. Mehdi Chahib. Est-ce que vous pouvez me dire s'il habite bien ici ? J'avoue que nous nous sommes un peu paumés, mon ami et moi...

Les deux filles échangèrent un regard stupéfait, puis la brune répondit avec une sorte d'empressement :

— Oui, oui, c'est ici. Il habite au deuxième, le couloir de droite. Mais je sais plus si c'est la troisième ou la quatrième porte...

— C'est la quatrième, précisa le grand Noir qui avait fait allusion à l'odeur de poulet, quelques secondes plus tôt. De toute façon, je crois bien qu'il y a son nom sur la porte, alors...

Tous s'étaient levés, afin de dégager le passage qu'ils obstruaient un peu

plus tôt.

— Je vous remercie de votre aide, fit Corentin, toujours aussi gentiment.

Brichot et lui étaient déjà engagés dans le hall éclairé par des néons blafards, quand Corentin se retourna vers les jeunes et leur désigna la 306 de service :

— On s'est garé là : ça ne vous ennuie pas de garder un œil sur la voiture ? Comme elle n'est pas à nous, ça m'ennuierait beaucoup de la rendre à moitié ruinée ! Je peux compter sur vous ?

— Pas de problème, m'sieur ! répondit le petit Maghrébin aux yeux rieurs : des gardiens de parking comme nous, vous en trouverez pas deux !

Les autres riaient encore, tandis que Corentin et Brichot se dirigeaient vers l'escalier de béton, pour cause d'ascenseur en dérangement.

— Tu peux me dire ce qui s'est passé, là ? demanda Aimé Brichot. Une minute avant, ils étaient prêts à nous rentrer dans le chou, et les voilà doux comme des premiers communians...

— Quand on traite les jeunes en voyous, ou simplement en quantité négligeable, ils se conduisent comme tels, répondit Corentin sur un ton grave. Mais si tu leur parles poliment, si tu leur montres que tu les considères comme des êtres humains à part entière et dignes de respect, ils le deviennent aussitôt. C'est du moins le pari que j'ai fait et on dirait que ça a eu l'air de marcher...

— Reste à voir dans quel état on va retrouver la caisse... grogna Brichot, pas entièrement convaincu par le raisonnement de sa flèche, tandis qu'ils gravissaient l'escalier, aux parois couvertes de graffitis.

Des étages supérieurs, amplifiés par la cage d'escalier formant caisse de résonance, leur parvenaient toutes sortes de cris, de bruits de radios ou de télévisions, de pleurs d'enfants, d'abolements...

Les oreilles n'étaient pas le seul organe sollicité : les narines aussi en prenaient pour leur grade. C'est surtout l'odeur de friture qui dominait, mais on discernait aussi des relents de graisse de mouton refroidie, de tabac, de marijuana, et même d'urine. Un vrai cocktail détonant...

Le grand Black, à l'entrée, s'était trompé sur un point : il n'y avait aucun nom sur la quatrième porte du couloir de droite, au deuxième étage.

Boris Corentin frappa trois coups à la porte, au-delà de laquelle il percevait les rythmes lancinants d'une musique orientale, ainsi que la voix d'une femme parlant en arabe, sur un ton un peu geignard.

La femme s'interrompit net quand Corentin frappa. Brichot et lui perçurent un raclement de semelles, puis la porte s'ouvrit sur une femme d'une quarantaine d'années, aux yeux rougis, dont le corps trop lourd était enveloppé dans une robe noire sans forme, qui la couvrait des pieds à la tête. Ses cheveux noirs, qui auraient dû être beaux, pendaient en désordre devant son visage ravagé par les pleurs.

— Madame Chahib ? demanda doucement Boris. Nous avons téléphoné à votre mari, ce matin, et il a accepté de nous recevoir. Pour parler de Zohra...

Le prénom suffit à déclencher chez la pauvre femme une nouvelle crise de sanglots, entrecoupés de bribes de phrases en arabe. Elle leur tourna brusquement le dos et s'enfuit dans les profondeurs de l'appartement. À l'intérieur duquel Corentin et Brichot se crurent autorisés à la suivre...

Après un petit couloir, où trônait une corbeille de linge propre prêt à être repassé, ils débouchèrent dans un salon, servant aussi de salle à manger, encombré de sièges divers et de meubles bon marché, sur lesquels était disposée une quantité incroyable de photos, des portraits pour la plupart. De la cuisine, située à droite, s'échappait une odeur agréable de viande et d'oignons en train de rissoler. Par-delà la grande fenêtre, on voyait d'autres immeubles, pareils à celui dans lequel ils se trouvaient...

Dans un fauteuil de bois sombre, à haut dossier, se tenait un homme au visage émacié, presque chauve, ses joues maigres piquetées d'une barbe de deux ou trois jours, entièrement blanche. Ses petits yeux sombres, à la cornée rougeâtre, fixaient l'écran de la télé allumée, sans paraître rien voir du jeu qui s'y déroulait.

Boris Corentin fut surpris de découvrir un homme d'au moins soixante-dix ans, alors qu'il s'attendait à ce que le père de Zohra n'est guère plus de quarante-cinq ou cinquante ans, vu l'âge de la victime. Il comprit sa méprise aussitôt, dès qu'il se fut présenté au vieil homme.

— Le père de Zohra est mort d'un accident du travail, voilà onze ans, leur expliqua ce dernier d'une voix éteinte. Moi, je suis son grand-père. C'est moi qui ai aidé sa mère à l'élever. Et tout ça pour quoi ?

Le menton du vieillard retomba sur sa poitrine creuse et il ferma les yeux un long moment, s'abîmant dans un silence douloureux que ni Corentin ni Brichot n'eurent le cœur de rompre. Finalement, il rouvrit les yeux, releva lentement la tête, regarda Corentin et murmura :

— Qu'est-ce que vous voulez de moi ? Qu'est-ce que vous attendez du mort que je suis devenu ?

— Monsieur Chahib, dit doucement Boris, en attrapant une chaise sur laquelle il s'assit à califourchon en face du vieil homme, nous attendons de vous que vous nous aidiez à retrouver celui ou ceux qui ont tué votre petite-fille. Car ils doivent être punis.

Mehdi Chahib haussa les épaules et un petit sifflement s'échappa de ses lèvres fendillées et incolores :

— Ils ne seront pas punis, soupira-t-il en secouant la tête. La mort d'une fille de la Cité, une Arabe en plus, ça n'intéresse personne, vous le savez bien. Tout le monde s'en fiche, que ma petite Zohra soit vivante ou non. Et personne ne lèvera le petit doigt pour retrouver son assassin. Et surtout pas la police française ! Excusez-moi de vous parler comme ça, mais vous ne me

ferez pas croire que...

— Monsieur Chahib, interrompit doucement Corentin, je suis ici pour retrouver les coupables. Et je vous donne ma parole que je ne quitterai pas Strasbourg sans les avoir trouvés, et mis sous les verrous. Ma parole d'homme...

Le vieillard le regarda longuement, pensivement, comme s'il cherchait à le jauger. Puis, il soupira, avec un geste vague de la main droite :

— Vous êtes un homme sincère, ça se voit dans vos yeux. Mais je ne crois pas que vous y arriverez... Personne ne vous parlera, ici, je les connais... Mais, je ne sais pas pourquoi, j'ai quand même envie de vous croire...

— Vous pouvez, monsieur Chahib, vous pouvez ! affirma Boris Corentin avec force.

Une vingtaine de minutes plus tard, les deux policiers quittaient l'appartement où avait vécu Zohra Chahib, durant seize années, avant d'être sauvagement étranglée dans un local sinistre.

Malgré toute sa bonne volonté, Mehdi Chahib ne leur avait pas appris grand-chose. Il ignorait à peu près tout de ce à quoi sa petite-fille pouvait occuper son temps, qui elle voyait, etc.

Corentin et Brichot redescendirent l'escalier lugubre en silence, chacun perdu dans des pensées plutôt sinistres.

Arrivés en bas, ils eurent la surprise de se retrouver face à face avec l'adolescente rousse, aux seins comme des obus, qui les avait renseignés au sujet de l'appartement de la famille Chahib.

Ils furent encore plus surpris lorsqu'ils la virent ouvrir une porte métallique donnant sur un second escalier, qui semblait conduire vers les caves, et leur faire signe de la suivre.

Ils descendirent quelques marches derrière elle, jusqu'à un petit palier intermédiaire, jonché de mouchoirs en papier chiffonnés, ainsi que de quelques vieux préservatifs. Il ne fallait pas se demander ce que faisaient les jeunes de la Cité qui se retrouvaient ici...

— Je m'appelle Leïla, chuchota la fille, en s'adressant à Corentin. Il ne faudra pas dire que je vous ai parlé... Vous êtes des keufs, hein ?

De près, Boris s'aperçut que Leïla ne devait pas être vraiment rousse, mais que ses cheveux étaient teints, et sans doute artificiellement défrisés.

— De quoi voulez-vous nous parler, Leïla ? demanda-t-il, avec un sourire encourageant.

— De Zohra, répondit-elle avec un petit air crâne. Ici, personne ne dit jamais rien, surtout aux étrangers. Mais moi, j'en ai marre ! Zohra, c'était ma copine, et elle est morte ! Alors, basta !

— Vous savez qui l'a tuée ? questionna Corentin, qui n'osait pas y croire.

Il avait raison car Leïla hocha négativement la tête :

— Non, j'en sais rien. Par contre, avant-hier soir, en rentrant à la maison, j'ai vu un type sortir du Centre et filer en rasant les murs.

— Quel genre de type ? demanda Brichot, d'une voix imperceptiblement tendue.

— Un Français, répondit Leïla. Bien sapé. Un riche, quoi... Brun, pas très grand apparemment. Mais il faisait nuit, hein...

— Et il est allé où, ce riche Français ? insista Corentin, en plantant ses yeux dans ceux de la jolie Beurette, comme pour la pousser à se souvenir de tous les détails.

Leïla haussa les épaules :

— Ça, j'en sais rien où il est allé. Mais je sais *comment* il y est allé ! Vu que ça m'intriguait un peu de voir un type comme ça sortir du Centre, où personne ne va jamais, aucun adulte je veux dire, je l'ai suivi jusqu'au coin du bâtiment B. Et je l'ai vu monter dans une grosse voiture, dont la vitre arrière avait été explosée par une pierre.

Une petite sonnette d'alarme retentit dans le cerveau de Boris Corentin.

— D'un coup de pierre, Leïla ? fit-il en la maintenant sous le feu de son regard inquisiteur. Et comment vous pouvez être sûr que c'est une pierre qui a explosé ce pare-brise ?

L'adolescente rougit et se mordit la lèvre inférieure.

— C'est-à-dire que je suppose que c'est comme ça que les choses se sont...

— Non, Leïla, interrompit doucement Corentin. Vous ne supposez pas : vous *savez* ! Si vous voulez qu'on retrouve l'assassin de Zohra, il faut jouer franc-jeu avec nous. Sinon, on arrivera à rien...

— Bon, d'accord, j'ai parlé trop vite, admit Leïla, d'assez mauvaise grâce. En fait, je suis certaine que c'est un caillou qui a fait ça, parce que j'ai vu qui l'avait balancé sur la bagnole... Seulement... je ne voudrais pas qu'il ait des ennuis. Vous comprenez : c'est un gosse...

Boris Corentin posa ses deux mains sur les épaules de l'adolescente, laquelle fut prise d'un bref frisson, au contact des paumes masculines.

— Écoutez, Leïla, je suis là pour trouver un assassin ! Un homme qui a froidement étranglé une fille de seize ans et l'a abandonnée sur place avant de s'enfuir. Pas pour faire la chasse aux garnements lanceurs de pierres !

Leïla, les sourcils froncés, parut peser le pour et le contre. Puis, elle se dégagea de l'étreinte de Boris et ouvrit la porte métallique, qui émit un grincement prolongé.

— Restez ici, je reviens tout de suite, leur dit-elle, avant de disparaître dans le hall. Surtout, essayez qu'on ne vous voie pas, hein !

— Qu'est-ce que tu crois qu'elle est partie faire ? souffla Aimé Brichot, quand Leïla eut disparu.

— Chercher ses copains pour nous égorger, je suppose... plaisanta Corentin, en sortant son paquet de cigarettes légères de sa poche.

— Le pire, c'est que t'as peut-être bien raison ! grommela Brichot, en se frappant les bras du plat de la main pour se réchauffer.

Leïla réapparut moins de cinq minutes plus tard, poussant devant elle un gamin d'une dizaine d'années, au nez retroussé et aux immenses yeux noirs dans une figure ronde et naturellement cuivrée.

— Voilà Hafez ! annonça-t-elle, en refermant la porte derrière eux.

En découvrant les deux hommes, le gamin eut un mouvement de recul instinctif vers la sortie. Corentin lui sourit et lui demanda d'une voix rigolarde :

— Alors, Hafez ? Il paraît que c'est toi qui a jeté la pierre sur la voiture, l'autre soir ?

Un éclair inquiet passa dans les yeux noirs du gosse :

— Eh ! oh ! c'est pas vrai, j'ai rien fait, moi ! D'abord, c'est pas de ma faute, c'est la blondasse qui...

Se rendant compte qu'il était en train d'en dire trop, Hafez se mordit la lèvre et se tut.

— Il y avait une femme dans la voiture ? enchaîna Corentin d'un ton neutre et sans paraître attacher la moindre importance à sa question.

— Euh... Ben oui, en fait. C'est elle qui était au volant de la Jaguar, et...

— Une Jaguar ? l'interrompit Aimé Brichot. Tu es sûr que c'était une Jaguar ?

Hafez prit un air profondément offensé et, malgré sa petite taille, réussit à toiser Aimé Brichot :

— Pour qui vous me prenez ? Évidemment que c'était une Jag, tiens ! Une XJ 12, même ! Bleu foncé, vachement belle. Alors, je me suis approché et j'ai demandé à la taspé si je pouvais m'asseoir dans la bagnole pendant pas longtemps. Je voulais juste respirer le cuir, quoi...

— Et elle n'a pas voulu ? demanda Corentin avec un petit sourire amusé.

— Tu parles ! Elle m'a envoyé chier, oui ! Comme si j'étais une merde qui allait les salir, ses coussins, la putain de sa race ! Du coup, quand l'autre bouffon est monté à côté d'elle et qu'elle a démarré, comment que je lui ai caillassé sa caisse de lops[2] !

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un regard entendu, certains de penser la même chose.

Même dans une agglomération comme Strasbourg, ça ne devait pas être trop difficile à retrouver, une Jaguar XJ 12, dont le pare-brise arrière avait été

« caillassé »...

Aimé Brichot reposa le téléphone sur son support et regarda Boris Corentin d'un œil découragé :

— Rien non plus. Chou blanc sur toute la ligne...

Boris eut un peu de mal à tourner la tête vers son coéquipier. Dans la mesure où Eisa Fabre, la jeune lieutenant du commissariat de Strasbourg, s'était assise sur le bureau en face du sien, lui offrant une vue imprenable sur ses cuisses pleines, largement découvertes par la jupe vert pomme qu'elle avait choisi de porter.

En quittant la cité André-Fortier, Aimé Brichot et lui étaient revenus directement au commissariat central, situé rue de la Nuée-Bleue, juste à côté du siège des *Dernières Nouvelles d'Alsace*, le plus important des quotidiens locaux. Où Boris avait eu la bonne surprise de tomber sur la belle Eisa, devant la porte du bureau qui avait été mis à leur disposition, à Brichot et lui. Visiblement, la jolie fliquette l'attendait...

Boris Corentin avait commencé par téléphoner au concessionnaire local de la marque Jaguar. Sans résultat : celui-ci n'avait eu aucune XJ 12 avec le pare-brise cassé. Ensuite, Brichot et lui s'étaient répartis les garages ordinaires, histoire de ne rien laisser au hasard. Et là, Aimé venait de joindre le dernier de la liste.

Aucun n'avait eu le moindre pare-brise de Jaguar à changer durant les dernières vingt-quatre heures.

— On fait sûrement fausse route, marmonna Brichot, en torturant la pointe de sa moustache. Ou alors, le petit Hafez nous a raconté n'importe quoi...

— Je ne crois pas, répondit Corentin, aussi pensif que son coéquipier. Il avait l'air tellement fier d'avoir identifié la voiture en question...

— Je peux dire quelque chose ? intervint alors Eisa, en sautant au bas du bureau sur lequel elle s'était juché. Il y a un paramètre dont vous n'avez pas tenu compte. Par manque d'habitude sans doute : c'est que Strasbourg est une ville frontalière...

— Et alors ? fit Aimé Brichot, d'un air surpris.

Boris Corentin abattit son poing sur le bureau, faisant voler le trombone qui se trouvait là :

— Mais oui, Eisa a raison ! Notre homme – ou sa « blondasse », pour parler comme Hafez – a très bien pu, par souci de discrétion, *aller faire réparer sa Jaguar en Allemagne* !

Eisa Fabre était déjà en train de feuilleter l'annuaire du Bade-Wurtemberg, la province situé juste de l'autre côté du Rhin.

— Il n’y a que deux concessionnaires suffisamment proches pour que ça reste plausible, annonça-t-elle : celui de Baden-Baden et celui de Fribourg-en-Brisgau. Vous voulez que je les appelle, puisque je parle l’allemand ?

Dès le premier coup de téléphone, à voir son sourire et ses yeux brillants, Corentin comprit qu’Eisa Fabre avait mis dans le mille.

— Le concessionnaire de Fribourg a effectivement changé le pare-brise arrière d’une XJ 12, hier en milieu de journée. Sur un véhicule immatriculé en France, dans le département des Hauts-de-Seine !

— Alors, là, je crois qu’on fait vraiment fausse route ! soupira Aimé Brichot.

— Et pourquoi ça, Mémé ? demanda Boris Corentin, les sourcils froncés. Son coéquipier haussa les épaules :

— Voyons, Boris, si ce type est immatriculé dans le 92, ça veut dire qu’il est juste de passage à Strasbourg, non ? Soit touriste, soit pour ses affaires, mais il n’est pas du coin. Et, dans ce cas, je vois mal comment il aurait pu se retrouver dans une Cité où, en dehors des habitants, personne ne fout les pieds, même nos collègues alsaciens qui rechignent à y débarquer ! Surtout pour y participer à une tournante, ce qui est quand même une... enfin, une pratique – si je puis dire – archi-secrète, non ?

Un étrange sourire éclaira le visage de Boris Corentin, qui posa une fesse sur le coin du bureau de Brichot :

— Dans un sens, tu as raison, Mémé, à condition d’imaginer qu’il s’agit, comme tu dis, d’un touriste ou d’un homme d’affaires quelconque. Mais si on part du principe qu’il s’agit de quelqu’un qui vient à Strasbourg très régulièrement et qui a ses entrées un peu partout, ça change un peu le point de vue, non ?

— Mouais, c’est possible, admit Brichot du bout des lèvres. Mais ça ne nous donne aucune piste tangible, ça...

— Peut-être bien que si ! répondit Corentin d’une voix plus excitée. Voyons, qu’est-ce qui pourrait bien attirer régulièrement à Strasbourg un homme suffisamment riche pour rouler en Jaguar et venant de la région parisienne – ou de tout autre endroit de France, d’ailleurs ?

— J’avoue que je ne vois pas... dut reconnaître Brichot, après avoir réfléchi quelques secondes.

— Le Parlement européen, Mémé ! fit triomphalement Boris Corentin. *Le Parlement européen !*

CHAPITRE V



Le coup de sonnette fit sursauter Amin Al-Whalid, vautré, une canette de bière à la main, sur le canapé de velours marron, défoncé et constellé de taches.

— Qui est-ce qui peut bien venir me faire chier jusqu'ici ? grommela-t-il à voix haute, en saisissant la télécommande de la télé qui se trouvait juste en face de lui.

Avant de se lever, il changea de chaîne rapidement, d'un coup de pouce. Officiellement, Amin se foutait de ce que les gens de la Cité pouvaient penser de lui.

Mais il n'avait quand même pas envie qu'un petit malin aille répandre le bruit qu'il regardait tous les jours *Les Feux de l'amour* à la télé...

Un deuxième coup de sonnette, plus long, plus insistant, lui arracha un juron d'impatience.

Il n'avait aucune envie de bouger, Amin. Il était bien, comme ça, écroulé devant sa télé, à regarder défiler les images, sans vraiment chercher à comprendre ce qu'elles voulaient lui dire.

Il finit quand même par se lever et se dirigea vers la porte, sans se soucier du fait qu'il n'était vêtu que d'un slip et d'un tee-shirt. Même pas assortis, les deux...

En traversant l'unique pièce du studio qu'il louait au premier étage du bâtiment B4, dans laquelle régnait un désordre qui décourageait la description et l'inventaire, il se dit qu'il ferait peut-être mieux d'aérer un peu, avant d'aller ouvrir. Pas tellement pour faire entrer l'air pur : plutôt pour chasser au-dehors les odeurs d'herbe et de shit qu'il fumait quasiment sans discontinuer

depuis le matin...

Avec un haussement d'épaules, il négligea la fenêtre et se dirigea vers la porte : ceux que ça dérangeait n'étaient pas obligés de venir le voir chez lui...

Un pli mécontent barra son front, lorsque, à travers l'œilleton, il découvrit le visage de Chantal Loupiatz, de l'autre côté de la porte.

C'était une de ses clientes. Une des trente ou quarante personnes qu'il fournissait plus ou moins régulièrement en barres de shit ou en sachets d'herbe. Jamais rien de plus. Avec une espèce de sagesse prudente, Amin avait toujours refusé de toucher à la coke ou à l'héro.

Trop dangereux. Trop de risques d'emmerdes avec les keufs.

Alors, même si ça le privait de sources de revenus bien plus importantes, Amin Al-Whalid s'en tenait aux drogues douces. Juste pour être peinard.

Peinard ! Le mot suffit à faire revenir le tic qu'il avait depuis l'enfance quand quelque chose le contrariait vraiment : une rapide crispation des muscles du côté gauche du visage, qui lui remontait le coin des lèvres vers la joue et lui fermait l'œil gauche.

Peinard, il le serait encore aujourd'hui s'il avait refusé de marcher dans la combine de ce malade de Salèze ! Car, maintenant, il y avait le cadavre de Zohra en circulation et ça, c'était anti-peinard au possible...

D'un geste brusque, Amin ouvrit la porte en grand et aboya d'un ton rogne :

— Qu'est-ce que vous foutez là ? J'ai déjà dit cent fois que je ne voulais pas qu'on vienne me faire chier ici !

Ça aussi, chez Amin, c'était un principe : chez lui, c'était sa vie privée et rien que ça. La vente de dope, ça se faisait dehors, dans les cages d'escaliers ou les caves. Point barre.

— Je sais, Amin, répondit la femme d'une voix suppliante, mais j'avais vraiment plus rien ! Tu peux bien me dépanner, non ?

— Te dépanner ? répéta Amin d'un ton ironique. Ah, parce que, si je comprends bien, t'as pas une thune, en plus ?

— Francis ne m'a pas laissé un rond, répondit Chantal d'une voix pitoyable, au bord des larmes.

Amin laissa son regard se promener un moment sur le corps de la « mendiante », un petit sourire rêveur sur ses lèvres charnues.

Chantal, c'était un cas à part, dans sa clientèle. D'abord parce qu'elle avait presque trente ans, soit dix ou douze de plus que la moyenne.

Ensuite, parce que c'était une bourgeoise. Enfin, une ancienne bourgeoise. Elle lui avait raconté tout ça, une des premières fois où il l'avait fourni en shit. Fille d'une très bonne famille de Colmar – son père récoltait et commercialisait une des marques de Riesling les plus réputés des amateurs de vins d'Alsace –, mariée pendant six ans à un avocat à la carrière prometteuse,

elle avait tout plaqué, cinq ans plus tôt, quand elle avait rencontré Francis Loupiatz, un « artiste » selon lui-même et Chantal, un « bouffon » d'après Amin.

Résultat des courses, comme Chantal n'avait jamais travaillé de sa vie et que son « artiste » vendait une toile à chaque fois que la comète de Halley traversait le ciel alsacien, ils avaient dégringolé ensemble l'échelle sociale, pour se retrouver dans un deux pièces minable de la cité André-Fortier. Et là, pour oublier sa dégringolade, Chantal Loupiatz, née Munningen-Haffner, avait plongé dans la dope, histoire de peindre en rose artificiel le gris bien réel de son quotidien.

Malgré tout, elle avait conservé quelque chose de l'élégance naturelle, de la distinction nonchalante et un peu hautaine de son milieu d'origine. Et c'est ça qui, depuis le début, excitait Amin : Chantal ne ressemblait en rien aux filles de la Cité, avec lesquelles il n'avait qu'à claquer des doigts pour qu'elles se couchent et écartent les jambes.

En même temps, il n'avait jamais rien tenté avec Chantal, et il savait bien pourquoi, même s'il n'aimait pas trop se l'avouer.

Parce qu'elle l'impressionnait.

Brusquement, il décida que ça avait assez duré et que les choses allaient changer, pas plus tard que tout de suite.

— Bon, allez, entre ! grogna-t-il, en lui tournant le dos, pour retourner dans la pièce unique, au bout du minuscule couloir sombre, au papier peint en lambeaux.

Il retourna s'avachir sur son canapé et regarda Chantal avancer timidement jusqu'au milieu de la pièce, en jetant des coups d'œil furtifs et effarés au capharnaüm généralisé qui régnait ici, et dont on avait l'impression que même un commando de femmes de ménage surentraînées ne serait pas venu à bout.

Chantal était vêtue d'une jupe droite bleu marine, qui dessinait la courbe parfaite de ses fesses, mais sans la mouler trop vulgairement. De même, au-dessus, le chemisier blanc, boutonné jusqu'au cou, laissait deviner une poitrine ferme et plutôt volumineuse, mais sans ostentation. L'air pensif, Amin se demanda quel genre de petite culotte elle pouvait porter, sous sa jupe un peu tristounette. Un truc sage, genre coton blanc remontant jusqu'au nombril ? Ou au contraire un machin de salope, avec des dentelles et des frous-frous partout ?

Cette évocation provoqua un début d'érection chez Amin. Et l'idée que Chantal Loupiatz ne pouvait pas faire autrement que de s'en apercevoir, vu qu'il était toujours en slip, fit durcir et gonfler son sexe encore plus.

Amin vit les pommettes de Chantal s'empourprer légèrement, puis elle détourna la tête vers la fenêtre, dans un mouvement gracieux et parfaitement naturel de ses longs cheveux blonds... qui porta son excitation à son comble.

D'un coup, pour casser l'espèce de timidité que Chantal provoquait toujours chez lui, Amin décida d'aller droit au but, brutalement.

Tandis que Chantal avait toujours la tête tournée vers la fenêtre, il glissa sa main droite dans son slip et en fit jaillir la matraque de chair brune, longue, épaisse et noueuse, qui le distendait. Prenant son sexe par la base entre le pouce et l'index, il l'agita négligemment d'avant en arrière.

— Comment tu la trouves ? demanda-t-il, d'une voix parfaitement naturelle.

Instinctivement, la jeune femme tourna la tête vers lui. Ses yeux s'agrandirent sous l'effet de la stupeur, tandis que sa bouche aux lèvres rouges s'arrondissait en un « o » muet, et que tout le sang semblait se retirer de son visage ovale et régulier.

Se ressaisissant, elle fit un pas en arrière, butant du talon contre le tas de linge sale qui se trouvait derrière elle, à même la moquette élimée et sale.

— Je t'en prie, Amin ! dit-elle simplement, sur le même ton de voix qu'une mère emploie pour ramener son gamin à la raison.

Un ton condescendant et trop doux, qui eut le don d'énervier Amin.

— Tu veux une barrette de shit, c'est bien ça ? gronda-t-il. Et tu n'as pas une thune pour me la payer ? Eh bien, je te propose un autre mode de paiement, c'est tout ! Si tu ne veux pas, la porte est là-bas, salut !

Mais Chantal ne bougea pas d'un millimètre, ni en avant, ni en arrière, et Amin sut que c'était « dans la poche »...

— Viens ici ! ordonna-t-il, sans cesser de caresser négligemment son formidable membre dressé à la verticale.

— Je t'en prie, non... je ne veux pas ! gémit Chantal, tandis que des larmes perlaient au bord de ses yeux d'un bleu très pâle.

Mais, en même temps, elle fit un pas vers le canapé, puis un autre, et encore un autre... jusqu'à ce que ses genoux entrent en contact avec l'intérieur des cuisses grandes ouvertes d'Amin.

— Eh ben, tu vois : c'était pas plus compliqué que ça ! s'exclama celui-ci, en glissant sa main libre sous la jupe de Chantal. Tiens, penche-toi et donne ta main : j'ai envie de savoir comment ça branle une queue, une fille de bourges élevée chez les bonnes sœurs !

Avec des gestes d'automate, le visage aussi inexpressif que si tout ça ne la concernait en rien, la jeune femme avança le buste et empoigna la virilité arrogante tendue vers elle.

Mais, au moment où elle refermait ses doigts autour de la hampe frémissante, Amin vit un éclair trouble passer dans ses yeux d'azur limpide.

— Putain, c'est bon ! s'exclama-t-il, pendant que Chantal imprimait un mouvement souple et lent à son poignet. T'as la main plutôt douce, tu sais ? Je sens qu'on ne va pas s'ennuyer, tous les deux. Maintenant, montre-moi ce que

tu planques là-dessous...

Et, sans ménagement, il retroussa Chantal jusqu'à la taille... pour se trouver nez à nez avec un petit triangle blond soigneusement taillé, qu'aucune lingerie superflue ne protégeait de ses regards avides.

— Eh bien, ma salope ! Alors, comme ça, tu te balades le cul à l'air ? C'est pour être prête à te faire ravager la scnecke[3] plus vite, c'est ça ? Non, non, t'arrête pas ! Continue de me branler, comme ça, oui...

Le visage écarlate et les yeux fixes, Amin glissa deux doigts entre les cuisses soyeuses et blanches de Chantal, dont la respiration s'était imperceptiblement accélérée.

— Dis donc, espèce de lops ! Mais c'est que tu mouilles comme une vraie pute ! rugit-il, tout en fourrageant dans le mystère doré et soyeux. T'as envie du beau zob d'Amin, hein ? T'es venue pour une barrette, mais une grosse barre, ça te fait pas peur, non plus, hein ?

Sa mauvaise blague le fit rire tout seul. De son autre main, il malaxait la poitrine ferme de Chantal à travers son chemisier, en soufflant de plus en plus fort.

— Mets-toi à quatre pattes ! lui ordonna-t-il soudain d'une voix hachée, presque sifflante. Vite ! je veux voir ton cul s'ouvrir rien que pour moi !

Chantal lâcha le membre qu'elle caressait et regarda Amin avec une mine résignée. Mais ses yeux, eux, brillaient de plus en plus, et le rose de ses joues trahissait autre chose que de la résignation.

— Tu es un salaud de profiter de la situation, murmura-t-elle sur un ton de reproche. C'est ignoble ce que tu me fais faire, répugnant même...

Mais, tout en parlant, elle s'était retournée et, la jupe toujours roulée sur ses hanches en amphore, elle se laissa tomber à genoux sur le sol.

Puis elle posa sa tête entre ses mains, à même la moquette grisâtre, et creusa les reins au maximum, pour faire ressortir le profond sillon qui séparait ses fesses, rondes et veloutées comme des pêches mûres.

Amin resta un instant immobile, se repaissant du spectacle de cette croupe offerte. Parmi le fouillis de poils blonds, il apercevait les tendres pétales de cette fleur féminine qui s'ouvrait en une corolle délicate ; puis, un peu plus haut, presque invisible, le petit œillet brun et plissé dans lequel il mourait d'envie de se ruer de toute la longueur de sa virilité tendue à se rompre.

— Amin, viens ! l'implora soudain Chantal, en tournant son visage vers lui. Qu'est-ce que tu attends pour me la mettre, espèce de salopard ? Tu vois bien que je n'en peux plus ! Tu m'as rendue complètement dingue avec ta grosse queue ! Viens...

Amin eut un petit sourire de triomphe : apparemment, la délicate et distinguée M^{me} Loupiatz avait laissé tomber son rôle de victime éplorée et martyre !

Amin se laissa tomber à genoux derrière elle. Puis, la saisissant par les hanches, il se rua en elle de toute sa puissance.

Aussitôt, il eut l'impression que son sexe venait d'être englouti dans les chaleurs moites de l'enfer. Un enfer qui aurait eu toutes les apparences du paradis...

Une vingtaine de minutes plus tard, Chantal Loupiatz ressortait de l'appartement d'Amin Al-Whalid. La jupe chiffonnée et les yeux bordés de reconnaissance.

En prenant la barre de shit qu'il lui tendait, elle lui avait demandé s'il l'autoriserait à revenir le voir, quand son mari était absent.

Et Amin, sans hésiter, avait simplement répondu « non ».

— Et puis quoi encore ? grommela-t-il, en revenant se vautrer dans son canapé, les yeux braqués sur l'écran de télé allumé mais muet. Kiffer un bon coup ensemble, d'accord, mais faut pas que ça devienne une habitude ! Après, c'est bonjour les emmerdes...

L'évocation de sa sacro-sainte tranquillité amena Amin, par association d'idées, à repenser à Pierre-Antoine Salèze. Mais bizarrement, ce n'est pas de la colère que le souvenir des événements de l'autre soir, au Centre socioculturel, fit naître en lui.

Au contraire.

Amin ne savait pas trop si c'était grâce à l'intermède Chantal Loupiatz, mais, tout d'un coup, il voyait les choses d'une manière beaucoup plus positive.

Très positive, même.

Du côté de ceux de la Cité, il se sentait tranquille : aucun des « mômes » qui avaient participé à la tournante avec Zohra ne l'ouvrirait. Par principe, d'abord, par « sens de l'honneur », et aussi parce que ce n'était pas vraiment leur intérêt d'attirer l'attention sur eux, après ce qui s'était passé.

Quant au député européen...

Un sourire gourmand étira les lèvres d'Amin qui, l'index de la main droite pianotant sur sa télécommande, zappait machinalement d'une chaîne à l'autre.

Quant à Pierre-Antoine Salèze, il le tenait. S'il se débrouillait bien, il pouvait même lui soutirer un bon paquet de fric, pour garder le silence sur son « dérapage » de l'autre soir.

Et il se disait que ça allait être d'autant plus facile que lui, Amin, avait un allié contre Salèze.

Ou, plus exactement, « une » alliée...

CHAPITRE VI



D'un coup de volant, Boris Corentin fit grimper sa 306 de service sur le large trottoir de l'avenue des Vosges, bordée de maisons massives en grès rouge et grosses pierres grises, munies de fenêtres à petits carreaux aux vitres teintées.

Lorsque Brichot et lui descendirent, ils furent abordés par deux policiers en uniforme, la mine rogue et arborant le sourire gourmand d'un chat qui vient de découvrir une souris bien dodue.

— Vous trouvez vraiment que ce trottoir à l'air d'un parking ? demanda le plus âgé des deux, avec un accent alsacien à trancher à la hache. Vous voyez des petites bandes blanches parallèles par terre, vous ?

L'humour de son collègue avait l'air de plonger l'autre dans une félicité quasi extatique, à en juger par son sourire angélique et ses yeux pétillants derrière ses petites lunettes rondes.

L'air renfrogné, Boris Corentin leur brandit sa plaque de policier sous le nez :

— Désolé, les gars, mais ce n'est pas vraiment un jour où j'ai envie de rigoler. Vous serez gentils de faire en sorte que personne ne nous bloque pour repartir : on en a pour une dizaine de minutes, pas plus...

Les deux hommes en uniforme remballèrent illico leurs sourires goguenards et rectifièrent la position instinctivement, tandis que Corentin et Brichot se dirigeaient vers l'entrée de l'agence de location de voitures de luxe,

qui se trouvait coincée entre deux grosses maisons carrées, à l'aspect aussi cossu qu'austère, dont l'une était agrémentée d'une tourelle d'angle à toit pointu.

— À mon avis, on vient là pour rien, grommela Aimé Brichot, toujours plus ou moins enclin à voir le mauvais côté des choses.

Et, pour une fois, Boris Corentin paraissait être de son avis, à en juger par son air maussade.

L'après-midi avait plutôt mal commencé, à vrai dire. Un simple coup de fil au service des immatriculations des Hauts-de-Seine leur avait appris que la Jaguar XJ 12 qui les intéressait appartenait à une agence de location, spécialisée dans les véhicules haut de gamme. Autrement dit, l'immatriculation en 92 ne signifiait rien de probant, la voiture pouvant avoir été louée dans n'importe laquelle des vingt-cinq succursales que comptait la société en question, y compris à celle de Strasbourg, située avenue des Vosges, à deux pas de la place de Haguenau.

Et, de fait, un coup de téléphone au siège social, situé dans l'une des tours de La Défense, avait appris à Boris Corentin que le précédent client avait rendu la voiture précisément à Strasbourg.

Par conséquent, elle pouvait très bien avoir été relouée par un Strasbourgeois et l'ébauche de théorie de Corentin, concernant le Parlement européen, tombait à l'eau.

Et surtout, comme Aimé Brichot le lui avait fait observer, on voyait mal pourquoi un habitant de la ville se serait amusé à louer une voiture aussi voyante... pour s'en aller participer à un viol collectif dans une cité à problèmes !

Néanmoins, parce que c'était le boulot, la procédure à suivre, la routine, il fallait quand même savoir *qui* avait pu louer cette fameuse Jaguar.

Boris Corentin poussa la porte vitrée de l'agence. À l'intérieur, pas trace de l'habituel comptoir, mais des sortes de mini-salons, quatre au total, séparés les uns des autres par des rideaux de plantes vertes véritables. Éclairage indirect et doux, moquette épaisse et soyeuse, hôtesses jeunes, belles et souriantes, le tout baignant dans une odeur de vieux cuir et de bois : ici, on vendait du luxe et c'était censé se voir dès l'entrée du client...

Derrière le bureau de bois sombre occupant le centre de chaque petit salon officiait donc une jeune femme. Comme il y avait trois blondes et une brune, c'est vers cette dernière que Corentin se dirigea, suivi par Aimé Brichot. D'après le petit panonceau laqué noir posé sur son bureau, elle s'appelait Carole Weisman.

Décidé à aller vite, Boris Corentin ne s'embarrassa pas de préambule et sortit tout de suite sa plaque de commandant de police. Ce qui ne diminua en rien la chaleur dont l'enveloppait la dénommée Carole de ses grands yeux d'un bleu presque violet. En quelques mots, il lui expliqua pourquoi ils étaient

là.

— C'est très facile, répondit aussitôt la brune, dont la poitrine se gonflait au rythme de sa respiration et tendait son pull à col roulé hyper-moulant. Il suffit de reprendre le dossier, à partir de l'immatriculation. Attendez un instant...

Elle fit pivoter son siège à roulettes et se mit à pianoter sur le clavier de l'ordinateur installé sur le « retour » de son bureau, légèrement en contrebas de celui-ci.

— Voilà ! dit-elle au bout de quelques secondes. Le véhicule dont vous me parlez a été loué par une certaine Marie-Laure Argentan, domiciliée place de la Liberté à Schiltigheim.

— Pour combien de temps ? demanda aussitôt Boris Corentin.

— Voyons... Ah ! cette dame a pris la voiture dimanche après-midi et elle a prévu de la rendre vendredi en fin de journée, c'est-à-dire après-demain. Vous désirez savoir autre chose, messieurs ?

— De dimanche après-midi à vendredi soir... murmura pensivement Boris Corentin, tandis que Brichot et lui quittaient l'agence.

— Eh bien, oui, et alors ? fit son coéquipier, en haussa les épaules.

Boris se tourna vers lui, les sourcils froncés :

— Alors, tu vas peut-être me dire que je suis un peu monomaniac sur les bords, mais de dimanche après-midi à vendredi soir, c'est exactement la durée de la session plénière mensuelle au Parlement européen !

— C'est aussi une semaine ouvrable tout ce qu'il y a de plus ordinaire... grommela Brichot, pas convaincu par le rapprochement de sa flèche.

— En effet, admit Corentin. Mais il y a un moyen de savoir si j'ai tout faux ou pas... c'est d'appeler cette Marie-Laure Argentan au numéro de téléphone qu'elle a donné à l'agence. On verra bien sur qui on tombe et où...

Une fois installés dans la 306, Boris Corentin sortit son portable de sa poche et composa le numéro communiqué par Carole Weisman. À l'autre bout, on décrocha à la deuxième sonnerie. Et Boris Corentin eut la surprise d'entendre un homme lui répondre, alors qu'il s'attendait à une voix de femme.

— Pierre-Antoine Salèze, je vous écoute...

— Pardon de vous déranger, monsieur, réagit aussitôt Boris, mais j'aurais souhaité parler à M^{lle} Marie-Laure Argentan, si c'est possible.

— Ça ne l'est pas ! répondit la voix sèche et coupante de son interlocuteur. J'ai envoyé mon assistante à la salle de dépôt des amendements, et je ne pense pas qu'elle sera de retour avant une vingtaine de minutes. Désolé...

— Votre assistante, avez-vous dit ? prononça très vite Corentin, sentant que l'autre était sur le point de raccrocher. Dans ce cas, c'est peut-être sur vos instructions, monsieur... Salèze, que M^{lle} Argentan a loué une voiture, dimanche dernier, à l'agence de l'avenue des Vosges ?

— En effet, répondit aussitôt son interlocuteur, sur un ton parfaitement naturel. Mais je ne vois pas en quoi cela peut vous... Mais qui êtes-vous, d'abord ?

— Commandant de police Boris Corentin, monsieur Salèze. Il se trouve que nous nous posons quelques questions, au sujet de ce véhicule, une Jaguar, et que nous souhaiterions vous les poser à *vous*, puisque c'est en votre nom que M^{lle} Argentan a effectué cette location...

Corentin s'attendait à un refus de la part de son interlocuteur, et sa réponse le surprit d'autant plus :

— Mais si vous voulez, oui ! Je pensais que cette histoire stupide était réglée, mais si vous y tenez... Je dois retourner en séance à partir de cinq heures, mais si vous pouvez passer avant à mon bureau, je vous y attendrai jusque-là. Au revoir, monsieur.

Avant que Corentin ait pu ajouter quoi que ce soit, Pierre-Antoine Salèze avait raccroché.

— Et on va le trouver comment, ton client, monsieur Sherlock Holmes ? demanda Aimé Brichot, un poil ironique, quand sa flèche lui eut relaté la conversation qu'il venait d'avoir. Il ne t'a même pas dit où était son bureau !

— Mais si, il me l'a dit ! répondit Corentin, tout en démarrant. Il me l'a dit... sans le dire, évidemment.

— Comprends pas...

— C'est pourtant simple, Mémé, expliqua Boris, en faisant le tour de la place de Haguenau pour revenir vers le centre-ville par la rue du Faubourg-de-Pierre. D'abord, il m'a dit qu'il avait envoyé son assistante à la salle de *dépôt des amendements*. Et, un peu après, qu'on devait venir avant cinq heures, parce qu'à ce moment-là il retournait *en séance*. À ton avis, dans quel lieu y a-t-il une salle de dépôt des amendements et où les gens se réunissent en séance ?

— Dans un parlement ! souffla Aimé Brichot. Au Parlement européen, donc. C'est toi qui voyait juste, Boris... Chapeau ! Mais je te fais observer que, par là, tu lui tournes le dos, au Parlement...

— Je sais, répondit Corentin, en s'engageant dans la rue de la Nuée-Blue, où se trouvait le commissariat central. Mais, si elle est disponible, j'aimerais bien que le lieutenant Eisa Fabre nous accompagne : elle m'a dit qu'elle connaissait bien les lieux et elle peut nous être utile...

Vingt minutes plus tard, la 306 pilotée par Boris Corentin franchissait les grilles d'enceinte de l'IPE, après avoir montré patte blanche au poste de

contrôle aux vitres teintées. Devant eux se dressait la masse de verre et de métal de la tour, scintillante dans la lumière froide et blanche du soleil d'hiver.

— C'est quand même drôlement impressionnant, murmura Aimé Brichot, qui s'était installé à l'arrière de la voiture, pour céder galamment sa place à Eisa Fabre.

— C'est fait pour ça ! sourit la jeune policière, en fronçant son petit nez parsemé de tache de rousseur. La tour fait soixante mètres, c'est-à-dire exactement la même hauteur que la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg : c'est le futur qui rejoint le passé, quoi !

— J'ose à peine imaginer la montagne d'argent que tout ça représente... ajouta rêveusement Brichot, tandis que Corentin se garait sur le parking visiteurs, à droite de la tour.

— Pour ça, pas besoin d'imagination, lui répondit Eisa, à moitié tournée vers lui. L'ensemble des travaux a coûté entre quatre cent cinquante et cinq cents millions d'euros, c'est-à-dire en fait, à l'époque, un peu plus de trois milliards de francs... hors taxes !

— Ah ! quand même... Et payés par qui ?

— En principe, la totalité du financement devra être assurée, à terme, au moyen des redevances versées par le Parlement, lequel n'est que locataire des lieux : un bail de vingt ans. Mais il bénéficie d'une option d'achat pour l'ensemble des bâtiments, qu'il peut acquérir à n'importe quel moment.

— Et ça a pris longtemps, pour construire ce gros machin ? s'enquit Aimé Brichot, tandis que Corentin, Eisa et lui quittaient le parking et se dirigeaient vers l'entrée de la tour.

— Quatre ans et demi, répondit la jeune femme. De fin 1993 à mai 1998. Il fallait bien ça, d'ailleurs. Au total, il y a quand même 220.000 mètres carrés de surface de bâtiment, qui ont nécessité, si ma mémoire est bonne, quelque chose comme 130.000 mètres cubes de béton et 14.000 tonnes d'acier. Sans parler des deux mille kilomètres de câbles qui courent à travers les murs des mille et quelques bureaux, quarante salles de réunion, trois restaurants, totalisant environ mille deux cents places, les bars, les salons, etc. Sans parler de l'hémicycle lui-même, bien entendu.

Alors qu'ils arrivaient à l'esplanade devant l'entrée, Aimé Brichot désigna la double rangée de drapeaux qui, telle une haie d'honneur, semblait s'avancer au devant du visiteur :

— Ils sont disposés au hasard, ou suivant un protocole précis ?

— Par ordre alphabétique, tout simplement, répondit Eisa Fabre avec un petit sourire.

— Par ordre alphabétique ? s'étonna Brichot, en remontant machinalement ses lunettes. Je m'excuse, mais ça ne colle pas ! Regardez

bien : le drapeau de l'Allemagne est placé après celui de la Belgique, alors qu'il devrait être avant. Pareil pour le Danemark et l'Angleterre...

Eisa eut un petit rire musical :

— Ça, c'est une énigme que je laisse à votre sagacité le soin de résoudre, messieurs !

— Je crois que j'ai trouvé, murmura Corentin : les pays sont placés en ordre alphabétique, *mais dans leur langue d'origine* ! Voilà pourquoi, par exemple, Deutschland arrive après Belgique, et England après Danemark.

— Bravo, je savais que vous étiez un homme à la hauteur ! s'exclama Eisa en contemplant Boris avec un regard trouble, qui pouvait laisser penser que son admiration allait moins à sa faculté de remettre de l'ordre dans les drapeaux qu'à l'évocation de certaine « hampe » dont elle l'imaginait nanti... et prêt à faire bon usage avec elle.

Après avoir descendu quelques marches de pierre, les trois policiers pénétrèrent à l'intérieur de la tour creuse, dont les parois allaient en s'évasant vers le haut, de façon à former un cercle parfait au sommet, à partir de l'ovale de la base.

La cour était revêtue de pavés noirs et blancs, disposés en damier. La façade intérieure était recouverte d'une sorte de grille de béton rose.

— La couleur, c'est pour rappeler le grès des Vosges, qui a servi à bâtir la cathédrale, leur signala Eisa Fabre.

— Toujours le lien entre le passé et l'avenir, hein ? fit Corentin avec un petit sourire.

— C'est ça. Et, tenez, regardez, là, par terre, cette espèce de flèche dessinée sur les pavés...

— Oui, eh bien ? demanda Aimé Brichot.

— Eh bien, elle est dessinée exactement dans l'axe de la flèche de la cathédrale : encore un symbole ! rigola Eisa, faisant apparaître une petite fossette à sa joue droite. Vous en voulez encore, du symbole ? Levez les yeux, alors...

Les deux hommes s'exécutèrent docilement.

— C'est curieux, remarqua Boris Corentin, en désignant une sorte de trou, en haut de la paroi sud de la tour, on dirait que les travaux ne sont pas finis, là...

— C'est exprès ! triompha Eisa Fabre, avec un petit sourire espiègle. C'est le symbole du non-achèvement de l'Europe elle-même. Les architectes ont voulu montrer qu'il restait encore à construire, à bâtir... Enfin, c'est ce qu'ils prétendent, en tout cas !

Ils finissaient de traverser la cour dallée et, sous la conduite d'Eisa Fabre, se dirigeaient vers l'entrée latérale, plutôt que vers l'entrée principale, située juste en face du parc réservé aux taxis, à l'extérieur.

— On va passer par là, leur dit-elle, et prendre les ascenseurs nord, derrière la salle de briefing, c'est plus commode...

— Dites donc, vous avez l'air comme chez vous, dans ce dédale... observa Aimé Brichot.

La jeune femme rosit légèrement et bafouilla, le regard ailleurs :

— Durant quelques mois, j'ai eu un fiancé qui travaillait ici. Du coup, je venais assez souvent... Venez, c'est par là, ajouta-t-elle très vite, comme si elle avait hâte de changer de sujet de conversation.

Dans la succession de couloirs qu'ils empruntèrent, ils croisèrent des hommes et des femmes de tous âges, certains élégamment habillés, avec un air affairé et sûr de soi : les parlementaires. Et d'autres, par groupes, le nez en l'air : les visiteurs. Plus quelques ouvriers manutentionnaires qui poussaient de gros chariots grillagés où étaient empilées des cantines métalliques.

Enfin, ils débouchèrent dans un endroit qui provoqua une exclamation de surprise chez Aimé Brichot.

— Voici la rue, déclara Eisa Fabre, avec un ample mouvement du bras droit.

Corentin et Brichot découvrirent un espace libre, étroit et en contrebas du niveau où ils se trouvaient, courant sur toute la longueur du bâtiment, et très haut. Ça formait effectivement comme une sorte de rue, ou plutôt – jugea Boris – une espèce de lit de rivière, enjambée par quatre séries de passerelles superposées, permettant d'aller d'une « berge » à l'autre, et flanquée par plusieurs ascenseurs vitrés extérieurs qui parcouraient les six étages à ciel ouvert.

Mais le plus étrange, c'étaient toutes les lianes plantées dans le « lit » de la rivière en question et qui, le long de fines tiges métalliques verticales, grimpaient jusqu'au plafond, situé à plus de vingt mètres de hauteur.

Quant au « lit » lui-même, il était composé de grandes plaques irrégulières d'ardoise gris foncé, imbriquées les unes dans les autres et formant une succession d'angles, d'arêtes vives, d'aspérités aiguës, qui faisait ressembler l'ensemble à une sorte de courant fluvial figé et minéralisé.

— Vous avez parfaitement raison, opina Eisa, quand Boris lui fit part de sa réflexion. Au départ, le projet était de mettre vraiment de l'eau, en bas, pour représenter le temps qui passe, l'avenir qui se construit indéfiniment, etc. Toujours la symbolique, quoi ! Mais, techniquement, je crois que ça posait des problèmes énormes ; du coup, l'eau a été remplacé par cette espèce de « courant » d'ardoise...

Aimé Brichot leva la main, comme un écolier désirant poser une question à son institutrice :

— Excusez-moi, je vais sûrement vous paraître un peu couillon, mais je n'arrive pas à me représenter la partie de la tour dans laquelle nous sommes...

— C'est normal, répondit Eisa en souriant avec indulgence, dans la mesure où nous ne sommes plus dans la tour, mais dans le « chapeau de Napoléon ».

— Je vous demande pardon ? Le chapeau de...

— C'est comme ça qu'on désigne le bâtiment où se trouve l'hémicycle, la salle de presse, les salles réservées aux différents groupes parlementaires, les bars, les restaurants, etc., répondit Eisa. Imaginez que vous regardiez l'ensemble de l'IPE du dessus. Alors vous verriez en effet une sorte de chapeau de Napoléon, dont l'arrondi supérieur est occupé par l'hémicycle et les bureaux de la présidence, tandis qu'à sa base vient s'encaster la tour, comme s'il s'agissait de la tête de l'Empereur. Disons qu'ici, nous serions juchés sur le sommet du crâne de Bonaparte, la « rue » étant en fait l'axe médian du chapeau dans le sens de la largeur. Vous me suivez ?

— À peu près... grogna Aimé Brichot, que cet univers futuriste, tout entier composé de verre et d'acier, et d'où la pierre semblait totalement absente, mettait un peu mal à l'aise.

Eisa Fabre pointa l'index vers l'autre côté de la rue :

— Plus loin, par là, vers l'entrée protocolaire du bâtiment, il y a le fameux escalier hélicoïdal, le troisième en Europe, qui symbolise la molécule d'ADN, c'est-à-dire la vie : ça vaut le déplacement, vous savez...

— Ça le vaut sûrement, répondit Corentin, après un rapide coup d'œil à sa montre, seulement il est déjà quatre heures et demie, et Pierre-Antoine Salèze retourne en séance à cinq heures, alors...

Eisa Fabre sourit et rougit légèrement, comme une gamine prise en faute.

— C'est vrai, j'oubliais presque qu'on est là pour bosser. Bon, venez...

Ils revinrent sur leurs pas, pour repasser dans la tour (la tête de Napoléon...) et emprunter les ascenseurs rouges, situés au nord. L'intérieur entièrement noir de la cabine donna à Aimé Brichot l'impression qu'il venait de pénétrer dans son propre cercueil, ce qui n'arrangea pas vraiment sa sensation de malaise diffus.

Lorsqu'ils atteignirent le quatorzième étage, Eisa leur désigna le couloir arrondi qui partait vers la droite :

— Le bureau de Salèze doit être par là, si je ne m'abuse. De toute façon, ils sont par ordre alphabétique... Moi, je vais vous attendre au petit salon qui est à une dizaine de mètres vers la gauche : vous venez me reprendre là-bas ?

— Avec plaisir... murmura Boris, sur un ton si caressant que la jeune femme s'empourpra jusqu'à la racine de ses cheveux roux.

Ils trouvèrent sans peine la porte où le nom du député était inscrit, et à laquelle Corentin frappa deux coups rapprochés. Une voix coupante les invita à entrer, ce qu'ils firent.

Ils découvrirent un homme de taille moyenne, brun de cheveux et de peau,

assis devant un petit bureau, et qui se leva en les voyant arriver, un sourire mécanique sur ses lèvres minces :

— Soyez les bienvenus dans mon antre, messieurs ! Comme vous pouvez le constater, les élus de la future grande Europe sont logés très petitement !

Corentin sourit poliment et, comme Salèze consultait ostensiblement la montre en or qu'il portait à son poignet gauche, il s'empessa de dire :

— Je sais que votre temps est précieux, monsieur le député, mais nous n'en aurons que pour quelques minutes, le capitaine Brichot et moi...

— Eh bien, je vous écoute, fit Pierre-Antoine Salèze, sans les inviter à s'asseoir sur la banquette installée contre le mur à droite du bureau.

En quelques mots, Boris Corentin lui raconta la façon dont la Jaguar louée par Marie-Laure Argentan avait été formellement identifiée, l'avant-veille, dans la cité André-Fortier, par le gamin qui avait jeté une pierre dans le pare-brise arrière.

— Ce que nous aimerions savoir, c'est ce que vous pouviez bien faire, monsieur le député, dans un endroit pareil aux alentours de sept heures du soir... conclut-il d'une voix très calme.

Pierre-Antoine Salèze soutint son regard, avec même une légère pointe de défi dans ses petits yeux noirs.

— Tout d'abord, messieurs, sachez que *j'aurais eu* de très bonnes raisons de me rendre dans cette cité, répondit-il, sur un ton sec, presque hautain. Ne serait-ce que parce que, dans le cadre des travaux de la commission parlementaire à laquelle j'appartiens, il m'a déjà été donné de visiter à plusieurs reprises les quartiers dits sensibles de Strasbourg et, notamment, celui que vous évoquez. Mais il se trouve que je n'y étais pas le soir que vous dites...

— Pourtant, votre voiture de location y était, *elle...* insista Aimé Brichot.

— C'est fort possible, répondit paisiblement le député, en jouant avec le stylo à bille noir qu'il venait de saisir machinalement sur son bureau. Du reste, si vous parveniez à déterminer qui la conduisait à ce moment-là, vous rendriez service à vos collègues du commissariat...

— Pourquoi ça ? demanda Corentin, en fronçant les sourcils, parce qu'il avait l'impression que le député jouait au chat et à la souris avec eux.

Salèze ouvrit les bras et un petit sourire teinté d'ironie distendit ses lèvres minces durant une seconde ou deux.

— Eh bien, tout simplement parce que la Jaguar en question m'a été volée, le matin du jour dont vous me parlez, sur un parking derrière la place Kléber, et que je l'ai aussitôt signalé au commissariat ! Du reste, elle a été retrouvée dès le lendemain matin, et justement aux abords de la cité André-Fortier. Avec, effectivement, le pare-brise arrière cassé, que j'ai préféré faire réparer tout de suite...

Boris Corentin saisit la balle au bond :

— En effet, à Fribourg, c'est-à-dire en Allemagne, monsieur Salèze. C'est plutôt curieux comme démarche, non ?

À ce moment, la porte du bureau s'ouvrit, pour laisser entrer une femme d'environ vingt-cinq ans, grande, très élégante dans son tailleur anthracite, ses cheveux blond cendré retenus en chignon, dont la sévérité, pas plus que ses lunettes à monture d'écaille, ne parvenait à gommer la sensualité naturelle de son visage ovale.

— Oh ! pardon, monsieur, je ne savais pas que vous attendiez de la visite, murmura-t-elle, en faisant mine de se retirer. Je vous laisse...

— Mais non, pas du tout, au contraire ! s'exclama le député, très à son aise. Messieurs, je vous présente M^{lle} Argentan, mon assistante. Mademoiselle, ces messieurs sont de la police, et ils aimeraient savoir pourquoi nous avons fait réparer la Jaguar de location à Fribourg plutôt qu'en France. Comme c'est vous qui avez réglé ce détail...

Ce fut très fugitif, mais Boris Corentin eut l'impression qu'une sorte de crainte voilait pendant une fraction de seconde le regard transparent de l'assistante. Mais elle se reprit aussitôt et, le regardant bien en face, répondit d'une voix naturelle et calme :

— C'est tout simple. Je me suis évidemment adressé en premier lieu au concessionnaire de Strasbourg. Mais la personne que j'ai eue au téléphone m'a dit qu'ils n'avaient pas de pare-brise, qu'ils étaient même en rupture de stock momentanée, à cause d'un problème d'acheminement depuis l'Angleterre, si j'ai bien compris. Par contre, cette personne, dont j'avoue ne pas avoir demandé l'identité, m'a signalé qu'à sa connaissance, le concessionnaire de Fribourg devait en avoir encore un ou deux. Voilà...

Corentin et Brichot échangèrent un bref regard entendu. Le coup de la déclaration de vol, c'était à peu près imparable. Mais, si jamais Salèze ou son assistante étaient pour quelque chose dans le meurtre de Zohra Chahib, alors le fait d'avoir pensé à déclarer la voiture volée plusieurs heures avant impliquait une quelconque préméditation.

Quant à l'histoire du pare-brise, Corentin la trouvait bancale et il savait que son coéquipier était de son avis. Car lorsqu'ils avaient téléphoné au concessionnaire de Strasbourg, celui-ci n'avait fait aucune allusion à une prétendue rupture de stock. Du reste, ça serait facile à vérifier.

— Au fait, mademoiselle Argentan, dit soudain le député, pendant que j'y pense : est-ce que vous vous êtes occupé de réserver ma table au *Crocodile* pour ce soir ?

— Pas encore, monsieur, murmura la jeune femme.

Je comptais le faire quand vous serez reparti en séance. D'ailleurs, si je puis me permettre...

— Bon sang, c'est vrai qu'il est déjà moins cinq ! fit Salèze, après avoir jeté un coup d'œil à sa montre. Messieurs, je suis désolé, mais...

— Nous allons vous laisser à vos obligations, monsieur le député, fit Corentin, en appuyant intentionnellement sur les derniers mots.

— De toute manière, je suppose que cette histoire de pare-brise est réglée, pour vous ? fit Salèze, en les raccompagnant à la porte, sur un ton plus persuasif qu'interrogatif.

— Il est possible qu'elle le soit, monsieur le député, articula froidement Corentin avant de sortir. Mais ça n'est encore qu'une simple possibilité...

Pierre-Antoine Salèze ne répondit pas et referma la porte derrière les deux policiers et, en regardant son assistante dans les yeux, tourna ostensiblement le verrou. Ce qui eut pour effet de faire monter une subite rougeur à ses joues pâles.

— Je n'aime pas ces deux types, grommela-t-il, en revenant dans la pièce. Surtout le grand baraqué, là...

— Moi, je le trouve plutôt bel homme, murmura Marie-Laure, en cambrant les reins pour faire saillir sa poitrine sous le tissu de son tailleur.

Le regard du député se fit plus brillant et c'est d'une voix brusquement changée qu'il gronda :

— Ça ne m'étonne pas de vous ! Je suis sûre que vous seriez toute prête à vous envoyer en l'air avec lui, n'est-ce pas ?

— Je crois que je ne dirais pas non, souffla Marie-Laure, en s'asseyant sur le coin du bureau, la jambe droite repliée de façon à dévoiler sa cuisse nue presque jusqu'en haut. Je suis certaine qu'il doit baiser divinement...

— Vous croyez qu'il a une grosse bite ? demanda Salèze, les yeux fixes et la main droite crispée sur le devant de son pantalon.

— Taisez-vous ! répondit son assistante d'une voix mourante. Vous n'avez pas honte de dire des horreurs pareilles devant moi ? Cela dit, oui, je sens qu'il doit être monté comme un taureau...

Salèze se rapprocha de son assistante jusqu'à ce que son sexe raide et gonflé se presse contre sa hanche élastique.

— Au lieu de vous exciter comme une petite salope qui ne pense qu'à se faire remplir la chatte, vous feriez mieux de réserver ma table au *Crocodile*, gronda-t-il d'une voix méconnaissable, en pétrissant la croupe rebondie de Marie-Laure.

— J'allais le faire, monsieur, répondit celle-ci, haletante, en tendant complaisamment les fesses à la caresse brutale et inquisitrice. Mais il faut que je me mette à l'aise, d'abord : il fait si chaud dans ce bureau...

Avec des gestes rendus fébriles par le désir qui l'envahissait, Marie-Laure Argentan défit les deux boutons de sa veste de tailleur et s'en débarrassa d'un

simple mouvement d'épaules.

Pierre-Antoine Salèze poussa un gémissement en découvrant ce qu'elle portait en dessous. C'était un soutien-gorge de fine dentelle noire qui, entre les seins, s'ornait d'une fleur stylisée rouge, faisant comme une tache de sang sur la peau blanche de son assistante.

Mais, surtout, sur chaque bonnet, la dentelle avait été soigneusement découpée, en un cercle de six à sept centimètres de diamètre, juste assez pour laisser apparaître l'aréole rose foncé et le mamelon turgescant.

Marie-Laure, le feu aux joues, saisit sa poitrine à pleines mains et se mit à la malaxer avec fièvre, comme si elle voulait se faire mal, tout en regardant son patron avec un mélange de désir et de haine, auquel il ne prêta pas attention, enfermé qu'il était dans son propre désir.

— Vous voyez ce que vous avez fait de moi ? dit-elle d'une voix sourde qui semblait hésiter entre le grondement et le sanglot. Une pute ! Voilà ce que je suis devenue à cause de vous. Une chienne en chaleur ! Une putain ! Une putain ! Une putain !

Elle se saoulait des mots obscènes qui se déversaient de sa bouche en un flot ordurier incontrôlable, semblait-il.

Maladroitement, elle fit sauter l'agrafe latérale de sa jupe, qui tomba à terre avec un froissement soyeux, tandis que Pierre-Antoine Salèze se déboutonna afin de faire jaillir sa virilité palpitante à l'air libre.

Tous deux transpiraient à grosses gouttes, dans la chaleur confinée, étouffante, du petit bureau.

Avec des mouvements saccadés, Marie-Laure grimpa à genoux sur le bureau escamotable, dont le plateau plia dangereusement sous son poids, puis se mit à quatre pattes, reins cambrés et empoigna le combiné du téléphone.

Grâce à sa position, Pierre-Antoine Salèze put constater que le slip qu'elle n'avait, sur le plan érotique, rien à envier au soutien-gorge, auquel il était d'ailleurs assorti : réduit à une simple cordelette de dentelle sur les hanches, l'arrière enveloppait la totalité des fesses, sauf en deux endroits, où deux découpes différentes avaient été pratiquées.

La première, allongée, oblongue, en forme de conque, préfigurait par sa forme la corolle de chair tendre qu'elle dévoilait aux regards.

Un peu plus haut, la deuxième ouverture était toute ronde... exactement comme le petit puits secret, au creux des reins, qu'elle permettait d'atteindre.

— Allô ? fit la voix tremblante et rauque de Marie-Laure Argentan. Je suis bien au *Crocodile* ! Je souhaiterais parler à M. Jung, de la part de M. le député Salèze qui... Oooh !

Avec un grognement presque animal, Salèze venait de plaquer sa bouche avide sur la première des deux ouvertures de dentelle et dardait sa langue au cœur du mystère parfumé et broussailleux qui s'ouvrait complaisamment sous

sa caresse humide.

— Excusez-moi, je... Non, non, je vais très bien, réussit à articuler Marie-Laure, en se tortillant comme un ver sous le muscle agile et chaud qui la fouaillait. Comment ? M. Jung est absent pour la journée ? Non, ce n'est pas grave, je voudrais juste vous réserver une table pour...

De nouveau, Marie-Laure Argentan fut obligée de s'interrompre, et de plaquer sa paume sur le combiné pour éviter que son correspondant n'entende son long gémissement rauque.

Pierre-Antoine Salèze, agrippé à ses hanches élastiques, venait de la pénétrer de toute sa longueur.

Et il avait choisi de le faire par la petite ouverture circulaire de son slip de dentelle...

— Oui, une table pour cinq personnes, reprit-elle, la voix de plus en plus courte, le corps tressautant sous les assauts du mâle qui lui ravageait les reins. Non, je vous assure que je vais très bien, mademoiselle. Ce doit être la ligne... C'est cela : à ce soir...

Au moment où elle raccrocha, elle entendit un rugissement grave derrière elle, tandis que les ongles de Pierre-Antoine Salèze s'enfonçaient dans la peau tendre et délicate de ses hanches et qu'il se déversait en elle à longs jets brûlants et spasmodiques.

Lorsqu'il se retira d'elle, Marie-Laure ne bougea pas, continuant de lui offrir la vision affolante de sa croupe palpitante et inassouvie.

Elle tressaillit en entendant la porte du bureau s'ouvrir puis se refermer. Il était parti. Sans un mot. il s'était soulagé en elle, puis, il était retourné vaquer à ses affaires... Des larmes de rage et d'humiliation jaillirent de ses yeux mi-clos et roulèrent sur ses joues écarlates.

Pendant une fraction de seconde, d'une intensité effrayante, Marie-Laure Argentan eut envie d'ouvrir la fenêtre du bureau et de sauter dans le vide.

Pour en finir avec toute cette ignominie. Une bonne fois pour toutes.

C'est une autre pensée qui la retint.

La pensée que tout cela ne durerait plus tellement longtemps maintenant.

Parce qu'elle voyait de plus en plus clairement se profiler le moyen de détruire Pierre-Antoine Salèze.

Comme elle en avait toujours eu l'intention. Depuis le tout début.

Quelques jours plus tôt, elle en était encore à se demander comment elle allait pouvoir s'y prendre. Parfois même, le découragement la gagnait et elle pensait tout abandonner, renoncer à son but ultime.

Et voilà que Salèze avait eu la bonne idée de se rendre dans la cité André-Fortier.

Et tout était redevenu possible. Bientôt, très bientôt, elle n'aurait plus

qu'un coup de talon à donner pour l'écraser comme une écœurante vermine.

Une vermine qu'il était, nuisible, malfaisante, dangereuse, répugnante.

Cette image d'un Salèze, écrasé à terre sous son talon, balaya d'un coup la honte et la rage qui l'envahissaient.

Et c'est le désir qui revint la posséder, avec une force accrue, irrésistible.

Alors, le visage tourné, au-delà des fenêtres, vers la ville de Strasbourg qui semblait ne contempler qu'elle, le corps presque nu, la croupe offerte et frémissante, Marie-Laure laissa sa main droite glisser rapidement le long de son ventre, en direction du buisson d'or niché entre ses cuisses de satin pâle.

CHAPITRE VII



— Y a pas à dire : il a quand même de la gueule, leur Ciat, aux Strasbourgeois, murmura Aimé Brichot, tandis que, au milieu de la rue de la Nuée-Bleue, Boris Corentin attendait de pouvoir virer à gauche.

La 306 de service pénétra sous la porte cochère d'un bâtiment massif, presque monumental, que ses colonnades de façade et son fronton triangulaire, à l'imitation de l'antique, faisaient presque ressembler à une miniature du Parthénon, version « germano-alsacienne ».

Après la grande porte et un passage de cinq ou six mètres de long, on débouchait dans une cour intérieure pavée avec, au fond, un ancien hôtel particulier, dont la sévérité de la façade était atténuée par la vigne vierge qui s'y accrochait, et donnait au commissariat une étrange allure un peu champêtre.

— Tu es sûr que ce n'est pas un peu prématuré ? hasarda Aimé Brichot, tandis qu'ils descendaient ensemble de la voiture, garée à la diable dans la cour par Boris Corentin. Après tout, on n'a rien de concret contre Salèze. Et il est quand même député européen...

— Je ne voudrais pas aboyer avec les loups, glissa Eisa Fabre, d'une petite voix, mais en plus, Durville a beau être adjoint du commissaire divisionnaire, il n'est pas du genre à se mouiller dans un plan un tant soit peu hasardeux...

Au moment d'entrer dans le bâtiment, Boris Corentin se retourna vers eux et les toisa d'un visage fermé, presque buté :

— Vous avez sûrement raison dans l'absolu, tous les deux. Mais moi, je

vous répète que je le sens mal, votre député. Et je sens à peine moins bien son assistante. Leur histoire de voiture, elle tient mal la route, si vous me passez le jeu de mots. Et je pense que je dois en avertir les autorités policières de cette ville, dans la mesure où, moi, je ne suis que... visiteur, pour ainsi dire. Je vous retrouve tout à l'heure au bureau...

Et, plantant là Eisa et Brichot, Boris Corentin grimpa quatre à quatre les vingt-deux marches de pierre qui conduisaient au premier étage, là où le commandant Edmond Durville avait son bureau.

— Vous avez de la chance, lui dit sa secrétaire, une petite blonde qui rougissait comme une pivoine, à chaque fois qu'elle croisait le regard de Boris : pour une fois, il n'y a personne dans son bureau. Attendez...

Elle décrocha son téléphone et enfonça l'une des trois touches rouges pour annoncer le visiteur à son patron.

— Vous pouvez y aller, lui souffla-t-elle, après avoir raccroché. Profitez-en : il est de moins mauvaise humeur que d'habitude...

Corentin poussa la porte de bois, dont les gonds gémirent en s'ouvrant, et s'avança vers le bureau de chêne sombre, disposé devant deux hautes fenêtres donnant sur la cour pavée.

Edmond Durville, à en juger par ses cheveux grisonnants, les rides de son front et les poches sous ses yeux, ne devait pas être très loin de la retraite.

— Ah, Corentin ! s'exclama-t-il, avec un entrain qui parut un peu forcé à Boris. Justement, il fallait que je vous voie ! Mais vous d'abord : vous avez quelque chose à me demander ?

— À vous demander, non, mais à vous apprendre, oui, répondit Corentin en s'asseyant dans l'un des deux fauteuils qui lui tendaient les bras.

Et il entreprit d'exposer à Edmond Durville les éléments de son enquête. À mesure qu'il parlait, il vit d'abord le sourire du commandant s'atténuer, puis disparaître, et enfin son visage buriné se fermer à triple tour.

Quand il eut fini, un silence lourd s'installa entre eux, pendant près d'une minute. Le front baissé, Edmond Durville paraissait passionné par le démantèlement du trombone auquel il venait de s'atteler...

— C'est quand même curieux, le hasard, finit-il par dire, en relevant les yeux vers son interlocuteur. Il arrive même qu'il nous soit favorable !

Il avait retrouvé son sourire un peu forcé, mais Corentin resta impassible, attendant la suite. Elle ne tarda pas à arriver.

— Figurez-vous que, en début d'après-midi, le capitaine Malard – c'est lui qui connaît le mieux l'univers des cités, ici – a été contacté par l'un de ses informateurs qui lui a révélé que la petite Zohra Chahib avait bien été tuée à la suite d'une tournante et qu'il était en mesure de lui désigner les coupables...

— Ce qui veut dire ? fit Corentin, brusquement tendu, parce qu'il pressentait la suite.

Le sourire de Durville s'élargit :

— Eh bien, c'est évident, non ? Puisque Malard est sur la piste des coupables, je lui confie le dossier ! Ce sera l'affaire de quelques jours et on en parlera plus ! Et vous, vous pourrez vous consacrer pleinement à vos conférences. Ce qui reste votre mission première et principale, n'est-ce pas ?

Durville avait insisté sur la dernière phrase, avec, dans la voix, quelque chose qui aurait pu passer pour une nuance menaçante...

Boris Corentin bondit hors de son fauteuil et posa ses deux mains à plat sur le bureau.

— Mais enfin, et tout ce que je viens de vous apprendre, à propos de Salèze ? Ça ne compte pas ? C'est pertes et profits ?

Edmond Durville soupira :

— Écoutez, Corentin, j'ai la plus grande admiration pour vos états de service, mais bon : il arrive à chacun d'entre nous – moi le premier – de se planter sur une enquête, non ? Disons que là, c'était votre tour et n'en parlons plus...

— Vous ne pouvez pas faire ça ! gronda Boris. Je vous répète que...

— J'ai dit : n'en parlons plus ! le coupa sèchement le commandant Durville. Je vous rappelle que c'est moi qui suis chargé de faire tourner la boutique et de rendre des comptes au divisionnaire, pas vous, Corentin ! Pas vous !

Boris Corentin, les jambes tremblant de rage et de frustration, parvint de justesse à ne pas claquer la porte, en ressortant du bureau de Durville. Et ce n'est que quand il eut relaté par le menu son entrevue à Aimé Brichot et Eisa Fabre qu'il parvint à se calmer un peu.

— Tu sais, Boris, on n'en mourra pas, va, de se faire retirer une enquête, murmura Aimé Brichot, la main posée sur l'épaule de sa flèche.

— Mais Zohra Chahib, elle en est morte ! gronda celui-ci. Et j'ai donné ma parole d'homme à son grand-père que je quitterais pas Strasbourg avant d'avoir mis ses assassins à l'ombre !

— Je sais, je sais, soupira Brichot, qui, au fond, comprenait fort bien la colère de son vieil ami. Mais, bon : ce n'est quand même pas le serment de Koufra[4]...

Corentin ne répondit rien, le visage obstinément cadennassé à double tour. Aimé Brichot s'éloigna de lui et, par gestes, fit comprendre à Eisa Fabre qu'il fallait le laisser ruminer seul pendant un moment.

Il connaissait son coéquipier par cœur ; il savait qu'un homme entièrement bâti pour l'action, comme lui, ne pouvait jamais rester très longtemps à ruminer une défaite ; qu'il allait fatalement rebondir sur du positif...

Et c'est exactement ce qui se passa, au bout d'une petite dizaine de minutes.

— Bon, puisque c'est comme ça... fit soudain Corentin, en mettant sous tension l'ordinateur qui se trouvait sur son bureau. Dites-moi, poursuivait-il en se tournant vers Eisa Fabre : je suppose que vous avez un fichier informatique spécial, dans le serveur central, pour ce qui concerne les vols de voitures ?

— Bien sûr ! répondit la jeune policière avec empressement, ravie de voir Corentin sortir de son marasme. Il s'appelle VIET, vous le trouverez dans le serveur HD1.

— Viet ? s'étonna Aimé Brichot, qui s'était rapproché du bureau de sa flèche.

Eisa eut un petit sourire espiègle :

— C'est un sigle qu'on a trouvé, pour « Voitures en Instance d'Être Trouvées »...

— On a de l'humour chez les flics alsaciens ! sourit Boris, tout en pianotant sur son clavier d'ordinateur.

Il accéda rapidement au fichier qu'il cherchait et fit défiler les différentes déclarations de vol, avant de s'arrêter sur celle de la Jaguar déclarée par Pierre-Antoine Salèze.

— Ça a l'air réglo, soupira Aimé Brichot, qui lisait par-dessus l'épaule de sa flèche. Le vol a bien été déclaré le matin du meurtre de Zohra Chahib, comme nous l'a dit Salèze. Donc, on s'est sûrement...

Il fut interrompu par le juron sonore lâché par Corentin :

— Regarde ça, Mémé ! Regarde qui a pris la déposition du député...

— Capitaine Philippe Malard, lut Brichot, penché en avant. Et alors ?

— Alors, répondit Corentin, c'est ce même Malard qui a soi-disant retrouvé la piste des assassins de Zohra et à qui Durville a confié l'enquête qu'il vient de nous retirer !

— C'est sûrement une coïncidence... murmura mollement Eisa Fabre, qui se sentait un peu obligée de soutenir son collègue.

— C'est possible, reconnut Corentin. Mais il y a un moyen de vérifier ça...

Il se tourna vers Aimé Brichot :

— William Desportes, tu vois qui c'est, Mémé ?

— C'est le jeune lieutenant stagiaire qui est arrivé le mois dernier à la Brigade Mondaine, c'est ça ?

— C'est ça, confirma Boris. Eh bien, figure-toi que, sous ses dehors d'étudiant timide et attardé, ce type est un véritable génie de l'informatique. Et, un jour où on discutait de ça tous les deux, il m'a dit un truc dans le genre : « L'avantage des ordinateurs pour nous, les flics, c'est que, à moins de

s'y connaître vraiment, il est très difficile d'effacer toutes les traces qu'il laisse d'un enregistrement de fichier, et notamment sa date réelle de création ».

Aimé Brichot regarda Corentin d'un air de doute :

— Tu veux dire que la déclaration de vol de Salèze aurait pu être faite après le meurtre de Zohra et antidatée, c'est ça ?

— C'est une éventualité, non ?

— Le problème, c'est qu'il n'est pas là, ton petit génie de l'informatique...

Boris Corentin eut un petit sourire en coin :

— Pas grave ! Figure-toi que, comme son affaire m'intéressait, je lui ai demandé de me montrer comment on s'y prend, pour retrouver ces données « cachées ». Et comme je n'ai pas une trop mauvaise mémoire...

Les sourcils froncés, Boris Corentin se mit à pianoter fiévreusement sur le clavier, effectuant une succession de quatre ou cinq opérations, afin d'accéder aux données invisibles contenues dans le disque dur.

Lorsqu'il appuya finalement sur la touche « *enter* », ils virent réapparaître à l'écran la déclaration de vol qu'ils avaient lu précédemment.

Sauf que, cette fois-ci, en en-tête et d'une écriture beaucoup plus pâle, elle affichait une série d'informations sur le fichier, impossibles à imprimer, mais bien lisibles sur l'écran.

— Regarde ça, Mémé ! exulta Corentin, en manœuvrant sa souris pour amener la petite flèche noire sur la deuxième ligne de texte : Date et heure de création...

— Bon sang, c'est vrai que tu avais raison ! s'exclama sourdement Brichot en prenant connaissance des informations en question.

— Bien sûr que j'avais raison ! triompha Boris, en se renversant contre le dossier de son fauteuil. Cette déclaration de vol a été en fait enregistré le lendemain matin du meurtre de Zohra Chahib ! Mais en y mentionnant la date de la veille pour écarter tout soupçon. Donc...

Un lourd silence retomba dans le bureau, uniquement troublé par le bruit de ferraille d'un camion de poubelles passant dans la rue de la Nuée-Bleue.

— Donc, finit par murmurer Eisa Fabre, d'une voix blanche, ça signifie deux choses. La première, c'est que Pierre-Antoine Salèze a certainement quelque chose de sérieux à se reprocher. Et la deuxième...

Boris Corentin se leva lentement, prit la jeune femme par les épaules et plongea ses yeux dans les siens.

— La deuxième, dit-il d'une voix grave, c'est que le capitaine Philippe Malard est soit très distrait, soit très naïf...

Il marqua une courte pause, et c'est Eisa Fabre elle-même qui conclut, en écho :

CHAPITRE VIII



Du bout de l'index, en une caresse à peine effleurée, Marie-Laure Argentan dessina d'abord le contour des lèvres rouges, qui souriaient.

Puis, elle épousa les contours de la joue, l'arrondi du menton, la ligne gracie du cou nu, avant que son doigt atteigne la naissance de la poitrine, dévoilée par la robe à fleurs très décolletée.

Enfin, avec un profond soupir, Marie-Laure reposa la photo encadrée sur la petite table en teck, devant le canapé dépliant sur lequel elle était à demi assise, à demi allongée.

Elle la posa juste à côté de *l'autre*.

Chaque cliché dans son cadre de bois, de même taille, bien parallèles. Comme si l'une ne pouvait pas aller sans l'autre, et réciproquement.

La lumière et l'ombre.

Le paradis et l'enfer.

Entièrement nue, Marie-Laure se leva, pour échapper au pouvoir d'attraction que les deux photos avaient sur elle, et vint se planter devant la fenêtre de son studio.

Au dehors, c'était la vie, tranquille et simple. Des enfants jouaient sur la place de la Liberté, partiellement interdite aux voitures et qui, de ce fait, ressemblait à une petite place ronde de village, avec ses quelques commerces, ses bancs publics, ses petits pavés autour desquels picorait une dizaine de pigeons.

Le ciel était d'un bleu profond, cristallin ; les petits pavés gris clair scintillaient de lumière glacée et vaguement rougeâtre, parce que le soleil avait déjà commencé à s'abaisser vers l'horizon.

La vie, tranquille et simple...

Marie-Laure dut faire un effort pour s'arracher à la contemplation de ce coin paisible de Schiltigheim, la banlieue nord-ouest de Strasbourg, à deux pas du Parlement européen.

Elle se laissa retomber sur le canapé et ses yeux, comme hypnotisés, revinrent se fixer sur les deux photos.

Le paradis et l'enfer...

L'une était un portrait. Elle représentait une jeune femme blonde, souriante, l'air doux et un peu rêveur. D'après le style et les couleurs de sa robe, dont on ne voyait que le haut, on devinait que la photo datait du début des années 1970.

La jeune femme en question avait dix-neuf ans, à l'époque. Elle s'appelait encore Solange Cadot. Trois ans plus tard, elle allait se marier et prendre le nom de son mari.

Elle deviendrait alors Solange Argentan. Et, un an après, juste avant de demander le divorce, elle donnerait naissance à une petite fille.

Marie-Laure.

La deuxième était une photo de groupe. Une vingtaine de jeunes gens des deux sexes, photographiés devant l'entrée d'une université du Midi de la France.

On retrouvait Solange, au premier rang. Elle souriait encore. Plus pour longtemps.

Car trois mois après que cette photo eut été prise, la jeune étudiante, au cours d'une soirée trop arrosée, allait se faire violer par sept des étudiants qui se trouvaient, eux aussi, sur la photo.

Et notamment par l'instigateur de ce viol collectif, qui se trouvait au deuxième rang, sur la photo, légèrement décalé vers la gauche par rapport à Solange.

Lui, évidemment, il n'avait pas changé de nom, depuis cette époque.

Il s'appelait toujours Pierre-Antoine Salèze.

Marie-Laure Argentan s'aperçut que ses yeux étaient pleins de larmes, qu'elle respirait difficilement et que sa poitrine nue se soulevait et s'abaissait à un rythme saccadé.

Elle se redressa et, d'un geste presque violent, elle rabattit les deux cadres, photos contre la table.

Il fallait en finir.

Elle devait se purger, très vite, du poison qui l'envahissait et la tuait, lentement mais sûrement.

Marie-Laure avait dix-neuf ans quand sa mère, un soir, trouva enfin la force de lui raconter le viol collectif dont elle avait été victime, vingt-deux ans plus tôt. Depuis cette nuit de cauchemar, elle était la première personne à qui elle se confessait, en dehors des policiers qui, à l'époque, avaient mené une très rapide enquête. Laquelle, bien entendu, n'avait débouchée sur rien et avait été classée, bien que deux ou trois journaux aient consacré un entrefilet à ce simple « fait divers ».

Même Gérard Argentan, son ex-mari, n'en avait jamais rien su.

— Mais enfin, maman ! s'était indignée Marie-Laure, quand les flics t'ont interrogée, il fallait les dénoncer, porter plainte contre eux ! Les faire enfermer et condamner, ces salopards !

— Je ne pouvais pas, avait sangloté sa mère. Je me sentais si sale ! J'avais tellement honte...

— Et qu'est-ce qu'ils sont devenus, tous ces pourris ? avait grondé Marie-Laure.

— Je ne sais pas, je n'ai jamais voulu le savoir. Enfin, pour six d'entre eux, en tout cas. Parce que, pour le septième, il vient de réapparaître...

Et Solange Argentan avait attrapé l'exemplaire du *Provençal* qui traînait à côté de la télé, et lui avait montré, en pages intérieures, la photo d'un homme brun et souriant, très beau, qui venait de déclarer, à Marseille, sa candidature aux prochaines élections législatives.

Il s'appelait Pierre-Antoine Salèze.

Le lendemain, aux toutes premières heures du jour, Solange Argentan, née Cadot, s'était jetée par la fenêtre de l'appartement qu'elle occupait, avec sa fille, au cinquième étage d'une rue tranquille d'Aix-en-Provence.

Et depuis, depuis ces six années, Marie-Laure, sa fille, n'avait plus eu qu'une idée en tête, une idée fixe, une obsession. Faire payer à Pierre-Antoine la vie gâchée et la mort de sa mère.

Il lui avait fallu du temps pour le retrouver. D'abord parce que, battu à Marseille, il était parti tenter sa chance dans une autre région de France. Où, finalement, il avait fini par être élu député européen.

Entre-temps, Marie-Laure avait eu la chance d'apprendre qu'il recherchait une nouvelle assistante.

Avec ses études de droit et son diplôme de Sciences-Po, elle pouvait prétendre à une carrière bien plus intéressante. Mais elle avait sacrifié sans hésiter son avenir sur l'autel de sa vengeance.

Et, parmi huit autres candidates, elle avait obtenu le poste d'assistante parlementaire de M. le député Pierre-Antoine Salèze.

Marie-Laure sortit brutalement de sa rêverie morbide, en s'apercevant que, malgré elle, sa main droite avait filé le long de son ventre nu, pour venir s'insinuer entre ses cuisses, où régnait une chaleur moite qu'elle ne connaissait que trop bien.

Elle fut secouée par une sorte de sanglot de rage.

Pourquoi ? Pourquoi avait-il fallu que Pierre-Antoine Salèze prenne sur elle cet incroyable ascendant érotique ? Pourquoi ne jouissait-elle jamais aussi fort que lorsqu'il la traitait comme une chienne, comme une putain tout juste bonne à se plier à ses désirs les plus dégradants ?

Fébrilement, presque brutalement, Marie-Laure enfonça trois doigts d'un coup dans son ventre écartelé. Comme si elle voulait se faire mal, pour se punir.

Se punir de quoi ?

Elle était assez lucide sur elle-même pour savoir que ce n'était pas la faute de Salèze. Lui, il n'avait fait que révéler quelque chose qui existait déjà en elle, mais à l'état latent, en sommeil.

Le désir d'être humiliée, rabaissée, dégradée, pour pouvoir atteindre le plaisir.

Un rictus de haine déforma les traits réguliers et sensuels de Marie-Laure, tandis qu'elle pénétrait toujours plus profondément en elle, avec une sorte de rage désespérée.

Au fond, c'était une chance que ce soit Salèze qui lui ait révélé cette sexualité qui l'effrayait et la répugnait, même si elle ne pouvait s'empêcher d'y succomber à chaque nouvelle tentative.

Ça lui donnait une raison de plus pour le haïr. Et pour vouloir le détruire.

Le poignet animé de secousses de plus en plus violentes, Marie-Laure sentit une brusque chaleur prendre naissance au creux de son ventre, agité d'une houle saccadée. Elle retira vivement sa main et bondit sur ses pieds, le visage en feu et les yeux crépitant d'éclairs.

Non ! Pas comme ça ! Elle ne voulait pas de ce plaisir-là ! Elle avait besoin d'autre chose, de plus fort, pour réussir à effacer l'image de Salèze plantée dans son esprit comme une écharde dans la pulpe d'un doigt.

Marie-Laure attrapa son portable et composa rapidement un numéro.

— Pourvu qu'il soit là... murmura-t-elle à haute voix, en trépirant sur place, tandis que la sonnerie se déclenchait à l'autre bout. Mon Dieu, faite qu'il soit chez lui...

Car elle savait que l'homme qu'elle cherchait à joindre était le seul capable de lui procurer des sensations érotiques encore plus fortes que celles

qu'elle éprouvait avec Pierre-Antoine Salèze.

Et, en plus, celui-là, quand l'orgasme reflua en elle, elle n'éprouvait pas le désir violent, irréprouable, effrayant, de le tuer.

Marie-Laure sentit quelque chose se nouer, dans son ventre, au moment où elle atteignait les premiers immeubles sinistres et identiques de la cité André-Fortier.

Dans l'un d'eux, son amant l'attendait.

Au téléphone, il lui avait pratiquement ordonné de s'habiller « en pute ». Alors, sans songer une seconde à protester, elle avait enfilé une jupe étroite et trop courte, qu'elle ne mettait quasiment jamais, des bas fumés, pas de slip, un haut moulant sans soutien-gorge en dessous, et son manteau de vraie fourrure sur le tout, à cause du froid vif et piquant.

Comme une somnambule, Marie-Laure tourna le coin du premier bâtiment longiligne, devant lequel deux garçons faisaient hurler les gaz de leurs scooters bariolés, et se dirigea vers l'extrémité nord du deuxième.

En lisant l'inscription « 3B » au-dessus de la dernière cage d'escalier, elle sentit les battements de son cœur s'accélérer et une boule de chaleur se former au creux de ses reins.

C'était là. Quelque part, dans les profondeurs de ce bâtiment lugubre et sale, « il » l'attendait...

L'entrée de l'immeuble était encombrée par un groupe de cinq ou six adolescents, affalés sur les marches, occupés à écouter le morceau de rap diffusé par l'appareil que l'un d'eux portait sur ses genoux.

En temps ordinaire, Marie-Laure Argentan aurait rebroussé chemin. Mais, aujourd'hui, le désir qui la tenaillait était trop fort, trop impérieux.

Alors, du même pas régulier et lent, elle s'avança vers les cinq garçons, dont les visages fermés étaient maintenant tous tournés vers elle.

Quand elle atteignit l'avancée en béton gris de l'entrée, personne ne bougea.

En s'efforçant de rester calme, Marie-Laure enjamba les mollets du premier garçon, un grand Black aux épaules carrées et au visage rond.

Elle eut l'impression de sentir vraiment, physiquement, son regard remonter le long de ses jambes, jusqu'à la jonction de ses cuisses où s'épanouissait l'or de sa toison.

Marie-Laure dut se mordre la lèvre inférieure pour ne pas crier de plaisir.

Elle continua d'avancer.

Le deuxième ado qu'elle dut contourner, un Beur dont la lèvre supérieure s'ornait d'une petite moustache clairsemée, glissa carrément sa main sous sa

jupe pour lui palper les fesses.

— Hé, les mecs ! s'écria-t-il, estomaqué. Elle a pas de culotte, la lops !

Un troisième, blond et de type « Gaulois de France » se planta devant lui et empoigna son propre sexe à travers son jean trop grand, comme pour le lui offrir.

— Ça te dirait que je te ravage la scnecke avec ma grosse queue ?

— Laissez-moi passer, murmura Marie-Laure, d'une voix haletante.

Elle dut se planter les ongles dans la paume quasiment jusqu'au sang, pour résister à la petite voix, qui parlait de plus en plus fort, tout au fond de son cerveau.

Et qui lui disait de se laisser tomber à genoux et de s'abandonner à ces désirs frustes qu'elle sentait crépiter autour d'elle.

— Laissez-moi passer, répéta-t-elle, tandis qu'une main invisible, derrière elle, se glissait à nouveau sous sa jupe, se faufilant dans le sillon profond et brûlant de sa croupe nue. J'ai rendez-vous avec...

Elle dit le nom presque à voix basse, mais il opéra comme un charme magique et instantané. La main qui malaxait ses fesses disparut, et les garçons s'écartèrent d'elle.

— Il fallait le dire tout de suite, princesse ! rigola le grand Black. Je vous en prie, donnez-vous la peine d'entrer, puisque vous êtes attendue ! J'espère qu'on aura l'occasion de se retrouver, un de ces jours...

Les quatre autres éclatèrent de rire, tandis que Marie-Laure, les jambes flageolantes de désir frustré, pénétrait dans le hall sombre et se dirigeait vers la porte métallique de droite, comme son amant le lui avait indiqué par téléphone.

Elle se retrouva face à un escalier en béton qui s'enfonçait dans les profondeurs. Le cœur cognant dans sa poitrine, elle entreprit de le descendre, tandis que, derrière elle, la porte se refermait toute seule, avec un grincement lugubre, suivi d'un claquement sec, qui lui fit penser à un caveau que l'on rabat sur son nouvel occupant.

En bas se déroulait un long couloir, éclairé par des trois ampoules nues, sinistres, poussiéreuses. De chaque côté, des portes grillagées : celles des caves des locataires.

Marie-Laure perçut un frottement sur le sol en béton, juste derrière elle. Avant qu'elle ait le temps d'amorcer un demi-tour, deux bras puissants l'immobilisèrent, une main bâillonnant sa bouche et l'autre malaxant sa poitrine à travers le manteau de fourrure.

Lorsque la prise se relâcha, elle se retourna d'un bloc, et fut soulagée en reconnaissant l'homme qui venait de la ceinturer. Son amant.

C'est-à-dire Amin Al-Whalid.

— Viens par ici, ordonna-t-il d'une voix dure, en la saisissant par le bras

qu'il serra à lui faire mal. Mais cette douleur même, cette force brutale et dominatrice qui s'exerçait contre elle firent monter son excitation d'un cran supplémentaire.

Amin poussa Marie-Laure dans une pièce carrée, uniquement éclairée par les deux soupiraux qui s'ouvraient à ras du trottoir. Elle était partiellement occupée par quatre grandes poubelles collectives rectangulaires et le sol était jonché de détritus, de préservatifs usagés, de mouchoirs souillés, plus deux ou trois seringues vides.

Il régnait une écœurante odeur de moisi, de viande avariée, de légumes en état de décomposition avancée, d'urine, plus d'autres choses encore, impossibles à identifier pour un nez humain normalement constitué.

Amin Al-Whalid s'adossa à l'une des bennes à ordures et dégrafa posément son jean :

— C'est ici que je vais te fourrer, ma belle. Tu voulais des sensations fortes ? Tu vas en avoir ! Commence par te foutre à poil !

Avec des gestes d'automate, Marie-Laure s'empressa d'obéir. La voix de la raison lui criait de s'en aller immédiatement, de fuir cet endroit à vomir.

Mais l'autre voix, celle qui la clouait sur place et la poussait à obéir, hurlait bien plus fort encore...

Tandis qu'elle se débarrassait de son manteau de fourrure, le visage de Pierre-Antoine Salèze passa furtivement devant ses yeux et sa lèvre supérieure se retroussa en un rictus de satisfaction.

Quelle tête il ferait, « M. le député », s'il la voyait en ce moment ! Et surtout s'il savait que, depuis le début, son assistante s'envoyait en l'air avec Amin !

Amin Al-Whalid, ils l'avaient rencontré ensemble, la première fois, quand Salèze avait été chargé d'un rapport d'étude sur les cités à problèmes par son président de commission. Mais ensuite, ils l'avaient revu séparément, Amin : le député officiellement, pour son travail, et son assistante secrètement, pour s'envoyer en l'air avec ce magnifique étalon aux yeux de braise, au corps de statue grecque et au sexe infatigable.

C'est quand elle avait réalisé que son patron avait manigancé avec Amin la tournante qui avait coûté la vie à Zohra Chahib que Marie-Laure avait compris que l'heure de la vengeance – la si délicieuse vengeance -avait peut-être enfin sonné pour elle...

À présent, Marie-Laure était nue. Et son corps, comme concentré sur le désir qui la possédait, ne sentait rien du froid ambiant.

En balançant des hanches, les pointes de ses seins dardées sur lui, elle s'avança vers Amin, immobile, impassible.

— Sors ma queue et branle-moi ! ordonna-t-il, sans même la regarder.

Marie-Laure plongea sa main tremblante dans le jean ouvert de son amant.

Elle ne put retenir un gémissement de bonheur lorsque ses doigts se refermèrent autour de la hampe dure, chaude, énorme, frémissante. Vivante.

Elle la fit jaillir à l'air libre, dans cet air empuanti de la cave sombre et ignoble, et commença de la caresser doucement, tandis qu'elle tortillait sa croupe sous l'intrusion des doigts mâles qui s'étaient mis à la fouailler sans douceur.

À mesure que son excitation montait, des images de plus en plus réelles, présentes, irrésistibles, venaient l'assaillir et la faisaient haleter de désir affolé, comme un animal pris dans une nasse invisible.

Zohra...

Elle imaginait la jeune Beurette, au moment de la tournante, dans une cave comme celle-ci. Son corps nu, sans défense, offert. Et, devant elle, le faisceau des virilités tendues, pointées vers elle, comme des armes prêtes à pourfendre, à perforer...

— Eh ! Pas si vite, sinon tu vas me faire juter avant l'heure ! protesta Amin, en éloignant la main de Marie-Laure de son formidable membre. Fous-toi à quatre pattes, que je t'enfile, maintenant !

Marie-Laure se laissa tomber sur le béton, maculé de détrit, qui lui érafla les genoux, et cambra les reins au maximum pour recevoir le mâle.

Elle haletait, elle avait envie de crier, de hurler son désir de possession, tellement il lui ravageait le corps. Elle avait l'impression que son sexe n'était plus qu'une boule de feu, de la lave en fusion.

Au moment où le phallus arrogant et dominateur prenait possession de son sexe, les oreilles bourdonnantes de Marie-Laure perçurent les accords syncopés et monotones du rap que les jeunes écoutaient, dehors.

Et le son vint se mêler aux images de Zohra se débattant au milieu d'une forêt de verges dressées et menaçantes...

Et puis, par-dessus tout, elle entendit une voix. Une voix rauque, sauvage, à peine humaine, qui haletait :

— Les autres, dehors... Fais-les venir ! Je les veux ! Je veux qu'ils me baisent, tous ! Va les chercher !

Et c'est seulement quand elle sentit Amin se retirer de son ventre en ébullition et se lever, derrière elle, qu'elle réalisa que cette voix, c'était la sienne...

Il lui fallut de longues secondes pour admettre que c'était elle qui venait de supplier Amin de la livrer aux appétits brutaux des garçons qui se trouvaient à quelques mètres d'elle, de l'autre côté des soupiraux.

Quand elle le réalisa pleinement, la terreur s'empara d'elle. C'était impossible ! Elle ne pouvait pas, elle, justement elle, avoir *réclamé* ce même viol collectif qui, près de trente ans plus tôt, avait détruit sa mère et fini par la tuer !

Mais, en même temps, alors qu'elle entendait déjà les bruits de pas et les rires gras des adolescents qui descendaient l'escalier de béton, quelque chose, au plus profond d'elle, l'empêchait de bouger.

Un « quelque chose » qui désirait, plus que tout au monde, ces désirs mâles qui allaient fondre sur elle, l'envahir, la submerger, l'engloutir...

Marie-Laure Argentan se retourna vers la porte, au moment où les cinq garçons entraient dans le local aux ordures, à la suite d'Amin, qui la dévisageait avec une étrange pitié dans le regard.

— Tu vois, je te l'avais dit qu'on se retrouverait, princesse ! rigola le grand Noir baraqué, en débouclant le ceinturon de son jean, aussitôt imité par les quatre autres.

Alors, Marie-Laure sentit toute sa peur et son dégoût d'elle-même s'évaporer d'un seul coup. Pour être remplacés par une espèce de fierté surhumaine, à peine supportable tellement elle était intense.

Ces garçons, c'était pour elle et rien que pour elle qu'ils étaient là.

C'était elle et rien qu'elle qui durcissait et faisait gonfler ces verges maintenant à l'air libre.

C'était elle et elle seule qui avait le pouvoir de leur dispenser le plaisir qu'ils étaient venus chercher dans cette cave malodorante et crasseuse.

Comme une déesse véritable.

Dans l'ordure et les immondices, elle s'était métamorphosée en une magnifique déesse, dispensatrice des félicités les plus érotiques.

Marie-Laure se redressa sur les coudes, ouvrit largement ses cuisses et regarda les cinq garçons avec un sourire qui lui aurait sûrement fait peur, si elle avait pu le voir.

— Venez, je vous attendais ! grinça-t-elle d'une voix plus rauque qu'elle ne l'avait jamais été, en ouvrant son sexe entre ses doigts. Venez me baiser et me faire crever de plaisir ! Venez me tuer à coups de queue ! Maintenant !

Et les cinq adolescents, verge brandie devant eux, se ruèrent sur son corps offert.

Le grand Noir la prit entre ses énormes mains, se mit à la pétrir comme de la pâte tout en la soulevant du sol. Puis, avec un grognement animal, il la laissa retomber sur lui, s'empalant jusqu'à la garde dans son ventre onctueux comme du miel.

Aussitôt, le souffle coupé par cette intrusion virile, Marie-Laure sentit un deuxième membre forcer le passage de ses reins, au moment même où elle ouvrait la bouche pour en engloutir un troisième.

Docilement, les deux autres garçons vinrent se placer de chaque côté de son corps et, sans une seconde d'hésitation, elle empoigna leur sexe dans chacune de ses mains.

Et c'est à ce moment précis, en ce point culminant de sa folie sexuelle,

que, tout d'un coup, un grand calme se fit en elle. Comme en haute mer, pendant un bref éclat de temps, un brusque calme plat interrompt la tempête, avant que celle-ci n'atteigne son paroxysme.

Et là, durant quelques secondes, Marie-Laure Argentan ne sentit même plus les virilités taraudantes qui allaient et venaient en elle ; elle n'entendit plus les halètements mâles qui la cernaient ; elle ne sentit plus rien de l'odeur forte, musquée, de transpiration masculine qui la saoulait un instant avant.

Parce que l'idée avait tout balayé. L'idée qui venait de naître au profond de son cerveau, et y avait explosé, avec la puissance d'un « big bang » primordial.

La tournante.

C'est ce mot qui lui était venu à l'esprit et qui avait tout déclenché.

Qui lui avait donné le moyen de faire payer à Pierre-Antoine Salèze tout le mal qu'il avait fait. De lui donner la mort, comme il l'avait donnée à sa mère.

Et de le faire de la manière la plus lente et la plus atroce qui puisse être.

Ce moyen, il était là, à portée de main. Le piège se dessinait devant les yeux de Marie-Laure Argentan avec une netteté incroyable.

Elle voyait ses énormes mâchoires d'acier se refermer inexorablement sur Salèze et le broyer, le déchiqueter, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

Alors, certaine que les jours, peut-être même les heures de Pierre-Antoine Salèze étaient désormais comptées, Marie-Laure se laissa de nouveau aller à la furie érotique de ses partenaires.

Et elle plongea avec eux, au milieu d'eux, par eux, dans l'océan des plaisirs qui lui envahissait le corps, l'esprit et l'âme, jusqu'à la rendre folle.

CHAPITRE IX



Corentin fut réveillé par trois sensations, très différentes les unes des autres, mais simultanées. La première, c'était le rayon de soleil qui, se faufilant par une fente des doubles rideaux jaune d'or à petites fleurs rouges, était venu caresser sa paupière droite, l'avertissant que le jour était levé depuis un moment.

La deuxième sensation était encore plus chaude, plus douce, plus prometteuse.

C'était les lèvres pulpeuses et humides d'Eisa Fabre, qui coulissaient lentement, savamment, voluptueusement, autour de sa virilité, déployée en majesté.

Et la troisième sensation, c'étaient trois coups discrets frappés à la porte de la chambre que Corentin occupait au troisième étage de l'*Hôtel du Dragon*, à un jet de pierre des bords d'Ill, avec vue sur la flèche de la cathédrale de Strasbourg.

— C'est une façon très agréable d'être réveillé... murmura Corentin, en caressant doucement la croupe rebondie et nue de la jeune policière, qui se mit à ronronner de plaisir et à se tortiller pour s'ouvrir davantage à l'effleurement insidieux des doigts masculins...

La veille au soir, ils avaient dîné tous les trois, Aimé Brichot, Eisa Fabre et lui, dans un petit restaurant typiquement alsacien que la jeune femme leur avait fait découvrir, à deux pas de la cathédrale : la *Winstub Strissel*, installée dans une maison datant du **XIV^e siècle**, qui avait abrité une taverne sans discontinuer depuis le **XVI^e**. Là, malgré les remarques ironiques de Boris concernant son taux de « mauvais » cholestérol, Aimé Brichot n'avait pu résister à la choucroute maison, qu'il avait ensuite fait « glisser » avec une tarte aux pommes à l'alsacienne.

Ensuite, sous prétexte de vérifier que les deux hommes étaient

confortablement installés, Eisa Fabre les avait raccompagnés à travers les ruelles tranquilles, étroites et sombres de la « Petite France ».

Et quand, après avoir souhaité une bonne nuit à Aimé Brichot, devant la porte de sa chambre, Boris lui avait proposé de venir passer un moment dans la sienne, elle avait répondu, d'une voix faussement candide :

— Pourquoi seulement un moment ?

— Ce doit être le petit déjeuner, soupira Eisa, en s'arrachant à regret à l'objet de ses désirs matinaux. Je vais ouvrir, ne bouge pas...

Et, avant que Boris n'ait eu le temps de lui faire la remarque qu'elle était entièrement nue, la jeune femme bondit en direction de la porte, qu'elle ouvrit en grand.

Ce n'était pas le petit déjeuner, mais Aimé Brichot, déjà habillé de pied en cap. Il ouvrit des yeux stupéfaits en découvrant Eisa dans sa nudité primordiale, ses prunelles s'attardèrent malgré lui sur la poitrine lourde et ferme, ainsi que sur le triangle flamboyant qui incendiait le bas de son ventre plat, à la peau très blanche, presque laiteuse.

Puis, il devint rouge pivoine, et voulut battre en retraite, en bafouillant d'inaudibles excuses.

— Allez, entrez ! Et arrêtez de jouer les effarouchés ! rigola Eisa, en s'engouffrant dans la salle de bains, dont elle ressortit aussitôt, une grande serviette-éponge blanche drapée autour de son corps potelé.

Au moment où Brichot, à peine moins écarlate pénétrait dans la chambre, le garçon d'étage apparut, avec le plateau du petit déjeuner.

— Tu déjeunes avec nous ? demanda Boris Corentin, en souriant avec une certaine tendresse devant la gêne de son vieil ami.

— Non, ça va, je suis allé me sustenter en bas, pendant que mōssieur Corentin faisait la grasse matinée !

— Ce n'est pas de sa faute, intervint Eisa, qui semblait s'amuser follement de la situation, en se reglissant sous le drap. Il se trouve qu'il a été empêché de s'endormir avant une heure assez avancée de la nuit...

Et Aimé Brichot de rougir de nouveau jusqu'aux oreilles... À telle enseigne que Boris vint à son secours :

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il en se servant un bol de café noir fumant.

— Quasiment neuf heures, répondit Aimé Brichot qui tira une chaise à lui. Et figure-toi que, pendant que monsieur *récupérait*, il y en a d'autres qui bossaient...

— Autrement dit, tu as réussi à joindre ton pote des RG ?

— Le capitaine Simon ? Oui, je l'ai eu hier soir, juste après vous avoir

quittés. Il s'est bien fait un peu tiré l'oreille pour me fournir ce que je lui demandais, à savoir la fiche qu'ils ont sur Pierre-Antoine Salèze, comme sur tous les hommes politique, d'ailleurs. Il m'a rappelé il y a une demi-heure. Pas inintéressant...

— Raconte, marmonna Corentin, la bouche pleine du croissant dans lequel il venait de mordre gaillardement.

— Notre Salèze a d'abord tenté de se lancer en politique dans la région où il vivait, c'est-à-dire entre Aix et Marseille. Seulement, il a été blackboulé par les hommes en place à ce moment-là.

— Pourquoi ? demanda Corentin en époussetant les miettes de son croissant qui jonchaient le drap du lit.

— Parce que, à cette époque, Pierre-Antoine Salèze avait encore des liens beaucoup trop visibles avec certains milieux extrémistes, et plutôt activistes, si tu vois ce que je veux dire. Et, apparemment, « on » a eu peur qu'un type comme ça effarouche l'électorat et ne finisse par plomber la campagne.

— Du coup, enchaîna Corentin avec un petit sourire froid et ironique, notre ami Salèze est allé s'installer dans une région où personne ne le connaissait et il s'est fabriqué une façade d'homme politique respectable, afin d'être élu. Et ça a parfaitement réussi, on dirait !

— On dirait, oui... soupira Brichot. Et toi, de ton côté ?

— J'ai joint Baba hier soir, répondit Corentin. Évidemment, malgré l'heure, il était encore au bureau ! Bref, il m'a dit qu'il demanderait à Rabert de fouiller un peu le dossier du capitaine Philippe Malard, qui se permet d'antidater une déclaration de vol de voiture, quand la voiture en question est peut-être liée à un meurtre ! Mais, pour l'instant, je n'ai aucune nouvelle de Rabert, et je pense que...

Le téléphone, accroché au mur près de la tête de lit, fit entendre sa sonnerie grelottante. Boris Corentin tendit le bras pour décrocher :

— Allô ? Oui, c'est moi... Ah ! salut, Rabert ! Justement, on parlait de toi, avec Mémé. Il va bien, merci pour lui... Alors, tu as trouvé des trucs sur Malard ? Ben oui, vas-y...

À mesure que son correspondant parlait, Aimé Brichot voyait les yeux de sa flèche se mettre à pétiller et à lancer des éclairs d'excitation, tandis que son sourire s'élargissait de seconde en seconde. Le sourire d'un carnassier qui renifle la proie toute proche...

— Alors ? demandèrent en même temps Brichot et Eisa, quand Corentin eut raccroché.

— Alors, dit-il d'une voix enjouée, en se resservant un peu de café, figurez-vous que ce bon capitaine Malard n'est pas n'importe qui. Eisa, tu sais où il était, avant d'atterrir à Strasbourg ?

La jeune femme fit un geste vague de la main droite, ce qui eut pour effet

de faire bâiller la serviette qui l'enveloppait et donc de dévoiler l'un de ses seins, pratiquement sous le nez d'Aimé Brichot, qui s'absorba dans la contemplation du papier peint à fines rayures rouges.

— Il était quelque part dans le Sud, si je me souviens bien, répondit Eisa Fabre. Il a demandé sa mutation parce que le climat ne lui convenait pas, je crois...

— Tu parles qu'il ne lui convenait pas ! exulta Corentin. D'après Rabert, Philippe Malard a fait l'objet d'une mutation disciplinaire, alors qu'il était en poste à Marseille. Et vous savez pourquoi ?

— Non, mais tu vas nous le dire... plaisanta Eisa, en rajustant la serviette sur sa poitrine.

— À cause de ses accointances trop visibles avec certains groupes extrémistes locaux ! fit Corentin, en regardant tour à tour ses deux acolytes.

— Tu crois que c'est à ce moment-là qu'il aurait pu se lier avec Salèze ? demanda Brichot en tripotant la pointe de sa moustache.

— C'est plus que probable, répondit Corentin. Dans ce genre de petits groupuscules, tout le monde connaît tout le monde, en général. Et on se sert les coudes.

— Mais je croyais que Salèze avait rompu avec ce passé-là... fit observer Eisa.

— Il a rompu *en apparence*, fit Corentin, en haussant les épaules. Parce que sa carrière politique devait en passer par là. Mais rien ne nous dit qu'au fond il n'ait pas conservé les mêmes idées et les mêmes sympathies. Idem pour Philippe Malard, du reste. Donc, quand le député est venu trouver le flic et qu'il lui a demandé un petit service, « au nom de leur combat commun », l'autre a évidemment accepté...

Aimé Brichot, qui louchait dessus depuis un petit moment, finit par rafler l'ultime croissant abandonné sur le plateau du petit déjeuner.

— C'est bien joli, tout ça, finit-il par dire. Je reconnais que c'est même assez troublant. Seulement, ça nous mène où ? Parce que je te rappelle qu'on est officiellement dessaisi de cette enquête, tous les deux...

— *Officiellement*, tu l'as dit ! murmura Corentin, les mâchoires serrées et le regard fixe.

Aimé Brichot dévisagea sa flèche d'un œil soupçonneux :

— Attends, Boris, tu n'es pas en train de me dire que...

— Que j'ai l'intention de poursuivre cette enquête quand même, c'est-à-dire à titre personnel ? l'interrompit Corentin sur un ton résolu. Eh bien, si, Mémé : c'est exactement ce que je veux dire, figure-toi ! Parce que j'ai fait une promesse au grand-père de Zohra et que j'entends la tenir. Et puis, si tu veux tout savoir, ces politicards qui mentent à leurs électeurs, les trompent avec un cynisme incroyable et se croient par dessus le marché en dehors des

lois, ça me fait de plus en plus gerber ! Salèze doit payer, et il paiera...

— Et pourquoi ne pas dire tout ce que vous savez à Durville ? suggéra timidement Eisa, qui enveloppait Boris d'un regard à la fois admiratif et inquiet.

— Pas le temps, répondit Corentin, l'air sombre. Comme on n'a que des présomptions et aucun fait irréfutable, Durville va atermoyer. Et on ne peut plus se permettre de laisser filer les heures...

— Mais pourquoi ? insista Eisa, en cherchant des yeux un appui auprès d'Aimé Brichot.

Elle ne le trouva pas. Au contraire.

— Boris veut dire que, demain soir, c'est la fin de la session plénière du Parlement européen. Dès la clôture, Salèze va filer à Bruxelles, ou à Luxembourg, ou dans sa circonscription. Bref : dans un peu plus de vingt-quatre heures, il sera hors d'atteinte. Conclusion : il faut agir très vite...

— Ce qui veut dire ? demanda Boris Corentin, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître.

Aimé Brichot lui rendit son regard et prit la mine renfrognée de celui qui veut faire croire qu'il parle à son corps défendant :

— Ça veut dire que je marche avec toi, Boris, même si ça ne m'amuse pas...

— Dans ce cas, plus une minute à perdre : on fonce ! rugit Corentin en jaillissant hors du lit, nu comme un ver.

CHAPITRE X



Marie-Laure Argentan leva son index replié pour frapper une seconde fois à la porte de bois, dont la peinture jaunâtre s'écaillait à tous les coins et autour de la poignée métallique ronde. Mais, au lieu de cogner, elle appuya son oreille contre le chambranle.

Rien, pas un bruit à l'intérieur. Comme si Amin lui avait posé un lapin, alors que, une demi-heure plus tôt, il lui avait juré qu'il serait chez lui.

Et que Leïla y serait aussi.

Marie-Laure se mordit la lèvre inférieure, tandis que ses paupières, ombrées d'un fard à peine visible, se mettaient à papilloter plus vite.

Il fallait absolument qu'Amin ait fait venir l'adolescente. Elle était une pièce maîtresse, dans l'esprit de Marie-Laure ; sans elle, tout son piège risquait de s'écrouler...

Elle frappa une seconde fois, nettement plus fort. Toujours rien. La rage au ventre, elle allait faire demi-tour, lorsqu'il lui sembla entendre comme un raclement de savates, derrière la porte.

Au moment où celle-ci s'ouvrit, la minuterie du palier s'éteignit. Et c'est comme nimbée de la clarté solaire, dispensée par la fenêtre dans son dos, que la silhouette athlétique d'Amin lui apparut.

Totalement nu et ruisselant de gouttelettes transparentes qui scintillaient dans la lumière froide et blanche de cette matinée de gel.

— Excuse, j'étais sous la douche, grommela-t-il en faisant demi-tour. Je vais me sécher et j'arrive...

— Leïla n'est pas là ? demanda Marie-Laure d'une voix un peu tendue.

Puis, sans attendre une réponse que de toute façon elle n'aurait pas obtenue, elle pénétra dans la pièce principale, où régnait toujours le même invraisemblable foutoir, et découvrait une jeune Beurette aux cheveux roux,

manifestement teints, vautreée sur le canapé, un baladeur sur les oreilles.

— Évidemment, je pouvais toujours frapper ! murmura-t-elle, alors que Leïla, toute à la musique qui lui faisait agiter nonchalamment la tête de droite à gauche, ne l'avait encore pas vue.

L'adolescente était vêtue d'un tee-shirt noir, où l'inscription « *Fuck the police* » s'étalait en grosses lettres rouges dégoulinantes et passablement déformées par le volume étonnant de la poitrine qui se trouvait en dessous. Plus bas, elle portait une mini-jupe de stretch noir ultra-moulante. Et comme elle avait replié sa jambe gauche pour poser son talon sur le bord du canapé, tandis que son pied droit restait à terre, Marie-Laure avait une vue plongeante sur le triangle rose de sa petite culotte. En face du canapé, la télé était allumée, mais sans le son. Qui aurait, de toute façon, été inutile.

— Salut ! claironna Marie-Laure, en se plaçant délibérément dans le champ visuel de l'adolescente.

Leïla lui sourit, enleva ses écouteurs de ses oreilles et observa la nouvelle venue des pieds à la tête, avant de répondre :

— Salut ! Vous êtes Marie-Laure, c'est ça ? Amin arrête pas de me bassiner avec vous, depuis tout à l'heure, comme quoi vous le faite kiffer à mort, et tout ça. C'est vrai que vous êtes plutôt canon...

Marie-Laure sourit, flattée malgré elle du compliment, qui avait l'air sincère, à voir la façon dont la Beurette la dévorait de ses grands yeux noirs.

— Bon, les meufs, vous voulez... commença Amin, en débouchant de la salle de bains, parfaitement sec à présent... mais toujours aussi nu.

Tandis qu'il s'avançait vers les deux femmes, son sexe, imposant même au repos, se balançait devant lui, mollement, presque nonchalamment, comme la trompe d'un jeune éléphant.

— Tu pourrais peut-être t'habiller, l'interrompit Marie-Laure, d'un ton un peu trop pincé, qui fit éclater de rire Amin.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? De toute façon, vous la connaissez aussi bien l'une que l'autre, ma queue, non ?

Cette allusion directe à leurs rapports érotiques, fait devant Leïla, fit monter le sang aux joues de Marie-Laure. Elle crut d'abord que c'était la colère qui l'empourprait, puis elle se rendit compte que c'était autre chose, de plus trouble...

Elle choisit d'ignorer Amin et s'assit sur le canapé, à côté de Leïla qui, elle, ne semblait pas du tout gênée par l'allusion.

— Je vais préparer un thé à la menthe, cria-t-il de la minuscule cuisine, la tête passée dans l'entrebâillement de la porte. Vous en voulez ?

Marie-Laure fit signe que ça lui était égal et se tourna vers Leïla :

— Amin m'a dit que vous étiez très amies, Zohra et toi...

L'adolescente haussa les épaules, ce qui fit osciller la masse lourde et

ferme de ses seins :

— Ouais, on était même très copines, elle et moi. C'était comme ma sœur. Et j'arrive pas à encaisser qu'un salopard ait pu la zigouiller.

— « Comme ma sœur » ? gouailla Amin, en contrefaisant la voix de Leïla. Tu parles ! Raconte-lui plutôt comment vous vous êtes gougnotées toutes les deux !

Leïla leva les yeux au ciel, puis regarda Marie-Laure avec un sourire indulgent :

— Faut toujours qu'il en rajoute, ce pauvre Amin...

— Comment ça : que j'en rajoute ? rigola celui-ci, en s'asseyant en tailleur sur la moquette tachée et usée à la corde. Tu as oublié le jour où je vous ai surprises dans la cage d'escalier du 3B, et que t'étais assise les jambes écartées sur le palier pendant que Zohra, à genoux deux marches plus bas, était en train de te bouffer la chatte comme une grande !

— Bon, et alors ? s'énerva Leïla. Ça te défrise que je préfère les filles aux mecs ? Si tu veux savoir, ta grosse queue, elle m'a jamais fait triper, moi !

— T'as pas toujours dit ça, conclut Amin, avec un petit sourire fat, en tripotant négligemment l'objet de la polémique.

Marie-Laure, que la conversation plongeait dans une sorte de trouble qui lui faisait battre le sang aux tempes, entoura les épaules de Leïla de son bras gauche, dans le simple but d'attirer son attention sur ce qu'elle avait à lui dire.

Aussitôt, elle eut la surprise de sentir l'adolescente se laisser aller contre elle avec une sorte d'abandon lascif. La masse élastique de sa poitrine s'écrasa contre la sienne, faisant naître une boule de chaleur inexplicable au creux de son ventre.

Inexplicable parce que Marie-Laure Argentan ne se souvenait pas avoir jamais été sexuellement attirée par les autres filles, même quand elle était très jeune.

En face du canapé, elle vit une lueur égrillarde passer dans les yeux sombres d'Amin, tandis que sa virilité se mettait à gonfler et à durcir rapidement.

Et, au même moment, elle sentit la main droite de Leïla qui, légèrement, timidement, avec une ultime hésitation juste avant le contact, se posait sur la partie de sa cuisse que la jupe de son tailleur vert laissait à nu.

Marie-Laure sentit sa raison chanceler. Qu'est-ce qu'elle faisait là ? Qu'est-ce qui se passait ? Elle était venue pour discuter très sérieusement d'une affaire grave. Qu'est-ce qui lui arrivait, tout d'un coup ?

Alors, au lieu des phrases qu'elle avait préparées dans sa tête, pour convaincre Leïla, elle s'entendit dire, de sa voix rauque qu'elle ne connaissait que trop bien, la voix de la Marie-Laure possédée par un désir naissant et impérieux :

— Dis donc, j'ai l'impression que ça lui fait plutôt de l'effet à Amin, de nous voir comme ça, collées l'une contre l'autre, tu ne crois pas ?

Leïla leva son visage vers elle et ses lèvres un peu épaisses, mais brillantes et bien dessinées, dessinèrent une petite moue presque enfantine :

— Si ça l'amuse de bander dans le vide, c'est son droit, hein ? Moi, j'en ai rien à foutre de sa grosse bite !

Marie-Laure eut l'impression qu'une main invisible la saisissait doucement par la nuque pour pousser sa tête en avant. Et, avant qu'elle ait eu le temps de réagir, ses lèvres s'écrasèrent sur celles de Leïla.

Aussitôt, l'adolescente envoya sa langue chaude et agile à la rencontre de la sienne, et elles échangèrent un baiser fougueux, long, passionné.

Et, quand la main fureteuse de Leïla chercha à s'insinuer sous la jupe de son tailleur, Marie-Laure ouvrit les cuisses pour lui faciliter le passage, tandis que sa propre main se faufilait sous le tee-shirt de la Beurette pour agacer du bout des ongles la pointe dardée et frémissante de ses seins.

Puis les lèvres des deux filles se séparèrent et, relevant les yeux, elles constatèrent que le jeune caïd, de nouveau debout, les dévorait d'un regard halluciné. Tout en se masturbant carrément devant elles.

D'un commun accord, les deux filles l'ignorèrent, pour ne se consacrer qu'à elles-mêmes.

— Vous êtes vraiment très belle, souffla Leïla, la respiration haletante. Dès que vous êtes entrée, j'ai eu envie de...

Trouvant sans doute que des actes seraient plus parlant que des mots, elle s'interrompit net, et, saisissant les bords de son tee-shirt, le fit passer par-dessus sa tête, ébouriffant au passage ses cheveux presque rouges.

Puis, elle prit ses seins à pleines mains et les tendit vers Marie-Laure, comme une offrande, et souffla d'une voix changée :

— Allez-y ! sucez-les...

Marie-Laure ne chercha plus à comprendre ce qui lui arrivait, elle n'essaya plus de mettre un nom sur ce désir nouveau qui la poussait vers le corps épanoui, encore juvénile pourtant, de Leïla, et encore moins d'y résister.

Avec une avidité un peu fébrile, elle prit entre ses lèvres l'un des deux petits bourgeons de chair dure dardés sur elle, et le fit rouler sous sa langue, déclenchant presque aussitôt les soupirs alanguis de Leïla.

En même temps, comme guidée par une force qui la dépassait et la contrôlait entièrement, elle retroussa la jupe de stretch sur la taille de Leïla – laquelle souleva complaisamment les reins pour lui faciliter l'opération –, puis saisit l'élastique de sa petite culotte rose.

Durant plusieurs secondes, Marie-Laure resta immobile, les yeux fixes, les lèvres entrouvertes, fascinée par la luxuriance noire qui s'étalait au bas du ventre cuivré de Leïla.

— Elle te plaît, ma chatte ? demanda celle-ci, d'une petite voix ingénue.

Marie-Laure sentit ses dernières résistances s'effondrer d'un bloc.

Se laissant tomber à genoux entre les cuisses grandes ouvertes de l'adolescente, elle plaqua son visage au centre de cette forêt anarchique et profonde, d'où s'exhalaient des parfums musqués d'Orient, avec l'avidité gourmande d'un ourson plongeant son groin dans une vasque de miel.

En même temps, deux mains vinrent se plaquer sur ses fesses. Mais ces mains-là, impatientes, presque brutales, au point de littéralement arracher son slip de satin noir, c'étaient celles d'Amin.

Sans cesser de darder sa langue dans les touffeurs affolantes et épicées qui s'offraient à ses caresses de plus en plus profondes, Marie-Laure cambra les reins, pour s'ouvrir le plus qu'elle pouvait.

Elle ne put retenir une sorte de sanglot de bonheur, ou de délivrance, ou de gratitude, lorsque le formidable membre d'Amin, dur, gonflé, noueux, brûlant, l'investit de toute sa puissance pénétrante...

La joue posée sur le ventre encore frémissant de Leïla, sa lèvre inférieure chatouillée par les premiers poils follets de sa toison noire, Marie-Laure redescendait lentement du nuage érotique où elle était perchée.

L'odeur sucrée du thé à la menthe brûlant vint effleurer agréablement ses narines et, tel le contrepoison d'un quelconque philtre d'amour, lui remit aussitôt les idées en place.

Elle se redressa et, après un instant d'hésitation, parvint à affronter le regard de Leïla. L'adolescente lui sourit. Un sourire comblé, reconnaissant, heureux, naturel. Le sourire d'une fille saine, contente d'avoir bien joui, et inaccessible à toute forme de culpabilité...

Marie-Laure lui prit une main entre les siennes et la regarda droit dans les yeux :

— Leïla, si je te disais que je connais parfaitement le type qui a étranglé Zohra, comment est-ce que tu réagirais ?

Un éclair de rage assombrit les prunelles de la Beurette qui, les sourcils froncés, répondit sans hésiter :

— Je rameuterais deux ou trois copines bien balèzes et on irait lui exploser la gueule à coups de chaînes de mobe, à cette caillera !

Marie-Laure eut l'impression que ces paroles avaient la douceur rafraîchissante d'une source de montagne sur ses nerfs à vif.

— Parfait, c'est exactement ce que j'attends de toi, murmura-t-elle avec une voix que la passion faisait légèrement trembler. Mais, par contre, vous pourrez laisser les chaînes de mobe au garage. Car j'ai une bien meilleure idée. Seulement, avant que je t'en parle, il va falloir me promettre de faire tout ce que je vais te demander, et uniquement ça. Tu le promets ?

Leïla haussa les épaules :

— Du moment que c'est pour massacrer le type qui a tué Zohra, je suis prête à promettre tout ce que tu veux. Et puis, on ne refuse rien à une meuf qui lèche aussi bien que toi !

Marie-Laure se sentit devenir écarlate et faillit écraser ses lèvres sur celles de Leïla, mais elle réussit à se reprendre, et à poursuivre sur un ton presque calme :

— Maintenant, écoute-moi bien. Voilà ce que nous allons faire...

Au début de ses explications, Leïla l'écoutait avec un visage à peu près indifférent.

Mais, rapidement, un sourire vint se dessiner sur ses lèvres rouges et une leur d'excitation s'alluma dans ses grands yeux noirs.

Et plus son interlocutrice parlait, à voix égale, plus l'adolescente s'échauffait et donnait des signes d'enthousiasme grandissant.

À la fin, quand Marie-Laure se tut, c'est tout juste si Leïla ne battait pas des mains, tandis que son corps aux trois quarts dénudé se trémoussait d'excitation sur le canapé.

— C'est géant, ton plan ! souffla-t-elle, en regardant la jeune femme avec une nuance d'admiration. Je crois qu'il y a moyen de bien s'marrer.

— Nous, on va peut-être bien se marrer, comme tu dis, rectifia Marie-Laure d'une voix sourde. Mais pas le salaud qui va nous servir de cobaye...

L'assistante de Pierre-Antoine Salèze s'interrompit brusquement, prit le visage rond de la Beurette entre ses deux mains et l'embrassa doucement sur la bouche, les yeux mi-clos.

Mais, dès qu'elle éloigna son visage du sien, toute douceur s'en évapora aussitôt et, d'une voix si froide qu'elle fit frissonner Leïla malgré elle, Marie-Laure conclut :

— Car, pour le cobaye en question, je crois que ça va être un moment atroce. Et d'autant plus atroce que ce sera le dernier qu'il passera sur cette Terre.

— Tu crois qu'on va la retrouver, au milieu de ces immeubles qui se ressemblent tous ? demanda Aimé Brichot, alors que la 306 de service conduite par Boris Corentin pénétrait dans la cité André-Fortier.

Sa flèche ne jugea pas utile de répondre, préférant se concentrer sur la topographie des lieux. Et essayer de retrouver l'immeuble où Leïla, lors de leur première entrevue, leur avait dit qu'elle habitait.

Il ne tarda pas à pousser un soupir découragé. Aimé Brichot avait raison : à moins de connaître la dénomination exact de l'endroit que l'on cherchait :

B2, C4, A3, etc., il était quasiment impossible de se repérer, entre ces barres d'HLM sinistres et que l'on aurait dit « clonés » les uns sur les autres, indéfiniment.

— Il *faut* qu'on la retrouve, gronda Corentin entre ses dents, en tournant, au hasard, dans la première rue se présentant à sa droite. Notre seul espoir, et il est mince, je te l'accorde, c'est que Leïla puisse identifier formellement Salèze comme étant l'homme qu'elle a vu sortir du Centre socioculturel désaffecté, le soir où Zohra y a été étranglée. Sinon, il faudra bien se résoudre à... Bon sang ! Regarde, Mémé !

Le coup de frein brutal faillit projeter Aimé Brichot dans le pare-brise.

— Tu pourrais prévenir ! grommela-t-il d'un ton franchement rogue. Et alors ? Qu'est-ce que je suis censé regarder, au juste ?

Sans rien dire, Boris pointa l'index vers une entrée d'immeuble, située à une trentaine de mètres de leur voiture. Aimé Brichot vit un jeune Beur, grand, athlétique, en grande conversation avec une fille aux cheveux rouges, qu'il reconnut aussitôt.

— Mais t'as raison, c'est elle, c'est Leïla ! s'exclama-t-il, en remontant machinalement ses lunettes. Un vrai coup de bol, dis donc !

— Ce n'est pas ça le plus intéressant, répondit Corentin, avec un calme presque trop grand. Il y a une troisième personne avec eux. Pour l'instant, tu ne la vois pas parce qu'elle est derrière le type, mais attend qu'ils bougent...

La chose se produisit à peine une minute plus tard, quand, avec un petit signe de la main, Leïla s'éloigna de la cage d'escalier.

Alors, Aimé Brichot découvrit une jeune femme de type européen, aux cheveux blond cendré, vêtue d'un élégant et discret tailleur vert. Et il la reconnut aussi bien que Corentin quelques secondes auparavant.

— Bon Dieu ! s'exclama-t-il sourdement, mais c'est... c'est...

— C'est Marie-Laure Argentan, l'assistante parlementaire de Pierre-Antoine Salèze, exactement, conclut Corentin, le regard fixé sur le couple qui, après avoir fait demi-tour, disparaissait à nouveau à l'intérieur de l'immeuble dont ils venaient à peine de sortir.

Un silence lourd retomba à l'intérieur de la voiture, ponctué par les braillements de la dizaine d'enfants qui jouaient sur la pelouse rachitique et jaune.

— Mais quel rapport peut-il y avoir entre M^{lle} Argentan et Leïla ? finit par demander Aimé Brichot. Et qu'est-ce qu'elle est venue faire ici ?

— C'est ce que j'aimerais bien savoir aussi, répondit Corentin, les mâchoires serrées, tout en enclenchant la première vitesse. Et je crois que le mieux, c'est encore d'aller le demander à Leïla, avant qu'elle ne s'évanouisse dans la nature...

Ils l'avaient vu tourner le coin de l'immeuble, vers la gauche. Et c'est la

direction que suivit Corentin, en évitant quand même de rouler trop vite, pour ne pas attirer inutilement l'attention (et la tension...) sur eux. Ils eurent la chance d'apercevoir la silhouette tout de noir vêtue de l'adolescente, au moment où elle pénétrait dans une cage d'escalier.

Boris Corentin se gara en catastrophe, deux roues sur le trottoir, deux autres sur la chaussée, et se rua hors de la voiture. S'il ne rattrapait pas Leïla avant qu'elle ne se perde dans les étages, ça allait être beaucoup plus coton de la retrouver.

Au moment où, suivi par Aimé Brichot, il s'engouffra dans l'immeuble, la jeune fille attendait sagement l'ascenseur, miraculeusement en état de marche.

— Leïla !

Elle se retourna, le sourire aux lèvres. Lequel sourire disparut comme par enchantement dès qu'elle identifia les deux policiers.

— Ah ! c'est vous... marmonna-t-elle, sur le ton que l'on emploie quand le hasard nous met, au coin d'une rue, en présence d'un impitoyable raseur.

— Leïla, il faut que nous ayons une conversation sérieuse, vous et nous... murmura doucement Corentin, attentif à ne pas la braquer.

Elle haussa les épaules :

— Pour quoi faire ? Je vois pas ce qu'on pourrait encore avoir à se dire, hein ! Le passé, c'est le passé, et ce qui est fait est fait !

Son ton de voix était trop dégagé, trop serein. Elle singeait l'insouciance et, du coup, elle en faisait un peu trop.

— Vous vous souvenez quand même que votre amie Zohra est morte ? demanda Corentin, d'une voix un peu plus sèche.

Leïla eut un sourire forcé, presque faux :

— Ouais, ça va, je suis pas mongo ! Je le sais qu'elle est morte, Zohra ! Et alors ? À quoi ça servirait de ressasser tout ça pendant des jours et des jours ? Vous aussi, vous devriez laisser tomber, d'ailleurs. Vous n'arriverez à rien, et tout le monde s'en fout de savoir qui a tué ou qui a pas tué...

— Mademoiselle, intervint Brichot, prenant le relais de sa flèche, nous avons besoin de vous pour identifier l'homme que vous avez vu sortir du Centre, l'autre soir, et monter dans la...

— Alors là, sûrement pas ! explosa Leïla. Vous faites chier, à la fin ! Je veux plus m'occuper de tout ça ! Je veux qu'on me foute la paix, d'accord ? Et surtout, je veux plus parler aux keufs, c'est clair ?

L'ascenseur arrivait et Leïla ouvrit la porte avec une sorte de violence exaspérée. Aimé Brichot esquaissa un geste pour l'empêcher d'y monter, mais Boris Corentin retint son bras. La porte se referma avec un bruit caoutchouteux, puis ils virent le rectangle lumineux de la cabine s'élever lentement et disparaître.

— Ça n'aurait servi à rien, soupira Corentin, tandis qu'ils ressortaient de

l'immeuble, dans le froid piquant et ensoleillé de cette fin de matinée. Elle a joué un rôle, de bout en bout. Même à la fin, quand elle s'est mise en colère, c'était bidon. Juste un prétexte pour pouvoir nous fausser compagnie. Et de le faire rapidement, c'est-à-dire avant de risquer de laisser échapper des paroles compromettantes !

— Marie-Laure Argentan, ici, en contact avec cette fille : qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? murmura Brichot, en remontant dans la voiture.

— Je n'en sais rien, soupira Corentin en mettant le contact. Mais j'ai le pressentiment qu'il se prépare quelque chose. Un sale coup même. Et j'ai même l'impression que ce sale coup doit concerner directement Pierre-Antoine Salèze.

— Je suis d'accord avec toi, admit Aimé Brichot. Mais quoi ? Et où ? Et quand ?

Les deux mains de Corentin se crispèrent sur le volant et il répondit, sans tourner la tête vers son coéquipier :

— Quoi ? Je n'en sais rien, malheureusement. Je sens une espèce de piège, de traquenard, c'est assez vague... Où ? Ça me paraît le moins problématique, vu que les différents protagonistes, et en particulier Pierre-Antoine Salèze et son assistante, ne disposent pas de cinquante points de chute à Strasbourg...

Corentin desserra le frein à main, passa la première et démarra un peu trop brusquement.

— Non, tu vois, c'est le « quand » qui m'inquiète le plus, finit-il par dire, tandis qu'ils roulaient en direction du centre de Strasbourg. Parce que, la session plénière se terminant demain, s'il doit se passer quelque chose de grave, c'est forcément imminent...

CHAPITRE XI



Marie-Laure Argentan ne put s'empêcher de sursauter en entendant s'ouvrir la porte du bureau. Lorsque Pierre-Antoine Salèze apparut dans l'encadrement, elle sentit son cœur s'emballer, sans qu'elle soit capable de démêler exactement tous les sentiments et les sensations contradictoires qui s'y entrechoquaient.

La joie et la haine dominaient, c'est entendu. La haine qu'elle ressassait depuis tant d'années, maintenant ; qu'elle entretenait savamment, comme un feu de braises que l'on ne veut pas voir s'éteindre, faute d'être sûr de savoir le rallumer ; la haine qui était née de la résignation de sa mère face à l'innommable ; la haine de ce que Pierre-Antoine Salèze avait, à plus de vingt années de distance, fait d'elles deux, la mère et la fille.

Et puis, il y avait la joie. La joie nouvelle, intacte, resplendissante, de savoir que le piège imaginé par elle était en train de se mettre en place et que, pour l'instant, tout s'emboîtait parfaitement, en vue de la curée finale. De l'estocade qui mettrait à genoux l'ignoble bête, répandant son sang à flots dans la poussière d'une arène imaginaire mais combien délicieuse...

Mais il y avait autre chose, dans l'esprit de Marie-Laure Argentan. Des sentiments plus difficiles à débrouiller, parce que plus impalpables et enfouis plus profondément, dans les soubassements de son âme.

En fait, elle se rendait bien compte que le nœud de son problème était l'irrésistible attirance qu'elle éprouvait pour son patron. Ou, plus exactement, la puissance de son impact érotique et sexuel sur elle. Qui la poussait à des choses dont elle-même se serait crue incapable ; des choses qui, en principe, à froid, la dégoûtaient profondément.

Comme par exemple cette tournante à laquelle, la veille, elle s'était livrée de son plein gré. Qu'elle avait même provoquée. Et au cours de laquelle, elle avait joui comme jamais. Comme une damnée...

Et puis, le matin même, sa découverte des plaisirs lesbiens avec Leïla...

Si Pierre-Antoine Salèze continuait de la tenir en son pouvoir – un pouvoir quasiment maléfique, à ses yeux –, jusqu'où continuerait-elle à s'enfoncer ? À quels abîmes de débauche atteindrait-elle ?

Marie-Laure sourit à son patron, tandis qu'il s'avavançait vers le petit bureau, d'une démarche légèrement chaloupée.

Heureusement, tout cela allait bientôt être fini. Une fois que Salèze serait sorti de sa vie, elle était certaine qu'elle redeviendrait la Marie-Laure d'avant, la Marie-Laure « normale ».

Et, pour cela, pour qu'il disparaisse de son existence, le plus simple et le plus radical était de le faire disparaître... tout court.

C'était presque fait. Il ne restait plus à Marie-Laure qu'une petite formalité à accomplir. Il lui fallait encore convaincre Pierre-Antoine de coopérer à son plan.

C'est-à-dire à sa propre mort.

— Vous avez fini de taper mon projet d'amendement ? demanda le député, en posant négligemment une fesse que le coin du bureau. J'aimerais bien y rejeter un coup d'œil avant le début de la séance de cinq heures...

Marie-Laure croisa très haut ses jambes, faisant crisser ses bas l'un contre l'autre.

— Voulez-vous que je vous le lise ? proposa-t-elle de sa voix un peu trop rauque. Vous vous rendrez mieux compte qu'en le lisant à voix basse...

— Allez-y, je vous écoute, approuva Salèze, en glissant un regard allumé dans le décolleté du tailleur de son assistante.

Marie-Laure Argentan posa la main droite sur la souris de l'ordinateur et fit défiler le texte à l'écran jusqu'à son début. Puis, elle commença à le lire, d'une manière un peu saccadée :

— *Projet d'amendement à la loi déposée par monsieur le député X, concernant les harmonisations des politiques culturelles nationales, en accord avec les accords internationaux sur les biens culturels...*

Sans lever les yeux de son écran, sans que sa voix ne change d'un iota, sans que son visage ne trahisse la moindre émotion apparente, Marie-Laure enchaîna :

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai mouillé comme une folle, tout le temps que je tapais ce texte. Je pensais à vous...

Puis, elle continua :

— *Il nous semble peu judicieux, dans le cadre de la juridiction européenne, de confier aux seuls acteurs sociaux le soin de gérer les flux financiers... Je me suis même branlée, juste avant que vous n'arriviez. J'avais tellement envie d'une queue !... flux financiers engendrés par les diverses subventions accordées par les États de la Communauté. J'ai failli aller*

chercher le gardien d'étage, pour qu'il me pine tout de suite, sur ce bureau...

Le teint écarlate, Salèze émit une sorte de gargouillis humide, se leva brusquement et, plongeant ses deux mains dans le décolleté de son assistante, il plaqua son bassin contre sa bouche.

— Espèce de petite salope ! bafouilla-t-il en frottant son pantalon distendu contre les lèvres de la jeune femme. Si c'est un coup de bite que tu veux, tu vas l'avoir, fais-moi confiance !

Il poussa un gémissement rauque lorsque Marie-Laure entreprit de mordiller doucement son membre tendu à travers le tissu de son pantalon anthracite.

Et un autre gémissement, de surprise et de frustration cette fois, quand, contrairement à ce qu'il attendait, elle s'écarta brusquement de lui.

— Pas maintenant, souffla-t-elle de son affolante voix de gorge, qui ressemblait déjà au souffle d'une femme en plein orgasme. On n'a pas assez de temps avant la reprise de votre séance. Et puis, je préfère me réserver pour ce soir...

Pierre-Antoine Salèze déglutit avec difficulté et répéta machinalement :

— Pour ce soir ?

Marie-Laure revint vers lui et plaqua doucement sa paume contre sa virilité frémissante pour la masser d'un léger mouvement tournant.

— Oui, ce soir ! murmura-t-elle, tout près de l'oreille de son patron. Je vous ai préparé une surprise...

— Quel genre de surprise ? souffla Salèze, en claquant ses deux mains sur la croupe ronde et ferme de son assistante.

— Le genre « apothéose érotique » ! répondit Marie-Laure sur le même ton, en cambrant complaisamment les reins pour faciliter la progression des doigts masculins, qui avaient trouvé le moyen de s'insinuer sous sa jupe. Vous sentez comme je mouille déjà, rien que d'y penser ? Ça va être magique, j'ai tout prévu...

— C'est vrai que tu es trempée, espèce de grosse cochonne ! gronda Salèze, les pupilles dilatées par le désir qui lui coupait presque la respiration.

Mais, pour la deuxième fois, Marie-Laure s'écarta brusquement de lui, le laissant haletant, les tempes ruisselantes de transpiration.

— Vous allez être en retard à la séance, dit-elle, d'une petite voix moqueuse.

Pierre-Antoine Salèze se précipita sur elle, les bras tendus en avant, mais, d'un petit bond latéral vers le canapé, elle lui échappa.

— Tout à l'heure, ronronna-t-elle. Ça sera tellement meilleur ! Tout ce que vous avez à faire, c'est de revenir ici, à la fin de la séance, et d'attendre que tous les autres occupants de l'IPE soient rentrés chez eux. Et, dès que le Parlement sera désert, alors là, j'entrerai en scène... avec mes petites

surprises. Après ça, vous n'aurez plus qu'à vous laisser faire, pour vivre la soirée la plus extraordinaire de votre vie. Une soirée unique !

Marie-Laure reprit une voix plus calme, pour ajouter :

— Et maintenant, dépêchez-vous : la séance commence dans trois minutes, juste le temps pour vous de rejoindre l'hémicycle !

— C'est du sadisme de me laisser dans cet état ! protesta faiblement Salèze, sur un ton presque pitoyable. De la cruauté mentale !

Pourtant, un rapide coup d'œil à sa montre lui apprit que son assistante avait raison. L'air encore un peu halluciné, la démarche légèrement titubante, les yeux dégoulinants de rêveries inavouables, le député se dirigea vers la porte et quitta le bureau sans ajouter un mot.

Dès qu'il eut disparu, le visage sensuel de Marie-Laure Argentan se ferma brutalement, exactement comme un rideau de fer qui s'abat devant une vitrine de Noël.

— De la cruauté mentale, hein ? grinça-t-elle d'une voix qu'elle-même reconnut à peine. Ce n'est rien encore, espèce de salaud ! Dans quelques heures, quand tu seras de retour dans ce bureau, c'est avec la cruauté physique que tu vas faire connaissance !

Le gobelet de plastique blanc que Marie-Laure avait saisi sur le bureau sans s'en apercevoir explosa littéralement sous la pression de ses doigts.

— Et ce bureau, ce bureau de député européen dont tu es si fier, dit-elle, sur un ton encore plus caverneux, si tout se passe bien, c'est les pieds devant que tu le quitteras !

CHAPITRE XII



— Et maintenant, vous comptez faire quoi, concrètement ? demanda Eisa Fabre, en regardant alternativement Boris Corentin et Aimé Brichot, assis à leurs bureaux respectifs, et plongés dans le même silence lourd.

— Évidemment, du moment que Leïla refuse de coopérer, ça ne nous laisse pas beaucoup d'ouverture... marmonna Aimé Brichot, occupé à torturer la pointe de sa moustache.

— Ça nous en laisse en tout cas au moins une ! fit alors Corentin, semblant soudain sortir de son espèce de torpeur morose. Celle qui consiste à donner un bon coup de pied dans la fourmilière, histoire de voir ce qui va en sortir.

— Pour ça, on peut te faire confiance ! grommela Brichot, qui se méfiait toujours un peu des initiatives de sa flèche, dans ce genre de situations.

— Et ça consisterait en quoi, ce coup de pied ? demanda la jeune policière alsacienne.

Boris Corentin se leva brusquement et attrapa son blouson fourré au perroquet de bois verni :

— À aller demander carrément à M^{lle} Argentan ce qu'elle fricotait avec Leïla, dans la cité André-Fortier, dans un premier temps. En lui laissant entendre qu'on sait beaucoup plus de choses qu'elle ne le croit. Après, ma foi, on fera comme d'habitude : on improvisera !

— Je viens avec vous ! fit Eisa Fabre, sur un ton ferme et décidé.

— Certainement pas ! répliqua Corentin sur le même ton. N'oublie pas que Mémé et moi n'avons plus aucun droit de nous occuper de cette enquête : en cas d'emmerdes avec la hiérarchie, j'aime autant que tu ne sois pas mêlée à tout ça...

Il la prit par les épaules et lui sourit :

— Et puis, tu nous seras plus utile en restant ici : on peut avoir besoin d'un point fixe, et tu feras ça très bien...

— Ouais, c'est comme d'habitude, quoi ! soupira Eisa, la mine faussement furieuse : pendant que les garçons vont s'amuser aux cow-boys dehors, les filles restent à la maison pour jouer à la dinette !

Dès que Nicole Fontaine, la présidente du Parlement européen, eut décrété la levée de séance, les députés présents s'ébrouèrent tous en même temps. Exactement comme quand, au théâtre ou à l'opéra, le rideau tombe pour l'entracte.

Contrairement à son habitude, Pierre-Antoine Salèze fut l'un des premiers à quitter son siège, à remonter rapidement la travée latérale et à foncer vers la porte de l'hémicycle.

Il était un peu plus de sept heures du soir et, depuis le début de séance, il ne pensait qu'à une seule chose, au point qu'il aurait eu le plus grand mal à dire sur quoi exactement avaient porté les débats...

Il pensait à la mystérieuse surprise que son assistante disait lui avoir concoctée. Pendant plus de deux heures, son imaginaire érotique avait carburé à plein rendement, faisant monter sa température de plusieurs degrés. Sans qu'il parvienne à se représenter ce qui l'attendait.

Hors de l'hémicycle, dans l'espace des pas perdus, il louvoya habilement entre les « tulipes », de façon à ne pas risquer de se faire bêtement interpeller par un journaliste en mal de scoop. Scoop qu'il aurait bien été en peine de lui fournir, quel que soit le sujet.

Sauf un : le seul sujet qui l'intéressait, c'était la manière inédite dont il n'allait pas tarder à s'envoyer en l'air, sans qu'il sache au juste ni où, ni comment.

Soulagé de n'avoir été accosté par personne, Salèze traversa rapidement la passerelle qui enjambait la « rue » et s'engouffra dans l'ascenseur extérieur entièrement vitré qui grimpait vers les étages réservés aux parlementaires, l'esprit encombré d'images de corps nus et enchevêtrés...

Il appuya sur le bouton du quatorzième étage. La porte coulisssa sans un bruit et la cabine, dans une sorte de soupir caoutchouteux, se mit en marche vers le haut, emportant Pierre-Antoine Salèze vers ses « appartements » parlementaires. C'est-à-dire vers son destin.

Marie-Laure Argentan jeta un rapide coup d'œil à la pendule électronique qui trônait dans le hall situé en-deçà de la sortie réservée aux visiteurs.

Dix-neuf heures quarante.

Elle eut un petit sourire satisfait et, d'une démarche nonchalante, se dirigea vers le poste de contrôle, situé dans le petit sas, entre le hall et les tourniquets d'accès.

Elle poussa un petit soupir de soulagement en reconnaissant, derrière le comptoir où trônaient une demi-douzaine d'écrans de contrôle, la silhouette efflanquée de Pascal Commynes. Avant de se diriger vers lui, Marie-Laure défit discrètement le premier bouton de sa veste de tailleur, accentuant le décolleté de celle-ci.

Quand elle s'encadra dans son champ visuel, Pascal Commynes devint écarlate, à la fois de confusion et de plaisir. Exactement comme à chaque fois qu'il la voyait.

Marie-Laure retint un sourire moqueur. L'effet érotique qu'elle faisait à ce pauvre garçon de vingt-cinq ans, plutôt laid avec son nez en patate et les traces d'acné qui grêlaient ses joues creuses, se voyait précisément comme... un nez au milieu de la figure !

Et, ce soir, elle avait décidé d'en profiter. Ça faisait partie de son plan.

— Bonsoir, Pascal ! murmura-t-elle de sa voix rauque et caressante à la fois. Vous êtes tout seul, ce soir ?

— Mon collègue est parti inspecter que tout allait bien dans la salle de travail des journalistes et dans celle des accréditations, répondit le jeune gardien, les yeux plongés dans le décolleté de Marie-Laure.

Marie-Laure Argentan savait pertinemment que c'était l'heure de cette ronde, et c'est même pour ça qu'elle avait attendu qu'il soit sept heures et demie passées pour aborder Pascal Commynes.

Elle cambra les reins pour faire ressortir le volume de ses seins, qui tendaient la veste de son tailleur :

— Vous ne vous ennuyez pas, toute la soirée ici ? roucoula-t-elle, en plongeant ses grands yeux bleu clair dans ceux du garçon, qui ne savait plus où poser les siens, et jouait nerveusement avec le badge d'accès qu'il tenait dans sa main gauche. Vous êtes bien installés, au moins ?

Pascal Commynes fit un geste vague vers la porte fermée, dans son dos, au fond de la salle du contrôle :

— On a un petit local derrière, pour se reposer. Il y a tout ce qu'il faut. Vous...

Marie-Laure Argentan retint son souffle : tout se jouait là, maintenant. Dans les yeux papillotant du gardien, elle pouvait lire le combat qui se livrait en lui-même entre sa timidité naturelle et l'excitation qu'elle provoquait chez lui. À son grand soulagement, la timidité dut rendre les armes.

— Vous... Ça vous dirait de venir voir ? bafouilla-t-il, sans oser la regarder. Juste pour vous rendre compte, je veux dire...

— Avec plaisir ! s'empressa Marie-Laure, mais sans paraître quand même

y attacher trop d'importance.

Elle se baissa légèrement pour franchir la partie mobile du guichet soulevée en hâte par un Pascal Commynes dont les mains s'étaient mises à trembler.

Il n'en revenait pas : Marie-Laure Argentan, ici, avec lui seul ! Elle qui peuplait ses rêves, endormis ou éveillés, depuis des mois ! Elle était là, à portée de main ! Il fallait qu'il ose tenter le premier geste, il fallait absolument qu'il ose...

D'un geste fébrile, Commine abaissa la poignée et poussa la porte presque brutalement.

— Mais c'est vrai que c'est plutôt cosy ! s'exclama Marie-Laure en découvrant la pièce, divisée en une sorte de petit salon avec télé et un coin cuisine rudimentaire, comportant un petit frigo, un four à microondes et une plaque électrique.

Parce qu'elle ne disposait que de peu de temps dans son timing soigneusement établi, Marie-Laure décida de brusquer les choses. Elle se retourna vers le jeune gardien et prit sa voix de gorge, sa voix rauque, pour murmurer, avec un sourire engageant :

— Vous devriez refermer la porte... Sinon, on pourrait nous voir...

La dernière partie de la phrase produisit un effet immédiat sur Pascal Commynes : celui d'un torrent en crue contre un barrage trop fragile.

Cédant d'un coup, il se précipita sur Marie-Laure avec un grognement sourd, la saisit à bras-le-corps et enfouit son visage dans son décolleté, tandis que sa main droite fourrageait sous sa jupe avec une maladresse brutale.

— Doucement, mon chéri ! murmura Marie-Laure, en le dirigeant mine de rien vers le canapé d'angle, situé en face de la télé fixée au mur par un bras métallique articulé. Tu vas voir, je vais bien m'occuper de toi. Il y a si longtemps que j'en ai envie... Si tu savais !

Hébété, le visage écarlate et les pupilles dilatées, Pascal Commynes se laissa tomber sur le canapé, où il resta vautré, les jambes écartées.

Comme dans un de ses rêves, il vit Marie-Laure s'agenouiller devant lui et, avec un sourire gourmand, déboutonner son pantalon avant de le faire descendre jusqu'aux chevilles, entraînant le slip rouge vif dans le même mouvement.

— Qu'est-ce qu'elle est belle ! roucoula-t-elle, en entourant amoureusement de ses longs doigts la verge qui frémissait, tendue à l'extrême, à quelques centimètres de ses yeux. Je suis sûre que tu as envie que je te suce, je me trompe ?

Pascal Commynes était hors d'état de répondre autrement que par un grognement affirmatif.

Il crut que son cœur allait s'arrêter de battre lorsque les lèvres douces et

brûlantes de Marie-Laure coulissèrent lentement autour de sa virilité gonflée, l'engloutissant centimètre par centimètre. Il se surprit à prier pour que ce délice dure le plus longtemps possible. Prière exactement inverse aux vœux que formulait à la même seconde sa « fellatrice ».

« Excité comme il est, cet imbécile, ça ne devrait pas me prendre plus d'une minute... », songeait-elle en enroulant sa langue autour de la tige de chair dure et palpitante.

Ce fut elle qui gagna.

Au bout de cinq ou six allers et retours dans cette bouche brûlante et vorace, Pascal Commynes eut l'impression qu'un concert d'étoiles explosait dans sa tête, tandis que, au même moment, un véritable geyser fusait de son ventre pour aller inonder la gorge qui le recevait.

Il était encore en plein orgasme que Marie-Laure Argentan était déjà debout.

— Attendez ! supplia-t-il, un bras tendu vers elle, le souffle haché. Attendez, je...

— Une autre fois, mon chéri ! murmura Marie-Laure avec un sourire prometteur. Je reviendrai te voir pour la suite des réjouissances ! Mais, ce soir, je suis vraiment crevée et je vais rentrer tout de suite chez moi. Non, non, ne bouge pas : je peux sortir d'ici toute seule ! Prends le temps de récupérer et surtout de remettre de l'ordre dans ta tenue. Allez, bonne nuit...

Sans un regard de plus pour son si bref amant, Marie-Laure repassa dans la salle du contrôle.

C'était maintenant que la partie délicate se jouait.

Vérifiant à droite et à gauche que personne ne la regardait, elle tira de son sac à main cinq badges d'entrée, de ceux qui sont réservés aux visiteurs.

Elle les glissa dans la boîte métallique grise qui se trouvait à droite des écrans de contrôle. Puis, après une nouvelle vérification que personne ne trainait dans les parages immédiats, elle ouvrit la boîte verte qui se trouvait juste à côté.

Celle où l'on conservait les cartes d'identité des visiteurs jusqu'à leur sortie définitive, au moment où ils rendaient leur badge de libre circulation dans l'enceinte de l'IPE.

Marie-Laure Argentan n'eut aucun mal, parmi la quarantaine de cartes encore dans la boîte, à trouver les cinq qui l'intéressaient. Elle les fit rapidement glisser dans son sac, avant de repasser le petit guichet amovible en direction de la sortie.

Sauf que, au lieu de se diriger vers les tourniquets, elle obliqua à gauche, vers les ascenseurs.

Il ne lui restait plus, maintenant, qu'à aller retrouver les cinq personnes dont elle venait de récupérer les cartes d'identité, cinq « touristes » qu'elle

avait elle-même introduits clandestinement dans les sous-sols du Parlement deux heures plus tôt.

Une fois dans l'ascenseur, Marie-Laure poussa un soupir de soulagement et se détendit un peu. Tout avait fonctionné à merveille.

Un peu avant quatre heures, Amin, Leïla et trois autres filles de la cité s'étaient fait inscrire au contrôle pour faire partie de la visite organisée, qui comprenait, à chaque fois, quarante personnes.

Soigneusement *briefés* par Marie-Laure, les cinq adolescents étaient volontairement restés à la traîne, juste avant que leur groupe n'arrive à la « rue », là où il y avait le plus de va-et-vient.

C'est là que Marie-Laure les avait rejoints, pour les conduire, par les ascenseurs sud, jusqu'aux sous-sols, dans la zone des archives papier du Parlement. Elle les avait fait entrer dans le local sombre où étaient entreposés les containers métalliques qui servaient à stocker les documents à détruire, en leur enjoignant de ne pas bouger jusqu'à ce qu'elle vienne les chercher.

Elle savait qu'ils ne risquaient pas d'être surpris, puisque, traditionnellement, ce n'était qu'après la fin de chaque séance plénière que le personnel s'occupait de la destruction des papiers.

Marie-Laure appuya sur le bouton marqué « 3 secondes/S ». Maintenant que, en remettant leurs badges en place en échange de leurs cartes d'identité, elle avait fait disparaître toute trace de leur présence au sein du Parlement, il ne lui restait plus qu'à aller récupérer ses troupes de choc et de les lancer pour l'assaut final contre l'ennemi mortel.

C'est-à-dire contre Pierre-Antoine Salèze.

Suivi par Aimé Brichot, Boris Corentin poussa la porte permettant de pénétrer dans le sas d'accès à la tour du Parlement. Après la deuxième porte, il se dirigea vers le guichet du contrôle, derrière lequel se trouvait un jeune homme maigre, à l'air bizarrement déboussolé, affligé d'un nez outrageusement camus.

Corentin ne put s'empêcher de sourire à demi, en repensant à la vieille blague d'un de ses condisciples du lycée d'Audierne, quand ils étaient tous deux en classe terminale : « Il vaut mieux avoir un nez Camus que des yeux Sartre ! »

En s'approchant du comptoir, il put lire sur son badge que le garçon s'appelait « P. Commynes ».

Boris Corentin lui montra discrètement sa plaque de policier :

— Mon collègue et moi souhaitons parler à M^{lle} Argentan, l'assistante du député Pierre-Antoine Salèze. On peut passer ?

À sa grande surprise, le dénommé Commynes rougit jusqu'aux oreilles et

lui répondit avec la voix d'un gamin subitement pris en faute :

— Mad... M^{lle} Argentan ? J'ai peur que ce ne soit pas possible, je regrette : il y a une bonne demi-heure qu'elle a quitté l'IPE pour rentrer chez elle...

— Pour rentrer chez elle ? s'étonna Brichot. Comment le savez-vous ?

De nouveau, Commines se mit à rougir jusqu'aux oreilles et baissa les yeux pour répondre :

— Eh bien... En passant ici, elle m'a dit qu'elle était fatiguée et qu'elle rentrait directement se coucher, voilà !

— Et vous savez où c'est, chez elle ? demanda Corentin, les sourcils froncés, agacé par ce contretemps.

— C'est-à-dire que... Oui, bien sûr, nous avons la liste des adresses temporaires de mesdames et messieurs les députés, ainsi que celles de leurs assistants, lorsqu'ils sont en session ici, mais je ne sais pas si j'ai le droit de...

Boris Corentin se pencha vers lui, par-dessus le comptoir, et, un sourire glacial aux lèvres, articula posément :

— Eh bien, moi, je suis sûr que vous avez le droit. J'irais même jusqu'à dire que vous en avez le devoir ! À moins que vous n'acceptiez de prendre la responsabilité de tout ce qui risque de se produire si vous ne nous donnez pas cette adresse. Alors ?

Commines recula de trois pas, hésita encore une seconde ou deux, avant de se diriger vers l'ordinateur qui se trouvait le long du mur, à droite :

— Très bien, je suppose qu'en effet j'ai le droit de vous communiquer cette adresse. Après tout, vous êtes de la police, non ?

— Finement observé ! fit Corentin, en accentuant son sourire un peu moqueur.

— En tout cas, souffla Brichot, tandis que Commines pianotait sur son clavier, si Marie-Laure Argentan est rentrée chez elle, on peut en déduire qu'on est tranquilles pour ce soir...

Boris Corentin, le regard errant dans le hall, désert maintenant, laissa passer quelques secondes de silence, avant de laisser tomber d'une voix sourde :

— C'est curieux, Mémé, mais j'en suis beaucoup moins persuadé que toi...

Planté devant la fenêtre de son bureau, les jambes légèrement écartées, les mains croisées derrière son dos, Pierre-Antoine Salèze contemplait, sans vraiment les voir, les lumières de Strasbourg, qui scintillaient légèrement dans l'air gelé de la nuit.

Pour la dixième fois en moins d'une demi-heure, il jeta à un coup d'œil à sa montre, puis remit sa main gauche dans son dos.

— Presque huit heures et demie ! grogna-t-il à mi-voix. Mais qu'est-ce qu'elle fout, bordel ? Elle m'a monté un bobard ou quoi, avec son histoire de surprise ? Elle n'a pas intérêt, parce que dans ce cas...

Le député sursauta, en entendant la porte s'ouvrir doucement, derrière lui. Instantanément, il sentit ses paumes devenir légèrement moites. Le cœur battant un peu plus vite, il s'efforça de ne pas se retourner tout de suite. Pour prolonger le suspense, le plaisir délicieux de l'attente, pendant laquelle tout est encore possible, tout peut encore arriver...

Une petite sonnette d'alarme se mit à grelotter dans son cerveau, lorsqu'il entendit un murmure à peine audible dans son dos.

Un murmure produit par *plusieurs* voix.

Pierre-Antoine Salèze se retourna d'un bloc. Dans un premier temps, durant une fraction de seconde, en découvrant ces cinq femmes et l'homme qui les accompagnait, il crut à une erreur. À un groupe de visiteurs qui s'étaient trompés de bureau.

Il ouvrait déjà la bouche pour leur signaler leur erreur, lorsqu'il identifia simultanément Marie-Laure Argentan – ce qui était normal – et Amin Al-Whalid – ce qui l'était beaucoup moins.

Quant aux quatre autres filles, c'était des adolescentes. Il y avait deux Beurettes : une rousse et une brune, une Européenne blonde et une Noire, grande et taillée en athlète, coiffée à la rasta.

Le premier moment de stupeur, Pierre-Antoine Salèze se reprit très vite :

— Mademoiselle Argentan, qu'est-ce que ça signifie ce cirque ? demanda-t-il, de cette voix sèche et un peu sifflante que Marie-Laure appelait sa « voix de député ».

Celle-ci, escortée par Amin, s'approcha de lui, avec, sur les lèvres, un étrange sourire qui fit frissonner son patron.

— Ça, monsieur Salèze ? Mais c'est ma surprise, voyons ! Vous vous rappelez que je vous ai promis une surprise, non ? Eh bien ! la voilà... Et c'est pas fini ! Amin, ouvre le sac, s'il te plaît...

Marie-Laure plongea la main et l'avant-bras dans le grand sac de cuir marron que son acolyte tenait ouvert devant lui. Elle la ressortit, brandissant un énorme godemiché de caoutchouc dur, noir comme l'ébène, et d'un réalisme impressionnant.

L'air de plus en plus égaré, visiblement dépassé par les événements, Salèze bredouilla :

— Mais enfin, qu'est-ce que... qu'est-ce que vous voulez faire avec ça ?

Le sourire de Marie-Laure s'accroûtait, se transformant en une sorte de grimace la rendant presque laide.

— Et pourquoi pas te le planter dans le cul, espèce de porc ? gronda-t-elle d'une voix changée. Mais ça sera pour plus tard. En attendant... Tiens, Calisetta, attrape !

Muet de saisissement, Salèze vit son assistante lancer le phallus de caoutchouc en direction de la fille noire qui, sans qu'il s'en aperçoive, avait traversé le bureau pour venir se placer à sa droite.

Machinalement, Salèze suivit l'engin des yeux, le vit tourner dans l'air, avant de retomber comme par miracle dans la main de la Black, qui l'empoigna par l'extrémité et leva le bras très haut.

À la seconde où le député réalisa ce qui allait lui arriver, c'était déjà trop tard pour l'éviter.

De toutes ses forces, Calisetta abattit les deux gros testicules de caoutchouc dur sur sa nuque.

Pierre-Antoine Salèze eut l'impression qu'un éclair traversait sa tête. Puis, que le sol de son bureau basculait brutalement vers la droite pour se mettre à la verticale. Comme si le « chapeau de Napoléon » était en train de se redresser de toute sa masse colossale.

Enfin, toutes les lumières de Strasbourg s'éteignirent en même temps et il bascula dans le trou noir qui venait de s'ouvrir sous ses pieds.

Lorsqu'il reprit conscience, Pierre-Antoine Salèze constata plusieurs choses anormales et préoccupantes.

Qu'il était allongé par terre. Qu'il avait très mal derrière la tête. Qu'il était dans l'incapacité de parler ou de crier, à cause de la serviette de toilette dont « on » s'était servi pour le bâillonner.

Qu'il ne pouvait pas non plus remuer les bras et les jambes, solidement attachés, les uns aux pieds du bureau, les autres à ceux du canapé.

Qu'il était entièrement nu.

Enfin, le même sourire vaguement effrayant flottant sur ses lèvres pulpeuses et rouges, il découvrit Marie-Laure Argentan, agenouillée près de lui, à sa gauche.

Quant à Amin et aux quatre filles inconnues, elles avaient disparu de son champ visuel, mais il pouvait entendre le souffle régulier de leurs respirations, quelque part du côté de la fenêtre.

— Tu te demandes ce qui t'arrive, hein, espèce d'ordure ? siffla Marie-Laure, de cette voix que Salèze arrivait à peine à reconnaître et qui lui faisait de plus en plus peur. Je vais te l'expliquer. Je suis sûre que tu te demandes aussi *pourquoi* on te fait subir tout ça... Ça aussi, je te le dirai plus tard. J'ai envie que tu te tortures un peu les méninges, avant. Que tu fouilles dans ta mémoire, dans tes souvenirs les plus ignobles, et que tu te souviennes de ce que tu as bien pu faire pour mériter un traitement pareil. Tes souvenirs les

plus anciens comme les plus récents. Tiens, je vais te mettre sur la voie : ça a un rapport direct avec ce truc, là...

Joignant le geste à la parole, Marie-Laure saisit entre ses doigts le sexe flasque de son patron, pour jouer négligemment avec.

— Elle n'est pas bien vaillante, on dirait ! ricana-t-elle. Je l'ai connue plus « flambarde », cette queue dont tu es si fier...

Elle lâcha la verge qui retomba sur la cuisse de son propriétaire.

— Bon, maintenant, je te donne le programme des réjouissances, décréta Marie-Laure. Tu sais ce qu'on dit du pal, n'est-ce pas ? « Ce supplice qui commence si bien et qui finit si mal ! » Eh bien, c'est un peu ce que j'ai prévu pour toi...

Marie-Laure eut un geste vague de la main :

— Ces quatre charmantes jeunes filles, que tu vas rapidement apprendre à apprécier, ont très envie de participer à une tournante, figure-toi. Comme celle qui a coûté la vie à une de leurs meilleurs amies, Zohra. Tu te souviens de Zohra, n'est-ce pas ? Oui, bien sûr... Seulement, ce qu'elles veulent, pour changer un peu, c'est une tournante « à l'envers », si je puis dire.

Marie-Laure reprit dans sa main le sexe de Salèze, qui se recroquevillait de plus en plus.

— Alors voilà, poursuivit-elle. Elles vont se relayer pour te branler et te sucer. Autant de fois qu'il le faudra. Dans un premier temps, je suis sûre que tu vas adorer ça. Après quatre ou cinq éjaculations, tu vas commencer à trouver ça un peu pénible. Puis douloureux. Puis très douloureux. Et enfin insupportable. Seulement, ça continuera, encore et encore. Jusqu'à ce que ton cœur lâche ou que tu claques d'une hémorragie. Je suis sûre que tu ne savais pas que c'était possible ! Les anciens Chinois, eux, le savaient, et c'est un supplice qu'ils appréciaient beaucoup, paraît-il...

Marie-Laure Argentan, la tête brusquement renversée en arrière, eut un rire bref, qui ressemblait au croassement caverneux d'un corbeau.

— Oh ! je sais ce que tu penses : qu'il te suffira de ne plus bander et le tour sera joué ! Lourde erreur ! Notre ami Amin, ici présent, est un spécialiste en substances illicites, comme tu le sais. Figure-toi qu'il t'a préparé quelques petits cocktails détonants. Des trucs qui feraient bander même un mort ! Ah, évidemment, ce sont des produits qui secouent gravement le cœur, mais que veux-tu... Comme, de toute façon, tu ne ressortiras plus de ce bureau vivant, c'est sans importance, n'est-ce pas ? D'ailleurs, si j'étais toi, je prierais pour que mon cœur lâche le plus vite possible. Parce que, sinon, j'ai peur que ça soit franchement horrible, pour toi...

Marie-Laure se releva et frappa dans ses mains :

— Bon, assez jacassé : en place les filles ! À qui l'honneur ?

Le front et les tempes ruisselants de sueur, Pierre-Antoine Salèze vit

s'encadrer dans son champ visuel la Noire sculpturale qui l'avait assommé. Celle que Marie-Laure avait nommée Calisetta. Un pied de chaque côté de sa poitrine, elle releva lentement sa jupe bleu ciel, qu'elle roula autour de ses hanches en amphore.

Dévoilant un pubis noir comme l'encre, taillé en un triangle parfait, au milieu duquel apparaissait une petite fente de nacre rose.

Ondulant du bassin, elle se mit à plier les genoux pour faire descendre son ventre vers le visage de Salèze. À mesure qu'elle approchait de lui, sa fleur intime s'ouvrait de plus en plus, s'épanouissait en une corolle vivante.

Alors, avec un sentiment de désespoir, mais aussi de révolte et de rage contre son propre corps, Pierre-Antoine Salèze sentit que sa virilité, insensible aux supplications de son cerveau, commençait de s'ériger, lentement mais puissamment. Irrésistiblement...

Boris Corentin gara la 306 le long de la bierstub de la place de la Liberté, dont les deux hautes fenêtres à petits carreaux orangés laissaient filtrer une lumière douce et chaleureuse.

Le numéro que leur avait donné Pascal Commynes comme étant celui où habitait Marie-Laure Argentan était situé au fond de cette petite place semi-piétonne, aux allures presque villageoises, de Schiltigheim, la ville jumelle de Strasbourg où se trouvaient les principales brasseries d'Alsace.

Le numéro en question correspondait à une bâtisse massive à deux étages, plus un grenier visiblement aménagé, sans charme particulier. Le rez-de-chaussée était surélevé par rapport à la rue, et, visiblement, la façade se trouvait de l'autre côté. On y accédait par un double portail de bois massif, plutôt vétuste et mal entretenu, mais muni d'un système d'ouverture et de fermeture électrique, manœuvrable à distance.

Comme il était entrebâillé, Corentin et Brichot pénétrèrent dans la cour, de chaque côté de laquelle s'alignaient une série de bureaux, déserts à cette heure-ci. Au fond, après un passage couvert, il y avait une autre cour, plus vaste, en bordure de laquelle étaient implantés divers ateliers.

Les deux policiers grimpèrent les six ou sept marches de pierre qui permettaient d'accéder à une double porte vitrée, comme celle d'un bâtiment administratif. Elle était ouverte et débouchait sur un couloir sombre, où donnaient d'autres bureaux. Et, juste à gauche, une porte de bois, derrière laquelle les deux policiers entendaient de la musique et des cris d'enfants.

À tout hasard, Corentin frappa trois coups à cette porte. Quelques secondes après, ils entendirent le bruit caractéristique d'un pas descendant un escalier. La porte s'ouvrit. Effectivement, elle donnait sur un escalier de bois grimpant vers le premier étage.

Sur l'avant-dernière marche se tenait un homme d'une quarantaine d'années, blond-roux, barbu et moustachu, les yeux pétillant de bonne humeur derrière ses petites lunettes rondes cerclées d'acier.

— Messieurs ? Que puis-je pour vous ? dit-il d'une voix douce, quoiqu'un peu trop cérémonieuse.

Boris Corentin lui expliqua brièvement qui ils étaient et ce qu'ils venaient faire ici.

— Je suis désolé pour vous, répondit leur interlocuteur, mais je crois bien que M^{lle} Argentan n'est pas rentrée : je n'ai entendu aucun bruit dans le grenier...

— Le grenier ? s'étonna Aimé Brichot.

Le rouquin sourit :

— On continue d'appeler le dernier étage comme ça, même depuis qu'il est aménagé, expliqua-t-il. Comme il est muni d'une entrée indépendante, je le loue à Marie-Laure Argentan, pour la semaine qu'elle doit passer à Strasbourg chaque mois. Elle trouve ça plus agréable que l'hôtel... Mais je ne me suis pas présenté : Jean-François Bergouze, journaliste aux *DNA*...

Boris Corentin prit une profonde inspiration et lâcha, les yeux braqués dans ceux du journaliste :

— Monsieur Bergouze, il est très important que nous puissions entrer chez M^{lle} Argentan. Je suppose que vous avez un double des clés, n'est-ce pas ?

Le journaliste se rembrunit instantanément :

— Effectivement, j'en ai un. Mais je ne suis pas sûr de pouvoir accéder à votre demande. À moins que vous ne disposiez d'une commission rogatoire, ce qui...

— Monsieur Bergouze, l'interrompit Corentin sur un ton pressant, je comprends parfaitement vos scrupules, mais il s'agit d'une affaire très grave, qui pourrait entraîner la mort d'un homme important dans les prochaines heures, si nous perdons trop de temps. Je peux bien sûr obtenir la CR dont vous parlez. Mais, une fois que je l'aurai en poche, il sera peut-être trop tard. La décision vous appartient...

Un petit sourire éclaira le visage de son interlocuteur :

— Bon, c'est d'accord, je vous accompagne là-haut. Mais vous me réservez l'exclusivité de toute information, s'il y a lieu...

— Marché conclu, s'empessa de répondre Corentin, soulagé.

Deux minutes plus tard, guidés par Jean-François Bergouze, les deux policiers de la Mondaine pénétraient dans les deux pièces en enfilade sous les combles, où logeait Marie-Laure Argentan. Mobilier fonctionnel, murs nus, absence de bibelots : ça ressemblait effectivement à un logement de passage, inoccupé la plupart du temps.

— Qu'est-ce qu'on cherche, au juste ? demanda à mi-voix Aimé Brichot.

— Si je le savais, on l'aurait probablement déjà trouvé, grommela Corentin, avec un petit haussement d'épaules. Jette un œil dans la chambre et la salle de bains, moi je m'occupe de cette pièce-ci...

Il ne fallut pas plus d'une minute ou deux pour constater qu'ils ne trouveraient rien. La pièce, aux murs mansardés recouverts de boiseries claires, ne contenait que quelques revues, éparpillées sur un canapé à deux places. Sur la table basse, une théière et un bol sale.

— Boris ! cria soudain Aimé Brichot de la chambre, viens vois un peu ça !

Corentin rejoignit son coéquipier près d'un petit bureau d'écolier « à l'ancienne », c'est-à-dire dont le plateau se soulevait au-dessus d'un casier de rangement. Aimé Brichot tenait à la main un classeur vert, qu'il tendit à sa flèche.

À l'intérieur, sur des feuilles quadrillées d'écolier, Corentin découvrit plusieurs coupures de journaux jaunies, soigneusement découpées et collées, à raison d'une par page.

Toutes avaient pour thème le viol collectif subi, près de trois décennies plus tôt, par une certaine Solange Cadot. Viol dont les coupables n'avaient jamais été identifiés.

Mais la dernière coupure collée dans le classeur était d'un autre ordre. Et elle fit sursauter Boris Corentin :

— Regarde ça, Mémé !

La coupure émanait d'un quotidien du Midi de la France.

Et elle annonçait le mariage de Solange Cadot avec un certain Gérard Argentan.

— Bon sang ! fit Brichot. Tu crois que notre Marie-Laure pourrait être...

— La fille de Solange Cadot ? Oui, pourquoi pas ? Les dates concordent parfaitement, en tout cas...

Tout en parlant, Corentin fouillait machinalement le tiroir du bureau. Ses yeux furent attirés par un cadre métallique tout simple. Il contenait une photo de groupe. Boris s'en saisit pour l'examiner de plus près.

Et il reçut un double choc, presque simultané.

Le premier choc, il l'encaissa en reconnaissant la jeune fille blonde qui souriait au premier rang, de ce qui ressemblait fort à une promotion d'étudiants.

C'était Solange Cadot.

Quant au deuxième choc, il fut moins fort, dans la mesure où il s'attendait déjà à ce qu'il allait découvrir, quelque part au milieu de cette forêt de visages souriants et juvéniles. Du bout de l'ongle, Corentin désigna à Brichot le jeune homme brun situé au deuxième rang sur la droite. Celui-ci sursauta

violemment :

— Ça alors ! mais c'est...

— Pierre-Antoine Salèze, oui ! fit sourdement Boris. Et je te parie tout ce que tu veux que Salèze a fait partie des violeurs de Solange Cadot. Et que Marie-Laure Argentan le sait parfaitement ! Si elle s'est faufilée dans son entourage immédiat, ce n'est pas par ambition professionnelle, c'est pour venger sa mère !

Aimé Brichot remonta nerveusement ses lunettes sur son nez busqué :

— Mais alors, ça voudrait dire que...

— Que, pour une raison ou pour une autre, Marie-Laure a estimé que le moment de cette vengeance était venu. Probablement est-ce lié au meurtre de Zohra. Toujours est-il que Pierre-Antoine Salèze est en danger de mort !

Un éclair de douleur traversa les reins et le ventre de Pierre-Antoine Salèze, qui poussa un hurlement, presque totalement étouffé par son bâillon.

Il avait l'impression que son sexe, entre les lèvres pulpeuses de Nika, la petite blonde du groupe, n'était plus qu'une colonne de lave en fusion. Et qu'il allait exploser d'une seconde à l'autre.

À l'intérieur de sa poitrine, il sentait son cœur cogner d'une manière de plus en plus sourde et désordonnée. Parfois, il s'emballait durant une minute ou deux ; puis, aussitôt après, Salèze avait la sensation paniquante qu'il venait de s'arrêter brusquement.

Mais tout ça n'était rien encore, auprès des douleurs terrifiantes qu'il ressentait maintenant à chaque éjaculation.

Depuis un temps qu'il était devenu incapable d'évaluer, les filles se succédaient sur lui. Sans relâche.

Soit pour s'empaler sur son membre perpétuellement gonflé et dur, soit pour le prendre dans leur bouche, soit simplement pour le caresser manuellement jusqu'à l'explosion finale.

Et dès que l'une s'éloignait, une autre prenait le relais.

Et, à chaque fois, le plaisir avait ressemblé de moins en moins à un plaisir, pour devenir d'abord une vague sensation désagréable, puis une vraie douleur, et enfin, maintenant, une souffrance intolérable. Comme si chaque bouche qui l'engloutissait lui arrachait littéralement le sexe, et non plus seulement la liqueur qu'il était censé exprimer.

Mais le plus effrayant, dans l'esprit du député, c'est que malgré les douleurs abominables qui lui cisaillaient le bas du ventre, il continuait à être en érection.

Il ne savait pas au juste en quoi consistait le cocktail nauséabond, amer et pétillant, qu'Amin lui faisait inhaler de force toutes les dix ou quinze minutes. Mais ce qu'il savait, c'est qu'à chaque fois, son cœur se mettait à cogner dans sa poitrine et qu'un nouvel afflux de sang gonflait sa verge à le faire hurler.

Soudain, alors que Calisetta, la Noire athlétique, venait de s'agenouiller près de lui et, avec un sourire mauvais sur ses lèvres épaisses, avait empoigné son sexe entre ses longs doigts, deux silhouettes s'encadrèrent dans le champ visuel de Salèze, brouillé par les larmes qui jaillissaient de ses yeux sans qu'il puisse en contrôler le flot salé et tiède.

Marie-Laure et la petite Beur qui s'appelait Leïla. Elles étaient nues toutes les deux. En d'autres circonstances, Pierre-Antoine Salèze aurait sûrement été excité par les seins volumineux et fermes de l'adolescente, ainsi que par la forêt noire et bouclée de son ventre cuivré.

En d'autres circonstances, oui...

Avec un sourire étrange, presque halluciné, Marie-Laure se plaça derrière Leïla et se frotta en grognant de volupté contre sa croupe tendue, tandis que ses mains venaient emprisonner les gros seins de l'adolescente.

— J'ai l'impression que tu bandes un peu moins dur, depuis un moment, grinça-t-elle, de sa voix devenue presque totalement étrangère. On va te donner un petit spectacle, Leïla et moi, pour te redonner du cœur à l'ouvrage, d'accord ?

Le visage et le torse du député ruisselaient de sueur. Dans la chaleur de plus en plus étouffante du petit bureau, régnait à présent une odeur lourde, suffocante, animale.

Et puis, il y avait la main de Calisetta qui s'acharnait sur son sexe douloureux et gonflé à l'extrême, avec la douceur d'une fermière trayant une vache laitière...

Sa respiration devenait de plus en plus difficile, pesante. Comme si on avait déposé un poids de cinquante kilos sur sa poitrine et qu'il devait le soulever à chaque inspiration. Dans sa gorge, c'est de l'air brûlant qui descendait, lui incendiant les poumons et le cerveau.

Presque aussi brûlant que la lave qui bouillonnait dans son sexe torturé par des mains et des bouches expertes. Expertes et meurtrières...

Mais, au-delà de la souffrance abominable et grandissante qu'il endurait, le député en arrivait à se dire que le plus atroce était encore de ne même pas savoir pourquoi il devait subir ce cauchemar. Il avait eu beau fouiller son esprit, le moindre recoin de mémoire, il n'avait rien trouvé. À part Zohra, oui, mais d'après les propos sibyllins de son assistante, il s'agissait d'un épisode bien antérieur.

Et il en était arrivé à la conclusion, terrifiante, qu'il était tombé entre les mains d'une cinglée manipulant une bande de déments sanguinaires. Ce que paraissaient confirmer le sourire de folle qu'affichait Marie-Laure, et la voix monstrueuse qui était devenue la sienne.

Dans une sorte de brouillard, il vit la main droite de cette dernière quitter le sein de Leïla et descendre le long de son ventre, pour s'enfouir entre ses cuisses complaisamment ouvertes.

— Amin, viens me baiser, pendant que je branle cette petite cochonne ! grinça-t-elle de sa voix effrayante. Viens me mettre ta grosse queue dans la chatte : j'ai envie de prendre mon pied pendant que ce porc est en train de claquer ! Vas-y, Calisetta, branle-le à mort, ce fumier !

À cet instant, Pierre-Antoine Salèze entendit une sorte de craquement sec et brutal, quelque part au-delà de la petite salle de bains, dans le couloir.

Dans la même fraction de seconde, il se dit qu'il devait déjà être en train de sombrer dans le délire, puisqu'il lui semblait voir la porte du bureau voler en éclats à l'intérieur de la pièce.

Dans la seconde suivante, son délire s'intensifia encore, puisqu'il eut l'impression de voir la silhouette athlétique d'un homme brun bondir au milieu du bureau, une arme à feu au bout de ses deux mains tendues, et qui hurlait « police ! » d'une voix de stentor.

— Police ! cria Boris Corentin une seconde fois. Que personne ne fasse le moindre un geste ! Le premier qui bouge, je...

La fin de sa phrase fut couverte par un hurlement strident, inhumain.

Avant d'avoir pu esquisser le moindre mouvement, Corentin vit Marie-Laure Argentan, entièrement nue, le visage échevelé, les yeux hagards, bondir sur lui, les ongles en avant, sans se soucier de son Special Police 357 Magnum.

— Non ! hurla-t-elle. Vous n'avez pas le droit ! Foutez le camp ! Il est à moi, rien qu'à moi ! À moi !

Corentin reçut le choc de son corps et recula, déséquilibré, jusqu'au mur, essayant d'éviter les griffes de Marie-Laure transformée en une sorte de furie déchaînée et terrifiante.

Comme par contagion, les quatre autres filles se mirent, elles aussi, à vociférer et Corentin, tout en essayant de se débarrasser de Marie-Laure Argentan sans la blesser, comprit que, poussées par la panique, elles allaient se ruer dans le couloir.

Mais Aimé Brichot, entré sur les traces de sa flèche, vit le danger au même moment. Il bondit vers le bureau, son arme braquée devant lui, pour leur barrer l'accès à la porte.

— Police ! cria-t-il à son tour, en balayant l'espace devant lui du canon noir de son arme. À genoux tout le monde ! À genoux immédiatement !

Après une seconde de flottement, Leïla, Calisetta et les deux autres finirent par obéir et se laissèrent tomber à genoux, brutalement dégrisé.

À cet instant, Corentin, embarrassé par son arme dans la main droite, parvint tout de même à écarter légèrement Marie-Laure Argentan de lui.

Alors, sans hésiter, de la main gauche, il lui balança une gifle à assommer un bœuf, qui envoya la jeune femme valdinguer contre le mur opposé.

Groggy, mais sans un cri, sans un gémissement, elle se laissa glisser à terre et tout son corps nu se ramassa sur lui-même, comme en position fœtale.

— Boris ! cria alors Aimé Brichot, il y en a un qui se tire !

Corentin se retourna juste à temps pour voir une silhouette masculine disparaître par l'ouverture de la porte qu'il avait défoncée, une minute plus tôt, d'un violent coup de pied.

— J'y vais, surtout tu ne les quittes pas des yeux ! recommanda-t-il à son coéquipier, en fonçant à son tour vers la porte, son 357 magnum au poing. Et appelle le commissariat, qu'ils nous expédient du renfort !

Quand il déboucha dans le couloir arrondi, celui-ci était déjà désert. Mais Corentin perçut un bruit de pas vers la droite, et il se mit à courir dans cette direction.

Amin Al-Whalid courait droit devant lui, sans savoir où il allait. Une seule idée lui emplissait l'esprit, mais l'emplissait tout entier.

Il devait absolument sortir d'ici. Se tirer de ce merdier. Une fois dehors, il aviserait sur le meilleur moyen d'échapper aux keufs. Mais, pour l'instant, il fallait d'abord sortir de ce piège à rats, de cette espèce de labyrinthe de verre et d'acier, complètement sombre et silencieux, comme un gigantesque tombeau.

Amin obliquait au hasard, à droite, puis à gauche... Descendait un escalier, un autre... Passait devant des portes fermées, d'autres entrouvertes... Sautait par dessus des tourniquets métalliques...

Et plus il courait, moins il savait dans quelle partie du bâtiment il se trouvait.

Sortir, sortir au plus vite...

Soudain, alors que, se croyant hors d'atteinte, il avait tendance à ralentir l'allure, il perçut un bruit de course derrière lui. On s'était lancé à sa poursuite ! « On », c'est-à-dire sûrement ce grand flic à la carrure d'athlète qui avait défoncé la porte du bureau.

Amin se remit à courir plus vite, la sueur ruisselant de son front et le cœur cognant dans sa poitrine.

Échapper aux flics... Leur échapper à tout prix... Sortir d'ici...

Il fut surpris de déboucher soudain dans un espace immense et ouvert. Une seconde après, il réalisa qu'il se trouvait dans la « rue », cet espace étroit qui traversait tout le bâtiment du nord au sud. Et là, un petit sourire de triomphe s'esquissa sur ses lèvres.

L'ascenseur ! L'ascenseur extérieur vitré : il était là, à son niveau, porte ouverte !

Amin fonça coudes au corps, s'y engouffra et appuya fébrilement sur le bouton marqué « 1 », qui était le plus bas niveau. Au moment où la porte se

mettait à coulisser, il vit déboucher le grand flic athlétique au détour du couloir en U. Il se paya le luxe de lui faire un petit signe d'adieu de la main droite...

Grondant de rage en voyant la porte de l'ascenseur se refermer rapidement, Boris Corentin accéléra encore l'allure.

Pour arriver à la cabine transparente au moment où elle se mettait à descendre, avec un bruit feutré, presque doux.

Ce petit con l'avait bien eu ! Le temps que lui-même rejoigne le deuxième ascenseur extérieur, il serait sans doute loin...

C'est alors que les yeux de Corentin se posèrent sur les filins métalliques qui allaient du sol au plafond, et autour duquel s'enroulaient les lianes.

Il n'hésita pas plus d'une demi-seconde.

Coinçant son arme dans sa ceinture, Corentin grimpa sur le parapet de métal et de verre. Dominant le tapis d'ardoises censé figurer le lit d'une rivière qui déroulait son cours immobile, une vingtaine de mètres plus bas...

Il prit une profonde inspiration, puis, détendant brusquement les muscles de ses jambes, il bondit dans le vide.

Ses doigts se refermèrent autour du filin d'acier et, emporté par son élan et sa masse, Boris tournoya autour et faillit perdre l'équilibre.

Parvenant finalement à stabiliser son corps, il se laissa glisser. Mais le plus lentement possible, malgré l'urgence de la situation, afin de préserver ses mains des lésions dues au frottement contre l'acier.

Il était à environ trois mètres de la cage d'ascenseur, dont la cabine avait un étage d'avance sur lui. Alors qu'il commençait à ressentir cruellement des brûlures dans les paumes des mains, Boris vit l'ascenseur s'arrêter au niveau 1, soit à peu près à trois mètres au-dessus du « lit » de la rivière d'ardoises, à hauteur de la petite passerelle enjambant la rue ; laquelle passerelle était, elle, à deux bons mètres du filin le long duquel il descendait. Entre les deux, rien...

Parvenu à environ un mètre en surplomb de la passerelle, Boris arrêta sa descente. Les dents serrées, il appuya ses deux pieds contre le filin tendu.

Puis, bras en avant, il plongeait dans le vide.

Ses doigts se raccrochèrent *in extremis* à la balustrade métallique, tandis que son corps venait douloureusement frapper contre la paroi de verre épais. Il réussit pourtant à se rétablir sans trop de mal et, d'une puissante traction des bras, bascula par-dessus le garde-fou, sur la passerelle.

En se relevant, il découvrit deux traces rouges sur la main courante. Et c'est seulement là qu'il prit conscience qu'il avait les mains en sang, à cause de sa descente le long de l'épaisse corde métallique.

Sans s'attarder à ce « détail », il se mit à galoper, tout en reprenant son revolver à sa ceinture : là-bas, à une vingtaine de mètres devant lui, Amin

fonçait vers l'escalier hélicoïdal qui devait lui permettre de rejoindre le rez-de-chaussée, c'est-à-dire la sortie.

Soudain, stupéfait, Corentin le vit s'immobiliser brusquement, alors qu'il atteignait la première marche de l'escalier.

« Qu'est-ce qui lui prend de s'arrêter comme ça ? », songea-t-il, en se mettant à courir encore plus vite, bien décidé à profiter de cette chance.

Il n'était plus qu'à environ cinq ou six mètres d'Amin, et celui-ci ne bougeait toujours pas. Boris Corentin en était à redouter un piège particulièrement vicieux, lorsqu'il comprit ce qui se passait.

Amin Al-Whalid n'était pas seul.

Ou plutôt, il venait de faire une rencontre à laquelle il ne devait pas s'attendre et qui contrariait sérieusement ses projets de fuite.

La rencontre d'une jeune femme rousse, au visage constellé de taches de son.

Eisa Fabre.

Boris Corentin découvrit à son tour la jeune femme, négligemment assise dans l'escalier, cinq ou six marches plus bas.

Braquant le canon de son arme de service droit sur la poitrine d'Amin Al-Whalid, qui s'était brutalement retrouvé pris entre deux feux.

Sans prendre le moindre risque, Boris bondit sur le dos du fuyard, et lui passa rapidement les menottes qu'il venait de sortir de la poche de son blouson.

Alors, seulement, Eisa Fabre abaissa son arme et se remit debout, adressant un sourire tendrement moqueur à Boris Corentin :

— C'était super, ton numéro de voltige dans les lianes, tu sais ? J'ai assisté à tout ça depuis le bas de l'escalier et j'ai vraiment apprécié.

Son sourire s'élargit, creusant une ravissante fossette dans sa joue droite :

— Seulement, il faut te faire une raison, mon héros : pour une fois, Jane est arrivée avant Tarzan !

Une petite moue ironique sur les lèvres, Corentin allait répliquer, mais il en fut empêché par les sirènes qui s'étaient mis à mugir, au-dehors, et dont le bruit augmentait rapidement.

Les renforts demandés par Aimé Brichot arrivaient.

Quelques secondes plus tard, une douzaine de policiers, certains en civil, d'autres en uniforme, faisaient irruption dans le grand hall d'honneur et se ruaient à l'assaut de l'escalier hélicoïdal, en haut duquel Boris Corentin venait de leur faire signe.

— Prenez soin de ce lascar, leur dit-il en désignant Amin, qui semblait complètement effondré. Que trois ou quatre hommes viennent avec moi...

— On remonte par les filins ou tu te contenteras des ascenseurs ? demanda

Eisa en lui emboîtant le pas.

Il la regarda, en s'efforçant de prendre un air sévère et fâché :

— Lieutenant Fabre, quand tout sera fini, rappelez-moi que je vous dois une bonne fessée !

— Chic ! Je n'y manquerai pas, commandant Corentin !

Lorsque Boris et Eisa firent irruption au quatorzième étage, dans le bureau de Pierre-Antoine Salèze, toujours ligoté et bâillonné par terre, ils se retrouvèrent face à un spectacle qui les laissa sans voix.

Les quatre filles de la cité André-Fortier s'étaient rhabillées. Elles se tenaient immobiles, le long du mur de droite. Et elles contemplaient d'un air hébété le canapé qui se trouvait contre le mur d'en face.

Dans le canapé, il y avait Aimé Brichot, qui jeta à sa flèche un regard en forme d'appel au secours.

Blottie dans ses bras, son corps nu pelotonné contre le sien, se trouvait Marie-Laure Argentan. Que Brichot berçait maladroitement, en effleurant ses cheveux en bataille et mouillés de sueur de la paume de la main.

Marie-Laure s'accrochait à lui avec une sorte d'énergie désespérée. Elle avait enfoui son visage au creux de son épaule et répétait sans cesse la même phrase :

— Ne t'inquiète pas, maman, je te vengerai, et après nous serons tellement heureuses, toutes les deux ! Ne t'inquiète pas, maman, je...

Mais ce qui était le plus impressionnant, presque effrayant, ce qui serra le cœur de Corentin malgré lui, c'était la voix avec laquelle Marie-Laure Argentan psalmodiait sa litanie.

Ce n'était plus la voix rauque, grave, rocailleuse que Boris avait entendue lorsqu'il avait fait irruption dans le bureau.

Ce n'était pas non plus la voix naturelle, ordinaire de la jeune femme.

C'était une voix flûtée, chantante, mal assurée, un peu grêle, vacillante.

La voix d'une petite fille, qui exprimait interminablement la souffrance de toute une vie, devenue trop lourde à porter.

— Ne t'inquiète pas, maman, je te vengerai...

CHAPITRE XIII



— Entrez, c'est ouvert !

Obéissant à la voix masculine venant de l'intérieur de l'appartement, Boris Corentin tourna la poignée métallique ronde et poussa la porte, à la peinture écaillée et sale. Il grimaça involontairement : les paumes de ses mains étaient encore douloureuses, après ses « voltiges » de la veille au soir, pour reprendre l'expression d'Eisa Fabre.

L'affaire Salèze n'était terminée que depuis quelques heures. Il y avait encore des interrogatoires à mener, à recouper, à vérifier, des rapports à rédiger, et surtout, dans le cas de Corentin et de Brichot, des justifications à présenter. Dans la mesure où ils avaient sciemment enfreint un ordre donné et poursuivi une enquête en marge des circuits officiels, pour leur propre compte presque.

Mais Boris Corentin avait décidé que tout ça pouvait attendre un peu et, dès qu'il avait été levé, douché et habillé, il était revenu directement ici, cité André-Fortier, où il s'était fait conduire en taxi.

Il pénétra dans l'appartement, où régnait toujours cette vague odeur de friture et de renfermé qui l'avait frappé la première fois.

Il retrouva Mehdi Chahib dans le même fauteuil de bois sombre, à haut dossier, fixant sans paraître le voir l'écran de télé allumé. Avec son visage émacié, presque chauve, ses joues maigres piquetées d'une barbe de deux ou trois jours, entièrement blanche, le grand-père de Zohra paraissait avoir vieilli de dix ans, depuis que Corentin l'avait rencontré, quatre jours plus tôt.

Maintenant, c'était réellement un vieillard qui levait lentement la tête vers lui et lui adressait un regard éteint, d'une insondable tristesse.

— Alors, vous avez réussi... murmura-t-il, avec un geste vague de sa main parcheminée, aux veines saillantes et bleues.

— Je vous avais fait une promesse, monsieur Chahib, et je l'ai tenue,

répondit doucement Corentin. Bientôt, l'homme qui a tué votre petite-fille sera sous les verrous, et probablement pour longtemps...

Sur le « bientôt », Boris avait conscience de s'avancer un peu. Certes, dès aujourd'hui, la procédure de levée de l'immunité parlementaire de Pierre-Antoine Salèze allait être mise en branle. Mais ça prendrait du temps. Ensuite, il y aurait l'instruction, forcément longue, délicate, compliquée... Et, seulement ensuite, la cour d'assises, avec, au bout, une condamnation pour meurtre.

— Je vous remercie de tout ce que vous avez fait, monsieur Corentin, chuchota Mehdi Chahib dans un soupir. Vous êtes un homme d'honneur, et il y en a de moins en moins. Il va être temps que je quitte ce monde de sauvagerie et de violence, puisque plus rien ne m'y rattache...

— Vous avez encore votre belle-fille, la mère de Zohra... objecta mollement Boris Corentin, pour dire quelque chose.

Le long regard que lui lança son interlocuteur lui fit baisser les yeux.

— Ne vous mettez pas à me mentir maintenant, monsieur Corentin, articula le vieillard. Vous m'avez très bien compris...

Il souleva le bras, dans un mouvement qui pouvait ressembler vaguement à une bénédiction :

— Allez, maintenant, laissez-moi seul, s'il vous plaît...

Boris était déjà à la porte du salon quand la voix cassée de Mehdi Chahib s'éleva de nouveau :

— Monsieur Corentin, quand je retrouverai ma petite Zohra, au paradis d'Allah, bientôt, je lui dirai quel homme bon et droit vous êtes, et ensemble nous prions pour vous...

Boris Corentin quitta l'appartement plus ému qu'il n'aurait voulu l'être.

Dehors, heureusement, le soleil continuait de briller avec la même majesté indifférente et tranquille. L'air vif et pur semblait avoir la faculté de laver toutes les ordures, de purger tous les miasmes de la condition humaine...

Boris sentit son humeur s'éclaircir d'un coup, en découvrant, appuyés contre la 306 de service du commissariat de Strasbourg, Aimé Brichot et Eisa Fabre.

— On s'est dit que tu n'aurais peut-être pas envie de rentrer tout seul... lança Brichot sur un ton dont la rudesse bougonne n'était que le voile pudique posé par l'amitié sur la tendresse.

— Et puis, on avait des trucs à t'apprendre, enchaîna Eisa, en l'enveloppant d'un long regard amoureux. Marie-Laure Argentan vient d'être admise à la clinique psychiatrique de Saint-Adjutor, dans les Vosges : c'est la plus luxueuse et la meilleure de tout l'est de la France !

— Elle a tant d'argent que ça, Marie-Laure Argentan ? s'étonna Corentin, en montant dans la voiture.

— C'est ça le plus beau, répondit Eisa, en prenant place à côté de lui : depuis le lit d'hôpital où il doit rester quelques jours pour y subir un certain nombre d'examen, Pierre-Antoine Salèze a annoncé tout à l'heure qu'il prenait tous les frais à sa charge ! Il faut dire qu'on venait de lui rappeler l'affaire du viol de Solange Cadot, la mère de Marie-Laure, alors...

— Tout ça ne l'empêchera pas d'aller en taule ! gronda Boris Corentin, songeant à Zohra Chahib, la petite martyre de la cité André-Fortier, et à son grand-père, brisé à jamais.

— Idem pour Amin Al-Whalid, renchérit Aimé Brichot, assis à l'arrière, qui devra répondre de l'organisation de la tournante qui, finalement, a débouché sur la mort de Zohra.

— Et Leïla et les trois autres filles ? demanda Boris, tandis que la voiture quittait la grisaille de la Cité et roulait sur l'allée de la Robertsau, en direction du centre de Strasbourg.

— Elles sont mineures toutes les quatre, répondit Eisa Fabre, en haussant légèrement les épaules. Dans la mesure où Amin Al-Whalid prétend que la « tournante » d'hier soir, au Parlement, avait été organisée comme un simple jeu érotique par Marie-Laure Argentan, et que celle-ci ne semble plus en état de prétendre le contraire, elles s'en tireront avec un bon savon. D'autant que c'est quand même grâce au témoignage spontané de Leïla que vous avez pu trouver la piste de Salèze...

— Et puis, si j'ai bien compris, personne ne semble vouloir faire trop de vagues autour de ce qui s'est passé dans le bureau de Salèze, ajouta Brichot. Question de prestige du Parlement européen...

— Et nous, dans tout ça ? demanda alors Corentin. Je suppose qu'on n'a pas fini de se faire « remonter les bretelles » pour avoir voulu jouer cavalier seul...

— D'abord, on a moins de soucis à se faire que le capitaine Philippe Malard, qui a avoué tout à l'heure qu'il avait bien antidaté la déposition de Salèze à la demande de ce dernier. Lui, il sera probablement radié pour faute grave. Quant à nous, mon vieux Boris...

Aimé Brichot eut un large sourire :

— J'ai eu Baba au téléphone, tout à l'heure. Il a évidemment commencé par nous agonir d'injures, par hurler qu'on était des zozos irresponsables – surtout toi, d'ailleurs, à ce qu'il m'a semblé...

— Ben voyons !

— Et finalement, il a conclu son petit sermon en déclarant que le premier qui s'aviserait de nous chercher des poux dans la tête, il s'en occuperait personnellement, et au plus haut niveau !

Eisa Fabre battit joyeusement des mains :

— Eh ben, en v'là une nouvelle qu'elle est bonne, comme disait Coluche !

Ça se fête, non ? Dites, j'y pense tout d'un coup : vous savez ce qui me ferait plaisir, à moi ?

— Non... répondirent les deux hommes en même temps.

Le visage d'Eisa s'empourpra légèrement et elle poursuivit, en baissant les yeux :

— Je crois que je participerais bien à une petite tournante...

Devant la mine effarée de Corentin et de Brichot, elle éclata de rire :

— Mais une tournante à ma manière : juste avec moi et l'homme que j'aurais choisi ! Et j'en veux un qui soit capable de « tourner » toute la nuit !

Alors, pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté sur l'identité du partenaire en question, Eisa posa sa main sur la cuisse de Boris.

Et la fit remonter aussi haut qu'il était possible ; elle ne l'arrêta que parvenue au « seuil de tolérance » qu'il pouvait supporter sans envoyer la voiture dans le décor...

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III
CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
TABLE

[1] Il n'existe pas de cité André-Fortier à Strasbourg, ni nulle part ailleurs, du reste. Mais nous avons préféré ne pas révéler le véritable nom de la cité où se sont déroulés les événements.

[2] Abréviation de « lopsa », qui signifie salope, en verlan.

[3] Le sexe féminin, dans l'argot particulier des cités.

[4] Le 1^{er} mars 1941, après avoir pris le fort de Koufra, dans le désert libyen, aux troupes de Mussolini, le futur maréchal Leclerc fit le serment solennel « de ne déposer les armes que lorsque le drapeau tricolore flotterait de même sur Metz et Strasbourg ». À la tête de la 2^e DB, Leclerc entra dans la capitale alsacienne le 23 novembre 1944...